

FNA 1403 - L'Ange du Désert - 1

Michel Pagel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

MICHEL PAGEL

L'ANGE DU DÉSERT

- 1 -



fleuve noir

MICHEL PAGEL

L'ANGE DU DÉSERT

- 1 -

1985/10 FLEUVE NOIR, Coll. Anticipation n° 1403

ISBN 2-265-03092-9 Couverture ; Sarah Brown



heureux possesseur d'une liseuse, je numérise quelques livres de ma bibliothèque, des Anticipations, des bouquins de gare, des polars pourris et d'autres de ces œuvres que personne ne réimprime ni ne réédite en version électronique mais que l'on trouve à des prix prohibitifs sur les sites d'enchères. Et comme c'est un travail de titan, ce serait dommage qu'il ne profite qu'à une personne...

Ma liseuse est une PRS 505, les livres en pdf que je bricole des mes petites mains sont optimisés pour elle.

Bonne lecture
AB

DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION :

Demain matin, au chant du tueur !

La taverne de l'espoir.

Le Viêt-nam au futur simple.

MICHEL PAGEL

**L'ANGE
DU DÉSERT**

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
6, rue Garancière - Paris VIe

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

@ 1985. « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris

l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN : 2-265-03092-9

CHAPITRE PREMIER

C'était Cobra qui nous menait, comme toujours. Je voyais son crâne rasé luire au soleil, du même éclat dont brillaient les clous qui incrustaient le dos de son blouson, dessinant son nom, Son surnom, plutôt, parce que son véritable nom nous ne l'avions jamais su et n'étions certainement pas prêts de le connaître. Peut-être ne s'en rappelait-il plus lui-même ; de toute façon cela n'avait pas vraiment d'importance : Cobra, ça claquait bien, juste ce qu'il fallait pour que ces taupes de sédentaires crèvent de trouille en l'entendant prononcer, juste ce qu'il fallait pour un bon chef de meute.

Pas comme mon nom à moi : Ange. Quand on l'entendait, il évoquait immédiatement des images de douceur et de bonté. Puissent *Gelnar* et sa clique de démons faire cramer pendant des siècles la femme qui se disait ma mère et avait eu la bonne idée de me refiler un nom aussi ridicule. *Je* ne me rappelais plus très bien d'elle : c'était tellement lointain, tellement vieux. Son visage était totalement enfoui dans les limbes de ma mémoire mais parfois, le soir, en m'endormant près du feu, il m'arrivait de la revoir faire quelques gestes, me border... Et il y avait tellement longtemps que je n'avais pas glissé ma carcasse dans un lit que me souvenir de cela tenait franchement du miracle. C'était une brave femme, finalement, mais tout de même : Ange !

J'aurais pu choisir de prendre un surnom, moi aussi, bien sur, mais je considérais cela comme une tricherie, presque une lâcheté, alors j'avais gardé Ange.

Par un bizarre coup du sort, j'étais né avec des cheveux blonds très clairs et bouclés, et des yeux bleus presque aussi transparents que l'étaient les pierres au-delà du Styx – du moins le disait-on.

Les premiers temps, avant d'être accepté par les membres de la meute comme l'un des leurs, il y en avait eu quelques-uns pour suggérer qu'avec un nom pareil il devait certainement me couler du lait du nez, pour peu que l'on appuie dessus. Il y en a toujours quelques-uns pour suggérer ce genre de choses.

Il s'en était même trouvé un ou deux pour tenter de joindre le geste à la parole. Je leur avais étalé les tripes au soleil. A l'époque je commençais tout juste à savoir me servir de mon épée mais, la fureur

aidant, je crois que j'en aurais sans mal affronté d'autres.

En voyant les fanfarons agoniser dans la poussière, les autres avaient compris que je n'étais pas forcé de me conduire comme la créature ailée dont je portais le nom et se l'étaient tenu pour dit.

Cela faisait trois ans, presque jour pour jour, que je faisais partie de la meute et j'aimais cela. J'aimais le son que rend l'acier d'une arme quand il rencontre un autre acier ; j'aimais l'excitation et la fureur des combats. Mais par-dessus tout j'aimais rouler : sentir entre mes jambes la carapace chaude et puissante de la moto, laisser le vent et la vitesse déployer mes cheveux comme un fanion doré ; j'aimais respirer la poussière de la route, de la piste, et sentir le sable imprégner mes vêtements, même si ensuite je passais des heures à essayer de déloger les petits grains logés dans les moindres recoins. J'aimais cette vie et ne l'aurais échangée contre aucune autre.

Je jetai un coup d'œil instinctif à mon niveau d'essence : l'aiguille approchait dangereusement du zéro. Je ne pus réprimer une grimace de contrariété. J'espérais que Cobra savait ce qu'il faisait. La veille au soir il nous avait promis une station mais nous roulions depuis des heures déjà, sous un soleil brillant, et toujours rien n'était en vue. Je me retournai un bref instant : les autres aussi semblaient soucieux, gardaient un œil inquiet sur leur jauge.

Seul Cobra avait l'air tranquille : il roulait à une allure constante, n'hésitant jamais sur la direction à prendre si d'aventure notre route se scindait en plusieurs branches.

Et nous, nous le suivions...

D'ailleurs nous n'avions rien d'autre à faire puisque à part lui personne ne possédait de carte. Il n'avait jamais voulu nous la montrer, ou nous dire comment il se l'était procurée mais une chose était sûre : grâce à elle, il connaissait l'emplacement de toutes les stations, ce qui nous permettait de toujours pouvoir nous ravitailler à temps.

Brusquement, au travers du bruit des moteurs, j'entendis un hurlement joyeux ; Cobra leva une main au-dessus de sa tête en signe de contentement, un geste qui signifiait : je vous l'avais bien dit !

Effectivement, la silhouette d'un grand bâtiment commençait à se profiler à l'horizon. Et dans un pareil désert un bâtiment ne pouvait être qu'une station : les sédentaires choisissaient généralement pour s'établir la proximité d'une rivière ; l'eau leur permettait de faire pousser leurs légumes et d'élever leurs bestiaux puants.

Cobra donna un brusque coup d'accélérateur ; la moto s'élança en avant, faisant s'entrechoquer la masse d'armes qui pendait à sa ceinture. et le réservoir de l'engin. Depuis le temps qu'il se servait de cette masse, tout le côté droit de son réservoir était incrusté de petits creux, causés par les pointes dont était hérissée l'arme.

J'aurais refusé pareille chose : j'aimais trop mon véhicule. Mon épée, longue et plate, était encombrante ; attachée sur le côté de ma selle, elle me gênait un peu pour passer les vitesses mais du moins elle restait immobile et le réservoir de ma moto était aussi lisse qu'au premier jour.

Arrivés à une centaine de mètres du bâtiment, nous vîmes qu'une fois de plus Cobra nous avait menés à bon port : c'était une longue grange, aux murs pissieux et au toit de chaume arrondi qui, nous le savions par expérience, était probablement aussi vide que les trois cents kilomètres de désert que nous nous étions enfilés depuis la dernière station.

C'était toujours comme cela : une bâtisse désertée et juste devant, la pompe...

Elle était là, comme toujours, rutilante et immaculée. L'essence était trop indispensable à la survie pour que quiconque se risquât à endommager volontairement une pompe. Cobra avait déjà commencé à faire le plein de son réservoir lorsque, laissant reposer ma moto sur sa béquille latérale, je m'approchai de lui.

— Elle est pleine ? demandai-je.

Cobra se retourna et posa sur moi un regard noir.

— Bien sur qu'elle est pleine ! fit-il d'un ton sec. Tu en as déjà vu une qui soit vide ?

— Non, admis-je. Mais ça pourrait arriver...

Cobra secoua la tête lentement ; une expression exaspérée marquait son visage, faisant ressortir la rougeur de la balafre qui traversait sa joue gauche une cicatrice qu'il tenait de notre première rencontre avec un groupe de sédentaires.

— Tu sais ce qu'il y a d'emmerdant chez toi, Ange ? dit-il en découvrant ses dents abîmées, dans un sourire sans joie. C'est que tu réfléchis trop ! Tu es toujours en train de te poser des problèmes stupides auxquels personne ne s'intéresse. Toutes les pompes que nous avons rencontrées étaient pleines, donc toutes les pompes son ! pleines ; c'est aussi simple que cela. Et il n'y a aucune raison pour que ça change un jour : c'est la volonté de *Gelnar*.

— Tu as sans doute raison, dis-je, pensif.

— Naturellement j'ai raison ! J'ai toujours raison, non ? clama-t-il en m'assenant une bourrade amicale sur l'épaule. Allez ! Fais ton plein et repartons en vitesse : la route est encore longue jusqu'à Lankor.

Je saisis le robinet de la pompe et le glissai dans l'orifice de mon réservoir. Lorsque j'appuyai sur la poignée, l'essence commença à couler. Un peu plus tard, je sentis au creux de ma main le dé clic annonçant que mon réservoir était — rempli et je passai le robinet à Pantha, qui attendait son tour derrière moi.

C'était une fille d'une vingtaine d'années, à la flamboyante

chevelure rousse et à la peau presque blanche, malgré la morsure constante du soleil. En dépit de sa relativement petite taille et de son apparente fragilité, Pantha était l'une des combattantes les plus efficaces que je connusse ; j'avais vu beaucoup d'hommes qui, la prenant pour une proie facile, étaient tombés sous les coups des hachettes qu'elle maniait avec une habileté diabolique. Dans une bataille je me serais senti aussi en sécurité seul avec elle qu'avec n'importe quel autre membre de la meute – Cobra excepté.

Nous étions six à cette époque-là, depuis la mort de Toro, une semaine auparavant ; il avait été tué par un de ces salopards de sédentaires, frappé par surprise, dans le dos.

Alors nous n'étions plus que six : Trip, d'abord : un grand type maigre et dégingandé qui maniait le couteau comme personne et tenait son surnom de son gout immodéré pour les champignons hallucinogènes ; et puis Samuraï, au regard impénétrable, derrière ses yeux bridés ; avec son sabre, il pouvait trancher la gorge d'un ennemi avant que celui-ci se soit seulement rendu compte qu'il avait bougé ; je l'avais aussi souvent vu faucher un rat en pleine course, à cinquante mètres de distance, à l'aide de son arc. Virginia, enfin, grande fille brune aux cheveux courts et à l'allure presque masculine, qui se battait avec un fléau d'armes ; elle le portait à sa ceinture même lorsqu'elle dormait.

Avec Pantha, Cobra et moi le compte était bon. J'allais redémarrer lorsque je remarquai un détail qui me fit immédiatement cesser tout mouvement : dépassant légèrement du mur de la station on voyait une roue, une belle roue de moto qui n'était certainement pas là par hasard.

— Bougez pas, je reviens ! dis-je, me dirigeant à pied vers ma découverte.

En débouchant de l'autre côté de la grange, je poussai un petit sifflement admiratif : ce n'était pas une moto qui était appuyée au mur, mais quatre ou cinq, toutes aussi rutilantes et, apparemment, en parfait état de marche. J'avançai une main et la posai sur le moteur le plus proche : il était encore chaud. Je revins en courant vers la meute.

— Il y a une autre bande dans les environs, dis-je.

Ils ont laissé leurs bécanes derrière.

Un petit sourire cruel s'épanouit sur le visage de Cobra, comme à chaque fois qu'il prévoyait une bagarre.

— Ils ont laissé leurs motos là-bas, tu dis ? Alors ils ne peuvent être qu'à un seul endroit...

Il alla se planter devant la porte de la station, les jambes bien écartées, poings sur les hanches, et cria :

— Fini de rire, les gars ! Sortez ou nous allons vous chercher !

Pendant dix secondes il ne se passa rien, puis la porte s'ouvrit

doucement, livrant passage à un homme puissamment bâti, bientôt suivi par quatre autres, qui se placèrent en ligne, légèrement en retrait par rapport à lui.

Instinctivement nous nous rapprochâmes de Cobra, portant la main à nos armes.

Les autres étaient habillés approximativement de la même façon que nous : les bottes et le blouson de cuir épais sont les accessoires indispensables à tout motard.

Le premier homme sorti était grand et blond. Son visage s'ornait d'une grande moustache dont les pointes descendaient à la hauteur du menton. Il souriait de toutes ses dents. De la main droite il caressait doucement le manche de la hache à double tranchant qui pendait à sa ceinture.

— Je m'appelle Robin, dit-il à l'adresse de Cobra. — Pourquoi vous vous planquiez ? fit celui-ci, négligeant l'entrée en matière de l'autre.

Le sourire de Robin s'accrut.

— On ne se cachait pas. On a fait une longue route avant d'arriver ici et on se reposait juste un peu, à l'ombre, avant de repartir.

— Tu parles ! lâcha Cobra d'un ton cassant. Je suis déjà entré dans une station, mon vieux : on ne peut pas s'y reposer. En fait vous nous avez vu arriver et vous vous êtes dit que, si on vous voyait, vous risquiez de recevoir la fessée que votre mère a oublié de vous donner avant de vous envoyer courir le vaste monde.

— Tu nous insultes ! cria Robin, brusquement menaçant, faisant un pas en avant.

— Du calme ! coupa Cobra sèchement. Ça n'est bien sur qu'une possibilité. Il est aussi probable que vous ayez pensé : voilà une bande de gogos qui va nous fournir des bécanes neuves et des armes de rechange, pour peu qu'on réussisse à les prendre par-derrière. Je ne sais pas quelle solution je préfère.

L'autre prit une mine peinée.

— On est des motards, comme vous : tu nous crois vraiment capables d'avoir projeté une chose pareille ?

— Non, penses-tu ! Je vous tiens au contraire pour les plus gentilles des créatures de *Gelnar* à avoir jamais foulé la poussière de ce désert pourri !

Avant que Cobra n'ait eu terminé sa phrase, Robin avait saisi sa hache et s'était précipité sur lui en poussant un cri qu'il destinait vraisemblablement à impressionner ses adversaires.

Ayant à l'évidence anticipé l'attaque, Cobra leva sa masse d'armes des deux mains, au-dessus de sa tête, et bloqua la hache.

Ce fut tout ce que je vis de leur corps à corps car j'eus très vite d'autres chats à fouetter, les quatre compagnons de Robin s'étant rués sur nous.

Je sortis mon épée du fourreau et me préparai à recevoir un assaut en règle.

Je me retrouvai face à une espèce de géant aux muscles saillants, qui maniait un fléau d'armes à trois boules, identique à celui dont se servait Virginia.

Sans hésiter l'ombre d'un instant, il frappa ; je fus obligé de bondir en arrière ; les boules passèrent à quelques centimètres de mon visage.

Je décochai un coup d'épée à mon adversaire qui l'évita habilement, tout en contre-attaquant, me forçant de nouveau à reculer. Dans ses yeux rouges je lisais une envie de tuer qui aurait presque pu suffire à me foudroyer.

Il frappa une troisième. fois, d'un mouvement si vif que j'eus à peine le temps de parer en interposant mon épée, autour de laquelle s'enfoulèrent les trois chaînes du fléau. Profitant de son avantage, le géant tira violemment son arme en arrière, me forçant à lâcher la mienne, après m'avoir donné l'impression très nette qu'il m'arrachait le bras au niveau du coude.

L'épée alla voler à. plusieurs mètres et je me retrouvai désarmé, face à un individu qui, visiblement, ne se formaliserait pas de frapper un ennemi incapable de se défendre. Je ne lui en voulais d'ailleurs pas pour cela : la sécurité était souvent à ce prix. Il faut toujours éviter de laisser derrière soi quelqu'un qui peut ensuite vous frapper dans le dos, tandis que vous Combattez un autre adversaire.

Je fus donc confronté à la double tâche d'éviter les coups que me décochait le géant et d'essayer de récupérer mon arme.

J'entamai progressivement un mouvement tournant qui, je l'espérais, devait m'emmener bond par bond jusqu'à l'endroit où était tombée mon épée.

Trop absorbé par ma manœuvre je ne vis pas venir le coup vertical qu'il me porta de toutes ses forces. L'une des boules s'écrasa sur mon épaule gauche et, malgré le blouson, je sentis une pointe acérée s'enfoncer profondément dans ma chair. Je serrai les dents pour ne pas crier.

Le géant souriait : visiblement, la perspective de 'me briser les os un à un l'amusait prodigieusement.

Une douleur formidable s'installait dans mon bras gauche qui allait bientôt être inutilisable. Il me fallait en finir vite si je voulais avoir une chance d'en sortir vivant. J'attendis de pied ferme le coup suivant.

Lorsque les boules passèrent à ma portée, j'agrippai l'une des chaînes de ma main valide et tirai furieusement, attirant mon adversaire contre moi. Je sentisses doigts se refermer autour de ma gorge, qu'il arrivait presque à enserrer totalement ; peu à peu le souffle me manqua.

Rassemblant mes dernières forces, je lui balançai un violent coup

de genou dans l'entrejambe, suivi immédiatement d'un coup de poing à la base du menton. Il hurla de surprise, de douleur, et me lâcha, ce qui me permit de me précipiter sur mon épée.

Lorsque je saisis la poignée de celle-ci je me sentis envahi par une ferveur nouvelle qui fit venir un sourire sur mes lèvres. Je fis face au géant qui me chargeait en faisant tourner son fléau au-dessus de sa tête.

De toute évidence il était furieux ; cela le rendit imprudent. Je l'attendis sans bouger, retenant ma respiration ; au dernier moment, je me baissai et tombai un genou en terre, brandissant mon épée à bout de bras. Il tenta de s'arrêter mais, emporté par son élan, il trébucha et vint s'empaler sur la lame qui le traversa de part en part.

Il mourut sans un cri.

— *Gelnar*, vieux salopard ! Tu avais encore misé sur moi, cette fois-ci, murmurai-je, retirant mon épée du corps du géant et poussant un soupir.. de soulagement.

— C'était une bande de guignols ! dit Cobra en regardant les cinq corps sans vie, allongés sur le sol.

Le crâne défoncé, Robin conservait sur le visage un rictus dérisoire qui le rendait. laid et ridicule. Comme la mort.

Finalement il apparut que j'étais tombé sur le plus costaud du groupe ; j'étais le seul blessé.

Je retirai avec précaution mon blouson déchiré et maculé de sang. J'avais l'épaule en feu mais rien de cassé : un bon. bandage et dans une semaine j'en serais quitte pour un léger engourdissement du bras gauche. Je préférais cela ; les fractures c'est toujours long à se remettre et, en général, les ennuis n'attendent pas que vous soyez complètement guéri pour vous tomber dessus.

Je pensai soigneusement mon épaule et la bandai, serrée, avec des morceaux de chemise de l'un de nos adversaires. J'échangeai aussi mon blouson contre celui de Robin, que Cobra avait eu la bonté de ne pas trouer et qui était à peu près à ma taille.

— Tu te sens en état de rouler ? me demanda Cobra quand j'eus fini.

— On fera un effort..., dis-je en grimaçant un sourire.

Moi non plus je n'aimais pas rester longtemps à proximité des stations, sans parvenir à m'expliquer pourquoi. Il y avait là quelque chose d'indéfini qui nous mettait mal à l'aise. Une question sans réponse, une de plus...

Nous repartîmes et roulâmes sans discontinuer jusqu'à la tombée de la nuit. Là, autour du feu, nous mangeâmes, épuisant presque les dernières réserves de viande.

— Il faudra songer à chasser, demain matin, dit Cobra, faisant naître une imperceptible lueur d'excitation dans le regard de Samurâi.

Notre camarade aux yeux bridés n'était jamais aussi heureux que lorsqu'il s'essayait à déjouer les ruses des animaux ; il les traquait inexorablement, jusqu'au coup final, prenant plus de plaisir dans cette lutte muette que lors d'un combat contre un homme – pourtant plus rude. Les sentiments de Samuraï avaient toujours été difficiles à saisir.

Alors que je m'apprêtais à dormir, Pantha s'approcha de moi, de sa démarche souple et féline. Sa chevelure flamboyait au moins autant que le feu de bois.

— Je peux apporter mon secours à un grand blessé ? demanda-t-elle en jouant avec la fermeture Éclair de son blouson.

Le cuir noir de celui-ci contrastait étrangement avec la blancheur de la peau nue qu'il ne masquait qu'à demi.

Pensant que la chaleur de son corps réussirait peut-être à dissiper le froid qui saisissait mon épaule, je lui ouvris ma couverture. Elle se lova contre moi, plaqua ses lèvres aux miennes.

Je sentais sans les voir les regards envieux qui se tendaient vers nous ; je n'étais pas le seul à trouver la soirée fraîche ; mes compagnons auraient tout aussi bien que moi accueilli entre leurs bras la douceur d'un corps féminin. Malheureusement pour eux, Virginia ne s'intéressait pas aux hommes et il n'y avait qu'une seule Pantha.

Et ce soir-là elle était avec moi ! Finalement la nuit fut plutôt chaude...

CHAPITRE II

Lorsque je m'éveillai, le lendemain matin, Samuraï était déjà parti à la chasse depuis plusieurs heures, n'emportant que son arc et ses flèches. Il était le seul d'entre nous à pouvoir dénicher autre chose que des insectes ou des serpents au milieu du désert.

Je m'étirai longuement, réprimant de justesse un hurlement lorsque mon épaule se rappela à mon bon souvenir : la blessure avait pas mal saigné pendant la nuit et mon bandage était presque entièrement coloré de rouge vif. J'espérai que mes maigres bagages contenaient de quoi m'en faire un nouveau, sinon j'étais bon pour me trimballer avec celui-là jusqu'à ce qu'on rencontre quelqu'un, autrement dit, vu la densité de la population du coin, pendant une éternité.

Près de moi, couchée en chien de fusil, Pantha remua un peu : elle devait entrer dans cette période de demi-sommeil qui précède un réveil paisible. Cela faisait du bien, de temps en temps, de passer une nuit normale... Je caressai doucement son épaule nue, ce qui lui fit ouvrir les yeux. Elle se retourna vers moi, se frotta les paupières et me sourit.

— Bonjour... Ça va, l'épaule ?

— On fera avec..., répondis-je en l'embrassant légèrement sur les lèvres.

Elle me repoussa violemment.

— Laisse tomber, tu veux ! C'est pas parce qu'on a couché ensemble que tu peux t'autoriser n'importe quoi, n'importe quand !

Une flamme de colère étincelait sur son visage. Je haussai les épaules.

— Un peu de tendresse n'a jamais fait de mal à personne... .

— *Gelnar* maudisse ta tendresse ! lâcha-t-elle en refermant son blouson et en se glissant hors de la couverture.

Je secouai la tête avec amusement : Pantha n'avait jamais été sentimentale.

Au fond du sac accroché sur mon porte-bagages, je dénichai un vieux bout de tissu, à peu près propre, qui ferait un pansement acceptable. Je commençai de nettoyer la blessure avec l'eau de ma gourde.

Les autres étaient tous réveillés, maintenant. Cobra faisait les quelques mouvements d'assouplissement et les cinquante pompes qu'il s'imposait tous les matins. Pour bien faire nous aurions tous du l'imiter mais la paresse est une maîtresse inflexible qui force à négliger les plus élémentaires règles de sécurité : un corps en bonne forme est encore la meilleure garantie de rester en vie longtemps.

Après la dernière pompe, Cobra sauta sur ses pieds et se dirigea vers moi. Il ne semblait absolument pas essoufflé. Ses muscles puissants jouaient sous sa peau, dessinant autour de sa large silhouette des courbes perpétuellement en mouvement. Je m'étais souvent demandé ce qu'il faudrait pour abattre une telle montagne de chair : je l'avais vu encaisser sans broncher des coups dont le moindre aurait suffi à me mettre k.-o. pour le compte ; chaque fois que mon regard se posait sur lui, je me réjouissais de l'avoir à mes côtés. Je n'aurais vraiment pas apprécié de me retrouver face à lui en plein combat, même pour le plaisir de tenter de découvrir les limites de sa résistance.

— Comment tu te sens, Ange ? fit-il en s'accroupissant près de moi. Je lui communiquai en trois mots mon bulletin de santé puis enchaînai sur un sujet qui me tenait à cœur : à combien étions-nous de cette fameuse ville de Lankor dont Cobra nous rebattait les oreilles depuis si longtemps ? Lorsque l'un d'entre nous lui posait une question trop précise, il s'arrangeait toujours pour l'éluder, d'une manière ou d'une autre. Cette fois encore il fit la sourde oreille.

— Le chemin est encore long, dit-il simplement.

— Quand finiras-tu par nous confier tes petits secrets, Cobra ? questionna Virginia qui s'était approchée de nous.

— Quand tu dormiras avec moi à la place de ton fléau répondit Cobra du tac au tac, sans même la regarder.

Aussitôt le visage de la jeune femme s'empourpra de colère ; elle porta la main à son arme.

— Du calme, Virginia ! criai-je en me levant. Elle posa sur moi deux yeux brillants de rage.

— En arrivant dans la meute j'ai dit que je ne voulais pas et vous l'avez tous accepté, même lui ! Je ne pensais pas qu'il y aurait à revenir là-dessus...

— Cobra plaisantait, dis-je, posant une main sur l'épaule de Virginia. Il est évident que tu as le droit d'agir comme tu le veux et que personne n'a rien à dire. N'est-ce pas, Cobra, que tu plaisantais ?

L'interpellé leva doucement la tête, un sourire aux lèvres.

— Bien sur je plaisantais, dit-il, sur un ton laissant entendre qu'il était au contraire tout à fait sérieux.

Heureusement, Virginia ne saisit pas la nuance et sembla se calmer un peu ; elle s'éloigna lentement de nous, faisant son possible pour

annihiler le balancement déjà presque imperceptible qui animait ses hanches étroites. Je n'avais jamais très bien compris les raisons de son comportement mais n'en avais jamais non plus discuté avec elle : elle était tellement chatouilleuse à ce sujet que la moindre allusion suffisait à la faire sortir de ses gonds. Je m'étais résigné à laisser planer autour d'elle cette aura de mystère qu'elle semblait affectionner.

Cobra par contre ne manquait jamais une occasion de la railler. J'avais peur qu'un jour cela finisse par une bataille. Je savais trop bien quelle en serait l'issue inévitable ; peut-être était-ce cela qu'il cherchait, finalement...

Malgré ses manières inhabituelles, je songeai qu'il me serait désagréable de voir Virginia agoniser, le crâne fendu par la masse de Cobra. Je me retournai vers celui-ci, me forçant à prendre une expression impassible.

— Et moi ? lançai-je. Il faudra aussi que je couche avec toi, pour que tu me dises comment tu as eu cette putain de carte ?

Son visage s'éclaira et il partit d'un grand rire sonore.

— Non, dit-il, lorsqu'il eut retrouvé son sérieux. Je ne t'en demande pas tant. Si tu tiens vraiment à le savoir, la carte, c'est *Gelnar* lui-même qui me l'a confié. J'écarquillai les yeux de surprise.

— Tu ne me crois pas, hein ? Et je ne t'en blâme pas, finalement. C'est un peu pour cela que je ne vous ai rien dit depuis le début.

— Tu ne vas quand même pas me raconter que tu as rencontré *Gelnar* en personne et qu'il t'a donné la carte en te disant : « Vas-y, mon petit Cobra ! Il y a une ville là-bas où tu trouveras tout ce que tu voudras pour faire la fête avec tes copains ! »

— Imbécile ! lâcha-t-il sèchement. Évidemment que ça ne s'est pas passé comme ça ! Si j'avais vu *Gelnar*, je ne serais certainement pas en vie pour le raconter.

J'étais quant à moi plutôt sceptique à propos de l'existence de ce maître des ténèbres, dont on avait tenté de m'imprimer la crainte depuis mon enfance ; j'avais en tout cas beaucoup de peine à admettre qu'il put être responsable d'événements touchant les hommes, même si parfois – l'habitude aidant – il m'arrivait de jurer par son nom. Finalement c'était peut-être Cobra qui avait raison : je réfléchissais trop ; la vie était tellement plus simple s'il était possible d'attribuer à *Gelnar* tous les phénomènes que nous ne parvenions pas à comprendre. Comme les stations...

Néanmoins je me gardai bien d'interrompre Cobra : ce n'était pas tous les jours que nous avions droit à ses confidences.

— C'était il y a cinq ou six ans, commença-t-il. Je vadrouillais loin d'ici, avec une autre meute, parce que vous en étiez presque tous encore à vous cacher dans les jupes de vos mères quand le vent

soufflait un peu trop fort. Je peux vous dire qu'on en a pillé, des cabanes de sédentaires, peut-être plus que je n'en pillerai jamais maintenant. Oui, c'était une sacrément bonne meute. Et elle a été décimée en une nuit, sans combat, sans cris, sans rien !

« Je suis le seul survivant... C'était juste après que nous ayons passé au fil de l'épée une famille de sédentaires. Nous avons violé leurs femmes et bu leur vin pendant toute la soirée. Pour tout dire, au moment. ou nous nous sommes endormis, un coup de tonnerre n'aurait certainement pas réussi à nous réveiller. C'est peut-être ce qui a causé la perte des autres, d'ailleurs...

J'ai fait un rêve, cette nuit-là : j'étais en haut d'une colline et dans la vallée je voyais une ville, une ville aux dômes faits d'un acier tellement poli que le soleil m'éblouissait en se reflétant sur eux. Cette ville je ne l'avais jamais vue, mais je savais qu'elle s'appelait Lankor. Comment ? Je ne saurais le dire, mais je le savais. Dans la suite du rêve, je pénétrais au sein de la ville, par une grande porte de bois sculpté, et je me croyais arrivé au paradis. Imaginez un rassemblement de milliers d'hommes, des vrais, pas des lopettes comme les sédentaires, et cherchez tout ce qui est susceptible de les rendre heureux, du premier jusqu'au dernier. Tout était là : des armes, des viandes rôties, dégoulinantes de jus, des vins à vous faire tourner la tête dès la première coupe, et des filles plus belles que toutes celles que vous avez pu voir dans votre vie. Et tout cela à la disposition de chacun : il n'y avait littéralement qu'à se servir.

Mais moi je ne pouvais pas en profiter parce que, bien sur, je n'étais pas vraiment là-bas. C'est en réalisant cela que je me suis réveillé, pour avoir la plus grosse surprise de mon existence.

Le jour était déjà levé depuis un bon bout de temps et ils étaient tous couchés, là où ils s'étaient étendus la veille pour cuver leur vin. Certains avaient les yeux fermés, d'autres non, mais tous ils avaient la gorge ouverte d'une oreille à l'autre : une coupure nette, comme celle que ferait un poignard fraîchement affûté. Une mare de sang s'épanouissait en dessous de chacun des cadavres mais les blessures ne saignaient plus, signe qu'ils avaient été tués longtemps avant mon réveil. Ce qui m'a vraiment étonné, tu vois, ce n'est pas tellement qu'ils soient tous morts, c'est surtout d'être encore vivant. Parce qu'il n'y avait aucune raison pour que des attaquants éventuels – sédentaires ou pillards – épargnent l'un d'entre nous, ou même l'oublient.

J'ai continué à m'interroger jusqu'à ce que je trouve la carte. Elle était posée à même le sol, à côté de la couverture dans laquelle je m'étais enroulé. Cette carte, il ne m'a fallu qu'un instant pour savoir ce qu'elle indiquait, un seul mot : Lankor !

C'est alors que j'ai compris. J'ai compris que le rêve m'avait été envoyé par *Gelnar* et qu'il m'avait donné le papier pour me permettre

d'atteindre la ville-paradis, dans un monde bien réel, cette fois. Il n'avait sans doute pas jugé les autres dignes de m'accompagner et, ne voulant pas me charger du fardeau de me débarrasser d'eux, il l'avait fait lui-même. C'est juste après que j'ai commencé à vous recruter, vous tous, depuis Trip jusqu'à toi, le dernier, parce que j'ai horreur de rouler seul et que la route indiquée par la carte menaçait d'être interminable. N'arriveront au bout que ceux qui sauront se montrer dignes de la confiance de *Gelnar*.

Les autres tomberont, un par un, comme Toro, comme mes anciens camarades... »

Cobra se tut et je réalisai que jamais auparavant je ne l'avais entendu discourir aussi longuement : il nous avait souvent parlé de Lankor, la ville d'acier, mais jamais il ne nous avait dit comment il en connaissait l'existence, se contentant de nous en décrire les multiples charmes pour nous appâter ; la carotte de l'âne, en quelque sorte...

Je sursautai : l'expression m'était venue à l'esprit presque sans que je m'en rende compte. Du diable si je savais d'où elle sortait ou même ce que pouvaient bien être un âne, ou une carotte. Pourtant ces deux mots, accolés, représentaient pour moi l'image bien nette de la récompense que l'on fait miroiter devant quelqu'un, pour l'amener à faire quelque chose. Peut-être avais-je autrefois entendu l'expression, du temps où j'étais encore avec la famille de sédentaires qui m'avait élevé, durant les premières années de ma vie. Peut-être avais-je autrefois connu la signification des mots carotte et âne et l'avais-je oubliée en devenant adulte, au contact des motards.

Tout à mes pensées, je remarquai à peine que Cobra se levait et se dirigeait vers sa moto. Ce fut seulement quelques minutes plus tard que je pris conscience du nombre de questions qu'il me restait à lui poser. Je n'étais qu'à demi satisfait par cette histoire de possession démoniaque. Je ne comprenais pas pourquoi *Gelnar*, en admettant qu'il existe, perdrait son temps à nous faire des cadeaux à nous autres, pauvres humains, même pour nous récompenser de nos « bonnes actions »...

L'arrivée de Samuraï remit mes interrogations à plus tard. Il nous ramenait quatre lapins des sables ; chacun assez gros pour nous nourrir tous pendant ; une journée : C'étaient des animaux au pelage d'un brun presque identique à la couleur du sable, aux oreilles très longues et à la queue curieusement atrophiée. Leur chair, rôtie à point, était à proprement parler délicieuse et constituait notre menu préféré.

Samuraï avait également songé à ramasser une petite gâterie pour Trip : un gros champignon aux contours imprécis, de couleur vaguement rouge, dont nous connaissions bien les vertus dispensatrices de rêve éveillé. En règle générale nous évitions de

consommer du *déphaseur*, comme on rappelait, car nous avions tous trop peur d'être obligés de défendre nos vies alors que nous serions encore sous son effet. Seul Trip, parfois complètement inconscient, en avalait des quantités considérables en toutes circonstances. Il prétendait même que les hallucinations faisaient partie de son « état normal » et qu'il se battait mieux sous l'effet du *déphaseur* qu'à jeun, parce qu'il avait l'impression de se défendre contre un danger beaucoup plus grand. Et le danger l'excitait, disait-il.

Allez savoir...

Le soleil brûlait presque à la verticale au-dessus de nos têtes quand nous arrivâmes en face de la maison. C'était une baraque faite de terre séchée, de quelques pierres et de plusieurs morceaux de bois, que l'on pût choisir de vivre perpétuellement à l'intérieur de tels taudis, plutôt qu'en plein air. C'était sans doute ce qui nous différenciait le plus des sédentaires : vouloir vivre en liberté et non prisonniers de quelques murs crasseux.

Avant même que nous n'ayons coupé les moteurs, la porte branlante s'ouvrit et un homme vint se placer en face de nous. Il représentait parfaitement ce qui était, dans mon esprit le type même du sédentaire : grand, les cheveux et la barbe coupés strictement, les épaules légèrement voutées. Ses mains étaient probablement calleuses à force de manier la pelle et la pioche. Il était torse nu, ne portant qu'un pantalon de grosse toile, de ce tissu qui vous râpe inmanquablement la peau dès que vous faites le moindre mouvement.

Il tenait en main en objet que je n'avais jamais vu auparavant, fait d'une pièce de bois disparaissant presque entièrement au creux de sa paume et d'un court tube métallique, pointé dans notre direction.

Je supposai qu'il s'agissait d'un ustensile utilisé pour les cultures et n'y prêtai pas attention.

— Qu'est-ce que vous nous voulez ? Demanda l'homme d'une voix dure.

Cobra esquissa un sourire hypocrite avant de répondre :

— Nos gourdes sont vides. Nous voudrions de l'eau...

L'autre sembla peser un instant la part de vérité dans les paroles de Cobra puis il fit un signe vers le puits qui jouxtait la maison, un simple trou béant, bordé de pierres.

— Prenez votre eau et partez !

Cobra de sa voix la plus douce. Et moi je suis quelqu'un de très discipliné : quand je reçois un ordre d'une personne qui m'est visiblement supérieure, je l'exécute sans discuter. Alors nous allons faire ce que tu dis... Mais c'est toi qui vas puiser l'eau. .

L'homme ne bougea pas ; on sentait son assurance flancher ; peu à peu la peur prenait le dessus.

— VA PUISER ! hurla brusquement Cobra.

L'autre hocha la tête et se dirigea vers le puits.

Cobra se retourna vers nous.

— Allez donc visiter la ruine qui lui sert de maison ! Des fois qu'elle contienne quelque chose d'intéressant.

Entendant ces mots, le sédentaire se redressa brutalement et vint s'interposer entre la porte et nous.

— Vous n'entrerez pas ici ! cria-t-il.

Sans tenir compte de l'injonction, Cobra s'avança.

— N'approchez pas ou je vous tue ! continua l'homme sur le même ton, brandissant son étrange instrument.

Un sourire mauvais sur les lèvres, Cobra fit un autre pas en avant.

Ce fut seulement à ce moment que je compris que le sédentaire ne tenait pas un simple outil de travail. Une détonation retentit, proche de celle du tonnerre pendant un orage. Cobra porta brusquement la main à son côté, marqué par une petite tache de sang.

Instinctivement, Samouraï avait encoché une flèche à son arc et, avant même de comprendre que Cobra était blessé, l'avait tirée sur le sédentaire. Celui-ci s'écroula, la flèche plantée au milieu du front.

Aussitôt une femme sortit de la maison en hurlant et se précipita sur le corps de l'homme. Elle n'était plus toute jeune et devait avoir été sa compagne – je savais par expérience que les sédentaires pratiquaient une coutume étrange les obligeant à ne s'occuper que d'une seule et unique femme pendant toute leur vie. Elle leva vers nous des yeux mouillés de larmes.

— Assassins ! cria-t-elle. Vous l'avez tué. Assassins !

— La ferme ! cracha Cobra, la frappant violemment au visage, du revers de la main.

Je pouvais presque sentir la colère bouillonner en lui, non pas tant parce qu'il avait été blessé – de façon assez bénigne, d'ailleurs – que parce qu'il ne comprenait pas comment cela était arrivé. Il écarta de force les doigts du mort et empoigna l'ustensile, le soupesa...

Trip lui, se précipita dans la maison, ignorant la femme qui tentait de l'en empêcher ; il en ressortit bientôt en poussant les hurlements suraigus que lui inspirait la joie quand il était sous l'effet du *déphaseur*.

Il tirait deux autres femmes à sa suite, beaucoup plus jeunes que la première. L'une n'était même qu'une enfant, d'une quinzaine d'années tout au plus. Mais ce fut l'autre qui retint aussitôt mon attention : je doutais que même les filles de Lankor pussent être aussi attirantes qu'elle. Presque aussi grande que moi, elle possédait un corps aux formes parfaites, rehaussées par une robe d'un blanc éclatant qui lui descendait jusqu'aux pieds et faisait ressortir le noir absolu de ses cheveux, longs et fortement ondulés. Ce qui me frappa le plus en elle fut son regard, d'un bleu profond, et son expression : j'aurais juré qu'elle ne contenait pas la moindre parcelle de terreur.

— C'est donc ça qu'il voulait protéger, grinça Cobra. Je le comprends un peu, finalement...

— Je n'ai rien à voir avec eux !

La voix de la jeune femme brune avait claqué, ferme et assurée, coupant la phrase de Cobra avec une autorité surprenante.

— Je ne suis pas de leur famille, reprit-elle. Je suis ici par hasard et ce n'est pas pour moi que cet homme s'est battu. Je n'ai aucune raison de subir vos représailles.

— Je ne vous aurais jamais crue aussi lâche, Krina, articula la femme, toujours agenouillée auprès du corps inerte.

— J'essaie de rester en vie, c'est tout ! lâcha sèchement celle qu'on avait appelée Krina.

Pour la seconde fois de la journée, Cobra éclata d'un rire franc et joyeux.

— Par *Gelnar*, tu me plais, femme ! explosa-t-il. Tu es bien la première sédentaire que je rencontre à avoir un sens pratique aussi développé. Je vais te faire une proposition honnête : tu viens avec nous, pour égayer nos longues soirées nostalgiques, ou alors. ..

— Ou alors ?

— Ou alors je te tue, bien sur ! Je pensais que c'était évident.

Le regard de Krina se durcit et ses lèvres se pincèrent légèrement. Finalement elle se décida à répondre :

— Je n'ai pas le choix, je viens !

— Sale putain, murmura la femme du sédentaire, tandis que sur un signe de Cobra, Krina venait se ranger à nos côtes.

Visiblement elle avait dépassé le stade de la peur, ne ressentait plus qu'une immense colère contre nous, qui avions tué son compagnon, et cette femme, cette traîtresse.

La gamine, au contraire, exhalait la peur par tous les pores de sa peau, une peur totale ne lui autorisant plus aucun geste conscient, — plus rien sinon s'accrocher en pleurant au bras de sa mère.

Je la connaissais bien, cette sensation : je l'avais ressentie autrefois, alors que j'avais à peine dix ans, la première fois que j'avais croisé le chemin d'une meute. Ce jour-là, mon père était mort.

Cobra tenait toujours en main l'arme étrange du sédentaire et en touchait les moindres recoins pour tenter d'en découvrir le secret.

La détonation, semblable à la première, le surprit autant que nous mais aussitôt nous vîmes son visage s'éclairer : il avait compris. Sans dire un mot il appuya le tube de métal contre le front de la compagne du sédentaire et pressa une petite pièce située sous l'arme. La femme savait certainement ce qui l'attendait mais elle ne bougea pas, résignée, accordant juste un bref coup d'œil à sa fille.

Elle fut projetée en arrière et retomba inerte sur le sol : au milieu de son front s'ouvrait une plaie béante, se prolongeant jusqu'à sa

nuque.

Cobra glissa l'arme à sa ceinture.

— Avec ça, personne ne pourra nous surpasser ! dit-il, avant de pousser un soupir agacé.

La gamine, dans une crise de rage aveugle, s'était jetée sur lui et martelait son épaule et ses poings fermés.

Il la repoussa d'une gifle et d'un coup de genou qui l'atteignit au creux de l'estomac. Pliée en deux, elle s'écroula et fut prise de hoquets. Cobra la releva brutalement et la gifla de nouveau, à deux reprises. — Il passa sa main dans l'encolure de la robe et tira d'un coup sec, déchirant le tissu et dévoilant un corps aux formes encore juvéniles.

— Cobra, non, c'est une gosse ! criai-je, sans même penser à ce que je faisais.

C'était la première fois que je répugnais à laisser s'accomplir une telle chose. De fait, Cobra me regarda d'un air étonné.

— Et alors ? .

— Laisse-la tranquille, dis-je d'un ton plus calme.

— Elle ne pourra pas nous faire de mal.

— Tu dis des conneries, Ange. J'ai envie d'elle, je la prends. C'est tout !

Il se retourna vers la fille et lui arracha ses derniers lambeaux de vêtements.

— Cobra, merde ! Arrête ! hurlai-je, tirant à demi mon épée hors de son fourreau. Immédiatement Trip et Samuraï se précipitèrent sur moi et, avant que j'aie pu esquisser un geste de défense, m'immobilisèrent. Une expression mauvaise sur le visage, Cobra s'avança vers moi.

— J'ai l'impression que tu contestes mon autorité, Ange ! Tu sais pourtant que je n'aime pas ça...

Je ne vis pas venir le coup de tête qu'il m'assena. Lorsque nos crânes s'entrechoquèrent, un voile noir passa devant mes yeux et, presque assommé, je tombai à genoux. Je ne vis ensuite que confusément Cobra repousser la fille contre le mur de la maison, déboucler sa propre ceinture...

Je sentis que l'on m'enlevait mon arme puis sombrai dans l'inconscience.

Lorsque je refis surface, péniblement, une migraine atroce torturait mon crâne. Les autres faisaient déjà tourner leurs moteurs ; Krina était montée en croupe derrière Cobra. Celui-ci tourna la tête vers moi et cria :

— Je me suis servi de ton épée, Ange. N'oublie pas de la récupérer avant de nous rejoindre !

Il démarra dans un crissement de pneus strident, suivi de près par

les autres.

Je compris ce qu'il avait voulu dire lorsque je vis le corps allongé de la jeune fille. Elle avait été éventrée et, au milieu des viscères, Cobra avait planté mon épée, telle une bannière de défi. Je sentis monter en moi une douleur n'ayant rien à voir avec le coup que je venais de recevoir. Une larme, une seule, coula sur ma joue lorsque j'arrachai l'épée du cadavre de la jeune fille.

A cet instant je jurai silencieusement que je ferai payer à Cobra la mort de cette gosse, et que je la lui ferai payer cher.

Je ne me reconnaissais plus : deux jours auparavant j'avais encore pris du plaisir à tuer et à piller au milieu de la meute, sans distinction d'âge ou de sexe, sans jamais me demander si cela était bien ou mal. Et brusquement, à cause du corps nu et déchiqueté d'une gamine de quinze ans, je me prenais pour un vengeur à l'âme pure. Pourtant j'en avais vu des enfants massacrés ; j'avais même aidé à les massacrer... Et celle-là n'avait rien de plus que les autres, rien. Pourtant, je n'arrivais pas à chasser de mon esprit l'image de ses grandes mèches blondes, maculées par le sang, son sang...

Il faisait presque nuit lorsque je rattrapai la meute.

— Saluez le retour du motard au cœur sensible ! clama sarcastiquement Trip, alors que je rangeais ma moto au côté des leurs.

Je lui jetai un regard noir ; tout cela avait l'air de beaucoup l'amuser.

Ils étaient tous assis à même le sol, formant un cercle autour de Krina, debout près du feu. Entendant la phrase de Trip, Cobra se leva et s'approcha de moi.

— J'ai comme l'impression que tu me dois des excuses, Ange, dit-il d'une voix calme.

Tous les regards étaient tournés vers nous ; par dessus l'épaule de Cobra, je croisai celui de Krina. Elle me fixait avec insistance et j'eus l'impression qu'elle cherchait à me faire comprendre quelque chose ; que je devais accepter, peut-être...

De toute façon je n'avais pas la moindre intention de m'attirer la fureur de la meute, puisque Cobra ne semblait attendre qu'un mot de moi pour passer l'éponge. Je repoussai à un moment plus propice mes velléités belliqueuses.

— Oui, je m'excuse, dis-je, suffisamment fort pour que tout le monde entende. Je ne sais pas ce qui m'a pris tout à l'heure...

Je pus presque entendre le soupir de soulagement qui s'échappa de la poitrine de Krina lorsque, sourire aux lèvres, Cobra m'attrapa amicalement par le bras.

— Je savais bien que tu n'étais pas devenu complètement fou, dit-il. Allez ! On oublie tout ça.

Je sentis que l'on m'enlevait mon arme puis sombrai dans

l'inconscience.

Viens ! On était en train de s'offrir un spectacle grâce à l'amabilité de notre nouvelle compagne ; tu . vas pouvoir en profiter.

Je secouai la tête doucement. Krina ne m'était pas particulièrement sympathique mais je n'avais vraiment pas envie de la regarder se déshabiller, même si le spectacle devait valoir le coup d'œil.

— Non, dis-je. Je préfère aller me coucher. J'ai encore mal à la tête.

Un éclat de rire général salua ma sortie et je m'éloignai un peu du groupe pour aller m'enrouler dans ma couverture. Je jetai un dernier regard vers eux avant de fermer les yeux : Krina avait enlevé sa robe et obtenait un succès évident. Je m'endormis en songeant que cette fille n'allait sans doute pas tarder à me causer des ennuis...

CHAPITRE III

Nous reprîmes notre route vers Lankor. Krina montait toujours en croupe derrière Cobra et encastrée contre lui, bras passés autour de sa taille, joue appuyée contre son épaule, elle avait presque l'air heureuse. Seuls ses yeux étaient aussi vides de joie qu'ils avaient pu l'être de peur le premier jour. Je ne parvenais pas à comprendre sa réaction : même si cela s'était fait sans force brutale, elle avait été violée, ni plus ni moins ; et si pour sauver sa vie elle consentait à livrer son corps, elle n'était pas forcée d'aimer cela.

Cobra, lui, semblait très satisfait de la chose car, pour la première fois depuis des mois, il pouvait se réchauffer tous les soirs contre une femme ; de fait, aucun d'entre nous ne partageait cet honneur ; Cobra avait tout de suite précisé ses positions : *on regarde mais on ne touche pas !*

Finalement nous ne nous en portions pas plus mal. Trip avait bien essayé de protester, arguant que Krina n'était en somme qu'un butin de pillage comme les autres et que, logiquement, elle aurait dû être partagée entre tous les membres de la meute le désirant, mais devant l'inflexibilité de Cobra il avait vite renoncé.

Quant à moi, je me faisais oublier : après ce qui s'était passé à la cabane des sédentaires, je me sentais l'objet de l'hostilité muette mais bien réelle de tous les autres. Seule Pantha ne me faisait pas trop la gueule et, même si elle ne m'adressait pas la parole, de temps en temps un petit sourire discret arrivait à point pour chasser mon cafard quasi permanent.

Krina ne parlait qu'assez peu, que ce fût à moi ou aux autres ; nous n'avions guère pu lui soutirer de renseignements sur l'endroit d'où elle venait ni ce qu'elle faisait dans les parages.

— Je viens du sud, avait-elle dit simplement. Lorsque nous lui avions demandé avec étonnement si elle venait de Lankor – qui, selon la carte de Cobra se trouvait dans cette direction –, elle avait éclaté de rire. .

— Non, bien sur ! Si vous croyez qu'il suffit d'aller à Lankor pour y rentrer vous vous trompez. Et si j'avais eu la chance de vivre là-bas, je ne serais jamais venue me perdre dans ce désert pourri. J'y serais restée...

— Puisque tu as l'air si bien renseignée, tu peux peut-être nous dire. ce. qu'il faut faire pour entrer dans la ville ? avait interrogé

Virginia.

Le visage de Krina s'était assombri. – Je ne le sais pas, non. Mais je peux par contre vous assurer que l'épreuve est très difficile à passer, quelle que soit la personne qui l'inflige. J'ai connu beaucoup d'hommes et de femmes qui sont partis en disant qu'ils allaient à Lankor ; tous sont revenus, certains après quelques heures seulement, les autres au bout de plusieurs jours d'absence. Aucun n'était vivant : on a retrouvé leur cadavre mutilé devant la porte de leur maison...

« On raconte que c'est *Gelnar* Lui-même qui est le maître là-bas, qu'il y vit en compagnie de sa fille qui est presque aussi folle et cruelle que lui. On dit qu'ils y mènent une vie de débauche incestueuse, dans un palais tout entier fait d'acier...

« Je pense qu'il est impossible de rentrer dans Lankor ! Et il faut déjà traverser le Styx..., – Nous y arriverons ! avait affirmé Cobra. Même si c'est impossible...

Krina s'était contentée de sourire sans répondre.

Nous arrivâmes à la station en tout début de matinée, une heure à peine après avoir levé le camp.

Krina sauta légèrement de la moto et alla s'asseoir à l'ombre du bâtiment, alors que nous commençons à remplir nos réservoirs. Il y avait trois jours qu'elle était avec nous. La veille elle avait raccourci, à l'aide de l'un des poignards de Trip, sa robe blanche qui la gênait pour monter sur la bécane. Le vêtement ne lui descendait plus qu'à mi-cuisses, dévoilant deux jambes au galbe envoutant. Je les contemplais rêveusement, surprenant au passage le regard amusé que me jetait la jeune femme, lorsque le cri de Trip me fit vivement tourner la tête.

A l'horizon, encore presque imperceptible, se détachait une ligne noire, faite de dizaines de petits points accolés les uns aux autres ; impossible de les dénombrer précisément... Et ils se rapprochaient, devenant de plus en plus visibles à chaque seconde qui passait.

— Les pillards, murmura Cobra. *Gelnar* ! Ils sont au moins une centaine. On est pas de taille...

— Foutons le camp ! fit Pantha. Leurs engins à la manque ne peuvent pas nous rattraper...

Effectivement, pour se déplacer les pillards utilisaient des engins à moteur, montés sur quatre roues, dont la lourde et encombrante carrosserie n'autorisait que des vitesses peu élevées.

Mais n'ayant pas encore fait le plein nous risquions de tomber en panne d'un moment à l'autre. Là, faible vitesse ou non, ils nous rattraperaient sans problème. Ce fut sans doute ce que réalisa Cobra qui, au lieu de répondre à Pantha, saisit sa moto par le guidon, rétracta la béquille d'un coup de pied et se mit à rouler vers la porte du bâtiment, en criant :

— Vite ! Planquons-nous là-dedans. Ils ne nous ont surement pas encore vus. Avec un peu de chance ils repartiront d'ici dès qu'ils auront pris leur essence.

Nous obtempérâmes sans réfléchir. Dans ces moments-là c'est encore la meilleure solution. Lorsque je pénétrai dans la grange, poussant ma moto, je me sentis envahir par. cette sorte de répulsion qui nous saisissaient toujours à l'abord d'une station, augmentant au fur et à mesure que nous approchions du bâtiment.

A l'intérieur c'était presque insoutenable : j'avais la chair de poule ; je sentis malgré moi mes membres se mettre à trembler, mes dents à claquer.

Pourtant aucune raison valable n'aurait dû me mettre mal à l'aise : la grange était vide, aussi vide que toutes celles que nous avions vues auparavant ; il n'y régnait aucune odeur pouvant faire penser à l'utilisation d'une drogue.

Cobra soutenait qu'il s'agissait d'un sort, placé là par *Gelnar* lorsqu'il avait créé les pompes, pour être sur qu'aucun sédentaire n'ait l'idée de s'installer dans l'une d'elles ; Pour une fois j'étais presque tenté de le croire : je sentais que ce n'était pas naturel, qu'il devait y avoir une intervention non-humaine derrière cela.

Quand les pillards arrivèrent à la station, nous retînmes notre respiration, osant à peine cligner des yeux ou avaler notre salive. Ils n'étaient pas aussi nombreux que nous l'avions cru au premier abord : Une vingtaine de véhicules, soutenant chacun deux ou trois hommes ; ils restaient tout de même assez pour nous réduire en bouillie sans trop de peine.

Je ne me lassais pas de regarder leurs étranges véhicules, des voitures, ainsi qu'ils les appelaient, qui se conduisaient à l'aide d'un volant et sur lesquels, contrairement aux nôtres, on passait les vitesses à l'aide d'un levier à main, situé non loin du siège du conducteur. Entre ce dernier et l'emplacement du moteur on avait disposé une vitre, probablement destinée à protéger les passagers du vent. Les pillards étaient des gens délicats.

Je ne sais pas trop pourquoi on les appelait comme cela, parce que finalement, pillards ils ne l'étaient pas plus que nous. Ce qui nous différenciait était notre mode de vie, plutôt que notre manière d'assurer notre subsistance : les pillards pouvaient à leur manière, être considérés comme des sédentaires. Malgré leurs razzias. motorisées et meurtrières ils vivaient en colonies organisées, de quelques centaines d'individus, et possédaient un campement fixe, fait d'immenses tentes plantées au milieu du désert. Néanmoins ils haïssaient presque autant que nous les véritables sédentaires.

Je sentis mon estomac se nouer douloureusement. Je luttais de toutes mes forces contre l'impulsion qui me poussait à courir hors de

la grange et à m'enfuir le plus loin possible. C'était comme si j'avais eu au fond de mon esprit une voix pesante, répétant sans cesse : *Va-t'en ! Sors d'ici ! Va-t'en !*

Mais je savais trop bien que si je cédaï à la tentation, je serais abattu par les pillards avant d'avoir fait trois mètres à l'extérieur. Il n'y avait qu'une chose à faire : attendre en priant *Gelnar* pour que ces fils de garces finissent vite de se ravitailler.

Les mains comprimées sur mon estomac, en une futile tentative pour endiguer la douleur, je jetai un coup d'œil vers les autres. Tous ils serraient les dents pour ne pas crier : Pantha était tombée à genoux, crispée, repliée sur elle-même comme une enfant dans le ventre de sa mère. Pliée en deux, Virginia n'en finissait plus de hoqueter, n'ayant depuis longtemps déjà plus rien de consistant à vomir. Le visage de Trip était contracté, déformé par un rictus hideux.

Samuraï, par contre était impassible. Il se tenait très droit, les bras le long du corps et les yeux fixés droit devant lui, n'exprimant ni plus ni moins d'émotion qu'à l'habitude. Pourtant, je le savais, il était autant à la torture que nous, mais possédait une fierté exacerbée qui lui permettait de puiser assez de force au fond de lui pour ne pas révéler son trouble.

Samuraï avait toujours été quelqu'un de très difficile à comprendre. Je suis certain que, s'il avait fallu, il aurait put supporter de rester à l'intérieur de la grange pendant des heures et serait mort sur place plutôt que de faire un simple pas vers la porte.

Contre toute vraisemblance, Krina non plus ne semblait guère gênée. Elle arborait même en nous regardant un petit sourire moqueur qui m'assura que son calme n'était aucunement du aux mêmes raisons que celui de Samuraï : elle ne souffrait pas ! J'aurais presque pu en jurer.

Cobra la regardait aussi avec insistance. Il était probablement arrivé aux mêmes conclusions que moi. Je songeai que dès que les pillards seraient partis, notre amie Krina allait devoir expliquer un certain nombre de choses concernant sa charmante personne, ou bien passer un moment très désagréable.

Je reportai mon attention sur les pillards, au travers de la fenêtre : la plupart de leurs véhicules étaient passés devant la pompe ; ils semblaient se préparer à quitter le secteur.

Ce fut le moment que choisit Trip pour nous mettre dans la merde...

Nous l'entendîmes rire, d'abord doucement, puis de plus en plus fort, un rire dément qui devait certainement s'entendre du dehors, malgré les moteurs. Heureusement les pillards semblaient ne se rendre compte de rien ; mais Trip, avant que nous ayons pu prévoir son geste et tenter de le retenir, poussa un hurlement déchirant et – saisissant

deux des couteaux qu'il portait à la ceinture – il se précipita à l'extérieur.

Les pillards ne l'aperçurent pas tout de suite. Il put lancer une de ses lames qui atteignit l'un d'entre eux à la gorge. Les autres ripostèrent immédiatement et Trip s'écroula, le corps percé d'une dizaine de flèches aux extrémités empennées de plumes rouges.

Je croisai le regard de Cobra. Il me fit un geste de la main, pouce et index réunis pour former un cercle, accompagné d'un petit sourire qui signifiait sans doute : *Mon-vieux-ce-coup-ci-je-crois-bien-qu'on-es-foutus-mais-on-va-leur-en-faire-baver-avant-quand-même !*

Il saisit l'arme qu'il avait prise au sédentaire et, poussant un cri sauvage, se rua vers la sortie.

D'un seul mouvement nous le suivîmes. Le soulagement qui fut le mien lorsque je débouchai à l'extérieur compensa presque le fait de me retrouver face à une cinquantaine d'hommes armés – comme un bain dans une rivière, au bout d'une semaine de vadrouille sous le soleil du désert.

Cobra appuya sur la commande de son arme une fois, deux fois, trois fois, et à chaque détonation un pillard tomba mort ; lorsqu'il voulut s'en servir de nouveau on n'entendit qu'un simple déclic ; le pillard se tenant au bout du canon ne montra pas le moindre trouble.

Cobra tenta encore de faire fonctionner l'arme, plusieurs fois de suite, mais n'obtint que ce résultat dérisoire. Rageusement, il projeta l'objet au visage de l'un de ses assaillants et saisit sa masse d'armes. Il fut bientôt entouré par une dizaine d'hommes.

Nous étions d'ailleurs tous dans le même état critique : mon épée ne cessait de parer des coups venant de tous les côtés et ne pouvait trouver une seule occasion d'en porter un qui fut dangereux pour mes adversaires. Peu à peu je me sentis faiblir. La blessure de mon épaule n'était pas encore tout à fait guérie et elle me brûlait comme un fer rouge. Je vis le tranchant acéré d'une hache s'abattre sur moi, visant ma tête ; je n'eus que le temps de faire un pas en arrière pour l'éviter. Mon pied glissa et, pendant un instant, un seul instant, je perdis l'équilibre. Ce fut grandement suffisant pour que les pillards trouvent le défaut de ma garde. Un coup énorme me frappa à la tempe et je lâchai mon épée.

Juste avant de perdre totalement connaissance, je sentis qu'on me donnait des coups de pied au ventre et dans les côtes.

Sur ma peau le sable était rêche, et chaud, meurtrissant durement mon visage. Je voulus le chasser d'un revers de main mais celles-ci se trouvaient dans mon dos et je fus incapable de les ramener, malgré un effort douloureux qui me laissa en sueur. Dans le mouvement, j'enfouis encore plus mon visage dans le sable, le sable infini du désert, qui

pénétra dans mes narines et emplît ma bouche, m'empêchant de respirer.

Dans une tentative désespérée pour échapper à l'étouffement, j'inhalai un peu de sable et commençai à suffoquer.

Je repris conscience en hurlant...

Première impression : surprise ! *Où je suis ?* Et puis brusquement, les souvenirs : les pillards, bien sur. ..

J'étais allongé sur le dos et je respirais normalement ; le visage écorché, le sable dans la bouche, j'avais rêvé tout cela : du délire pur et simple. Par contre j'avais bien les mains liées derrière le dos, et solidement ! De la bonne corde bien serrée !

Je me sentis à nouveau envahi par l'étonnement : pourquoi, au nom de *Gelnar*, étais-je encore vivant ?

Il n'était pas dans les habitudes des pillards de s'embarrasser de prisonniers et encore moins de prendre soin d'eux : ils m'avaient obligeamment mis sous la toile fraîche et blanche d'une de leurs tentes, une petite tente, ou n'auraient pas pu tenir plus de quatre ou cinq hommes.

Ne croyant pas, comme Cobra, à une sorte de prédestination, je ne pensai pas un instant être le seul survivant de la meute et supposai simplement que les autres avaient été placés sous d'autres tentes, pour éviter que nous puissions communiquer.

Je me tordis le cou pour regarder par la maigre bande de jour qui filtrait de l'entrée de la tente. Je vis qu'un pillard la gardait. Pas fous !

— Hé ! appelle-je. Je vais rester longtemps là-dedans ?

Je n'obtins pas de réponse ; l'autre n'esquissa même pas un geste pouvant laisser supposer qu'il m'avait entendu. C'était exactement comme si je n'avais pas existé. A part les cordes...

Je me meurtris inutilement les poignets pendant plusieurs minutes, essayant de dégager mes mains, puis retombai découragé, n'attendant même plus une manifestation du monde extérieur.

Pourtant, au bout d'une éternité, on sembla se souvenir de moi : je vis soudain la tenture masquant l'entrée s'écarter, soutenue par le garde, et une femme arriva : elle était vieille, soixante-dix ans, peut-être plus. Son dos était vouté. et ses cheveux d'un blanc sale formaient un chignon sur sa nuque. Elle portait dans ses mains tremblotantes une assiette d'où montaient une fumée et une odeur alléchante. Au moins on n'avait pas l'intention de me faire mourir de faim !

La vieille s'agenouilla près de moi ; je me dressai maladroitement sur les coudes. Elle saisit une cuiller qu'elle plongea dans l'assiette, emplie d'un liquide épais.

— Je ne pourrais pas avoir les mains libres, pour manger ?

Pour toute réponse, elle approcha la cuiller de ma bouche. L'odeur était vraiment très agréable et mon estomac laissa échapper un

gargouillis révélateur. Par réflexe j'ouvris la bouche et avalai. Pas mauvais...

— On a le sens de l'hospitalité chez vous ! lançai-je à la vieille, dans l'espoir de la faire réagir.

Mais elle ne me prêta aucune attention, se contentant de me nourrir méthodiquement, cuiller après cuiller. Ses petits yeux gris étaient rivés au vide ; leur fixité semblait si irréaliste qu'elle me faisait presque peur.

— Vous ne pourriez pas dire quelque chose, non ? hurlai-je exaspéré.

— Tu ne tireras rien d'elle, motard, fit une voix d'homme. Elle est sourde et muette ; c'est pour ça qu'on l'a choisie. Laisse-la tranquille !

Le garde s'était retourné vers moi et me regardait, une expression haineuse sur le visage. C'était un type d'environ un mètre quatre-vingts, à la carrure imposante. Son visage était déformé par une blessure hideuse qui lui avait enlevé toute une partie de la joue droite. Il semblait en permanence sur le point de mordre, comme un chacal.

— Et toi, répliquai-je. Tu peux peut-être me dire pourquoi on me garde ici ?

— Moi je n'ai pas le droit de te parler et je n'en ai nullement envie. Je peux seulement te dire que si ça n'avait tenu qu'à moi, tu ne serais pas prisonnier. Tu serais déjà en train de servir de nourriture aux animaux du désert. Toi et tous ceux de ta clique.

La vieille sortit de la tente et le garde me tourna à nouveau le dos, immobile et silencieux. Je me retournai sur le côté, ramenai mes genoux contre ma poitrine et fermai les yeux : puisque après tout ces braves gens avaient eu l'obligeance de me laisser en vie, autant prendre des forces pour le cas où ils changeraient d'avis...

Je fus réveillé par un violent coup de pied qui visait probablement mes côtes mais, m'atteignit au foie. Je suffoquai, impuissant à calmer la douleur, tandis que deux pillards me saisissaient aux épaules et m'entraînaient à l'extérieur.

Nous nous trouvions dans une des rares oasis que comptait le désert : quelques palmiers, des dattiers et une rivière qui serpentait au milieu de la quarantaine de tentes plantées dans le sable, un peu de guingois.

Je fus projeté à terre, sans ménagements, et mon front fit brutalement connaissance avec le sol. D'un coup de reins je me remis à genoux et levai la tête : nous étions tous là, agenouillés en cercle, comme une bande de sédentaires en train de prier leur Dieu de bonté de les protéger et de faire crever *Gelnar*. dans un éclair doré. Comme si la bonté pouvait avoir raison de quoi que ce soit...

— Tu n'as pas l'air tellement mal en point toi non plus, Ange, fit

Cobra. On dirait qu'ils nous prennent pour des gamins qu'ils auraient peur de briser. Je n'aime pas ça.

Alors seulement je remarquai l'absence de Krina.

Pourtant elle n'avait pas pris part à la bataille, dans la station.

— Ils ont tué Kriria ? demandai-je, déclenchant un éclat de rire général.

Tous les pillards se retournèrent vers nous, une lueur incrédule au fond des yeux. Ils devaient avoir l'habitude de voir leurs ennemis crever de peur en leur présence.

— Tu devrais pourtant la connaître, maintenant, répondit Cobra dès qu'il put reprendre son sérieux. Krina est parfaitement capable de s'adapter aux circonstances et de changer de camp au bon moment. A mon avis en ce moment elle se prélassait dans le lit du bâtard qui commande cette bande de lopes.

— Absolument exact ! fit une voix masculine haut perchée. Elle est étendue dans des draps de soie, et le bâtard c'est moi.

C'était un type très brun, plutôt petit et fluët, ce qui me rappela que chez les pillards la charge de chef était héréditaire : si le fils du chef était un gnome imbécile, le gnome imbécile devenait chef à la mort de papa. Absurde !

— Je m'appelle Rokka, dit l'homme. J'espère que vous appréciez les égards avec lesquels nous vous traitons. Si par malheur vous aviez à vous plaindre de quoi que ce soit, n'hésitez pas à le dire : le coupable sera châtié sur-le-champ !

— Ton odeur me dérange, bâtard dit Cobra, méprisant.

La petite moustache noire de Rokka hoqueta de surprise pendant quelques secondes puis s'immobilisa au-dessus d'un sourire épanoui, étincelant.

Messieurs-dames, je vais vous libérer annonça-t-il. Surtout ne me remerciez pas, c'est la moindre des choses. Je compte de toute façon sur vous pour me rendre un petit service qui risque de vous faire regretter de ne pas avoir été massacrés sur place. Il fait chaud ici, vous ne trouvez pas ?

Il épongea doucement son front avec un mouchoir de dentelle.

— Vous allez nous servir d'éclaireurs, reprit-il. J'ai fait le projet de traverser le Styx et d'aller profiter avec mes hommes des plaisirs que l'on trouve à Lankor. Votre carte nous sera de la plus grande utilité...

— Ils l'ont prise sur moi, nous informa Cobra. Krina ne s'est sûrement pas privée de leur expliquer de quoi il s'agissait...

— Vous supposez bien, continua Rokka. Mais elle nous a laissé entendre que le chemin est semé d'embûches, mortelles parfois. Comme j'ai envie d'arriver vivant, vous passerez les premiers partout où nous irons. Nous pourrions ainsi nous organiser en fonction des pièges que vous rencontrerez, si vous voyez ce que je veux dire...

Son sourire disparut brutalement, faisant place à une moue un peu cruelle.

— Je suis obligé de vous demander une réponse immédiate : vous acceptez ou vous mourez. Choisissez !

Je me sentais désormais parfaitement détendu. Les dangers du voyage, j'étais de toute façon décidé à les braver. Accompagné ou non, la différence n'était pas bien grosse.

— J'accepte ! dit Cobra.

Nous lui fîmes tous écho ; Rokka. retrouva son petit sourire gras.

— Je suis heureux de vous voir aussi raisonnables. On va vous libérer. Il est évident qu'on ne vous rendra pas vos armes et que si l'un d'entre vous tente de s'échapper du campement il sera immédiatement abattu. Certains de mes hommes pensent que j'ai tort de vous garder en vie ; si je les écoutais, je vous trancherais la tête immédiatement ; je crois que vous les rendez un peu nerveux, en fait. Il est probable qu'ils vous surveillent fort attentivement. Je ne saurais trop vous conseiller de vous tenir tranquilles.. .

— Au lieu de faire des phrases, tranche mes cordes, si tu n'as pas envie de me voir m'énerver, bâtard ! lâcha Cobra.

— Libérez-les ! cria Rokka aux pillards les plus proches, avant de se retourner vers nous.

— Mon nom est Rokka, dit-il très doucement. Rokka. Pas bâtard. Je vous conseille de vous en souvenir. ..

— D'accord, bâtard ! souffla Cobra alors que l'autre s'éloignait. Je me souviendrai de toi...

Un pillard coupa mes entraves ; je massai voluptueusement mes poignets endoloris. Nous fûmes conduits sous bonne garde à la tente qu'on nous avait réservée. Ils avaient effectivement l'air de nous considérer comme très dangereux.

La tente était assez grande ; on y avait disposé cinq lits de camp rudimentaires. Même si cela ne valait pas un vrai lit, ce serait toujours plus confortable qu'une couverture à même le sol – notre ordinaire. Finalement, je me demandai si la compagnie des pillards n'allait pas se révéler plus agréable que prévu.

Pantha se laissa tomber sur un lit et glissa ses mains sous sa nuque.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— On attend, mon amour ! répondit Cobra. On attend une occasion de foutre le camp sans faire trop de casse. Ça arrivera bien un jour ou l'autre avant Lankor. Pour l'instant on est couchés, nourris et blanchis aux frais de l'ami Rokka. On va pas se plaindre !

L'hospitalité des pillards se révéla effectivement des plus douces. Rokka avait besoin de nous et ne tenait pas à nous voir claquer avant la fin de l'expédition. Alors on nous nourrissait grassement et, malgré une surveillance constante, on nous foutait une paix royale.

Dans la journée nous roulions, raccourcissant toujours plus la distance qui nous séparait du paradis. Nous étions répartis dans deux voitures : Cobra, Virginia et Samurāi occupaient la première, tandis que je partageais l'autre avec Pantha ; sa compagnie m'aurait enchanté, toute hostilité contre moi ayant disparu, si on ne nous avait pas adjoint un pillard armé d'une hache pour nous surveiller et un autre pour piloter l'engin.

A force de regarder faire ce dernier, je finissais par connaître par cœur le maniement des voitures, dont le principe n'était pas fondamentalement différent de celui des bécanes, même si les vitesses se passaient à la main et si l'embrayage s'actionnait avec le pied. Mais elles roulaient vraiment à une allure ridicule...

Dès la tombée de la nuit nous plantions les tentes et les femmes préparaient le dîner ; cela aussi nous différenciait des pillards : jamais Pantha et Virginia n'auraient accepté de travailler pour nous – du moins pas plus que nous pour elles. Toutes les tâches nécessaires à la survie de la meute étaient partagées entre nous, sans distinction de sexe. Chez les pillards, les femmes étaient confinées à la cuisine, l'entretien du feu et toutes ces choses rébarbatives. Elles ne semblaient d'ailleurs pas détester cela : l'habitude, sans doute. Aucune ne portait d'arme, ni ne semblait en état de se battre. Le combat, c'était une affaire d'hommes ! Belle affaire...

Au début les pillards avaient tenté de forcer Pantha et Virginia à préparer notre nourriture mais, devant leur réaction pour le moins violente, ils nous avaient vite attribué une de leurs femmes pour nous servir : une petite brune nommée Géliatta – gentille, malgré son peu de disposition pour la conversation. J'appris plus tard qu'elle était la compagne en titre de l'homme qui avait gardé ma tente le premier jour : Amévard. Lui ne nous adressa jamais la parole, fut-ce pour nous insulter, mais chaque fois qu'il nous regardait, je le sentais briller de haine, de haine et d'inquiétude. C'était l'un des plus chauds partisans de notre exécution sommaire ; il ne cessait de répéter à Rokka qu'il ferait mieux de nous abattre avant que nous ne leur causions des ennuis. Force m'est de reconnaître que c'était là la voix de la sagesse.. .

Heureusement pour nous, Rokka ne tint pas compte de ses avertissements : ne quittant guère Krina de toute la journée – sans parler de la nuit – il pensait à tout autre chose.

Notre ex-compagne avait troqué sa robe en lambeaux contre une tunique moulante, toujours blanche, qui ne laissait rien ignorer des richesses dont *Gelnar* l'avait dotée.

Nous n'eûmes l'occasion de la côtoyer qu'une seule fois, lorsque le lendemain de notre « libération » nous fûmes conviés à la table de Rokka, pour marquer notre alliance et notre belle amitié. Elle ne nous accorda pas une parole, ni même un regard. On eut dit qu'elle ne nous.

avait jamais vus auparavant et que notre présence l'indifférait au plus haut point. Ce devait d'ailleurs être le cas : elle n'avait aucune raison de se préoccuper de notre sort, sinon pour se venger des affronts que nous lui avions fait subir. Au contraire de Cobra, Rokka la traitait avec tous les égards et n'avait de cesse qu'elle obtint tout ce dont elle estimait avoir besoin. Il l'appelait « ma chérie » et la regardait avec des yeux stupides qui n'auraient pas déparé la figure d'un lapin des sables. Elle, se contentait. de lui sourire le jour et de coucher avec lui la nuit ; cela semblait le combler. Tant mieux pour lui,. après tout.

Le huitième. jour, nous fîmes halte au pied d'un immense rocher, de plusieurs dizaines .de mètres de hauteur, au moins autant de côté. Tandis que nous montions notre tente, Cobra nous murmura que, d'après ce qu'il avait retenu de la carte, nous allions atteindre le Styx d'ici une journée, deux tout au plus. Il fallait commencer de songer à notre évasion...

Je ne songeais personnellement qu'à cela depuis le début, mais la surveillance des pillards ne s'était pas relâchée un seul instant : la nuit, notre tente était gardée et les tours se succédaient sans qu'une seconde d'inattention puisse nous fournir une chance, même mince, de nous échapper. J'avais veillé une nuit entière pour m'en assurer. Il allait falloir jouer très serré !

Le soleil était couché depuis une vingtaine de minutes ; comme tous les soirs nous nous étions retirés à l'intérieur de notre tente : notre garde n'allait pas tarder à prendre sa faction. Si nous voulions avoir une chance de nous en tirer, nous devons attendre une heure avancée de la nuit, afin que la presque totalité du campement soit endormie.

L'idée la plus simple était de déchirer l'arrière de la tente et de sortir par l'ouverture, mais nous étions surs d'attirer l'attention du garde, déclenchant une alerte qui nous coûterait notre semi-liberté et nous enlèverait toute possibilité de fuite.

— On va être obligés de tenter une épreuve de force !

Malgré ma répugnance initiale à en arriver là, je me vis forcé de tomber d'accord avec Cobra : c'était la seule solution viable. Dès l'instant où notre décision fut prise, nous n'échangeâmes plus un mot concernant l'évasion. Quand le garde se fut posté à l'entrée de la tente, nous nous allongeâmes sous nos couvertures, blouson sur le dos, bottes aux pieds, et fîmes semblant de dormir.

Nous attendions !

Nous attendions que les derniers crépitements des feux de bois s'éteignent, que les dernières voix se taisent, que les derniers pillards attardés s'enfoncent dans les eaux boueuses du sommeil.

Notre garde était un gros type plutôt ventru que nous désignions sous le surnom de *Tas-de-graisse*, faute de connaître son. véritable

nom. Malgré sa corpulence et sa vivacité probablement réduite, la hache à double tranchant qu'il tenait en permanence à la main faisait de lui un adversaire extrêmement dangereux ; rapide ou non, il aurait toujours le temps de découper en rondelles son premier adversaire avant d'être réduit à l'impuissance. Aucun d'entre nous n'ayant au fond de lui une vocation de martyr, nous ne pouvions nous permettre de nous y prendre à deux fois pour l'éliminer.

Lorsque le campement nous parut assez calme, nous sortîmes du lit et avançâmes sans bruit vers *Tas-de-graisse*. Celui-ci semblait à cent lieues de se douter de ce qui allait lui tomber dessus ; son allure voutée laissait supposer qu'il se demandait bien les raisons de sa présence en ce lieu et ne souhaitait qu'une chose : retrouver son lit le plus vite possible.

Nous lui sautâmes dessus dans un mouvement parfaitement synchronisé : Cobra lui entoura la gorge de son bras, ne laissant passer sur ses lèvres qu'un borborygme indistinct ; il enfonça son genou dans le creux des reins du pillard et le contraignit à se plier en arrière.

Alors que Samuraï et Virginia lui maintenaient les jambes immobiles, je saisis la hache à deux mains et tentai de la lui arracher, mais sa poigne était si forte qu'il ne desserra les doigts que lorsque la strangulation de Cobra lui eut presque fait perdre connaissance.

Dès que j'eus la hache en main Cobra relâcha sa prise et précipita *Tas-de-graisse* sur le sol. Le pillard faisait des efforts insensés pour retrouver sa respiration et se tortillait comme un ver, les mains crispées sur sa poitrine. Quelques secondes de plus et il aurait été en état de crier. Je frappai, à la volée, dans le même mouvement circulaire que j'aurais eu pour abattre un arbre. La hache trancha la tête du pillard, coupant net le hurlement qui se formait sur ses lèvres gonflées. Son corps eut un violent sursaut, avant de s'immobiliser. Le visage, inondé par le sang qui giclait de la blessure béante, n'exprimait rien d'autre qu'une profonde incompréhension.

« Pauvre type », pensai-je malgré moi.

Mais ce qui était fait était fait. Même peu ragoutant c'était nécessaire.

Pantha passa la tête en dehors de la tente et nous fit signe que tout allait bien. Serrant toujours entre mes mains le manche rassurant de la hache je sortis à mon tour.

Tout était effectivement calme, et si quelqu'un avait entendu du bruit, il l'avait probablement attribué à un rongeur : les lapins des sables avaient pris depuis longtemps la déplorable habitude de ronger les piquets de bois ; il n'était pas rare qu'un pillard se réveille en sursaut, au milieu de la nuit, en recevant sa tente sur la tête.

Courbés en deux, nous traversâmes à la queue leu leu la moitié du campement : notre intention était de voler une voiture et de la rouler

assez loin pour pouvoir la démarrer sans être entendus. Cela nous laisserait quatre ou cinq bonnes heures d'avance : avec un peu de chance ils ne s'apercevraient de notre absence. que le lendemain matin, au moment de repartir.

Bien sur on ne devrait jamais compter sur la chance : c'est toujours au moment ou on a le plus besoin d'elle qu'elle nous lâche. La preuve : j'étais en train de me dire que finalement ça n'avait pas été aussi dur que prévu quand j'entendis un cri, de surprise et de douleur, volontairement assourdi.

Me retournant instantanément, je vis que Virginia était tombée à genoux ; elle plaquait une main sur ses lèvres pour se retenir de hurler : la pointe acérée de la flèche qui lui avait traversé le bras apparaissait à la saignée du coude.

Derrière nous, grimaçant horriblement, se tenait Amévard. Il avait encoché une nouvelle flèche à son arc et le tenait bandé au maximum, visant ma tête. Au moindre frémissement j'étais bon pour aller rejoindre *Tas-de-graisse* là ou je l'avais expédié.

— Je savais que vous essaieriez ! fit le pillard d'une voix ou vibraient un plaisir considérable. J'attends ce moment depuis le début. Cette fois vous êtes morts. Toi, lâche ton arme !

Je jetai la hache à mes pieds. Pendant une fraction de seconde l'éclat des yeux d'Amévard se fit plus vif et je crus qu'il allait tirer. Mais même s'il nous haïssait, il n'était pas fou, savait fort bien que s'il décochait sa flèche il n'aurait pas le temps d'en préparer une deuxième. Je sentis une froide vague de soulagement me submerger lorsqu'il relâcha un peu la tension de son arme.

— Alerte ! cria-t-il à pleins poumons. Les prisonniers se sont échap...

Son cri s'étrangla brusquement et se termina en un gargouillis infâme, comme il s'écroulait, lâchant l'arc et la flèche.

Derrière lui, un poignard recourbé à la main, se tenait Krina ; de nuit, sa tunique blanche la rendait aussi invisible qu'une torche flamboyante.

— ... Vite ! dit-elle en courant vers nous. Aux voitures ! Avec le raffut qu'a fait cet imbécile, ils ne vont pas tarder à nous filer au train ! Effectivement, quelques pillards à moitié vêtus sortaient déjà de leur tente et n'allaient pas mettre longtemps à piger la situation. Nous filâmes à toute vitesse vers les voitures : ce n'était plus le moment de prendre des précautions. Je sautai au volant de l'un des engins et démarrai instantanément. Krina s'était installée à mes côtes, Virginia ayant sauté sur le siège arrière en grimaçant de douleur lorsqu'elle avait heurté son bras blessé.

Je passai la première et écrasai l'accélérateur, relâchant l'embrayage d'un coup sec, ce qui fit faire un bond à la voiture.

J'entendis un deuxième véhicule s'élancer à notre suite : Cobra et les autres, sans doute ; je n'avais vraiment pas le temps de m'arrêter pour vérifier. Un peu désorienté par le volant, il me fallut quelques secondes pour faire prendre une trajectoire droite à la voiture. Je passais les vitesses presque sans lâcher l'accélérateur, faisant horriblement hurler le moteur, mais j'avais trop peur de ralentir pour ménager la mécanique.

— Continue ! cria Krina. On est en train de gagner du terrain ! Accélère !

Je n'avais jamais encore ressenti autant la perte de ma moto ; avec elle une telle fuite n'aurait été qu'une partie de rigolade, mais dans un pareil tacot !

Je jetai un bref coup d'œil en arrière : Cobra conduisait presque roue dans roue avec moi mais les pillards n'avaient que quelques longueurs de retard sur nous et nous canardaient joyeusement. J'entendis deux ou trois flèches rebondir sèchement sur la carrosserie ; instinctivement je renforçai ma pression sur l'accélérateur mais j'étais déjà à fond. Quelque chose me disait qu'à un moment ou un autre ce foutu moteur allait péter, que nous allions tomber en panne d'essence, ou que n'importe quoi d'autre allait arriver, pourvu que ce soit catastrophique ; j'avais beau en temps normal me raisonner en me disant que la religion n'était que pure foutaise, là je priais. *Gelnar* ! Je le jure : je priais de toutes mes forces pour que la voiture tienne, pour que moi je tienne, je promettais tout pour m'en tirer ; je priais ! !

J'entendis soudain un crissement de pneus strident ; sans réfléchir je tournai la tête : la voiture de Cobra venait de faire une embardée et, après un tête-à-queue, s'était immobilisée en travers, bancalée... Maudissant *Gelnar* je levai un peu le pied.

— Continue ! cracha Krina. Tu veux qu'ils nous reprennent tous ?

— Elle a raison, Ange, intervint Virginia. On ne peut rien pour eux...

Lâchant un juron de rage et d'impuissance, je fonçai en avant.

Bien sur on ne pouvait rien pour eux. ; . Et merde ! Ça faisait quand même mal au ventre de les abandonner, de fuir comme des sédentaires devant ces cochons. de pillards.

La malchance de Cobra sembla finalement nous être bénéfique puisque nos poursuivants cessèrent de nous courser pour entourer le véhicule accidenté. Ils se contenteraient apparemment de rattraper la moitié de ce qu'ils avaient perdu ; Pantha, Samourai et Cobra étaient probablement déjà morts : après un coup pareil, les pillards ne pourraient pas se permettre de prendre un autre risque. Ou alors ils étaient encore plus fous que je ne le pensais...

Je ralentis un peu l'allure lorsque j'estimai que nous étions hors de danger.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Une flèche qui a crevé un pneu, dit Krina. Ces salopards avaient des arbalètes autrement plus puissantes que leurs arcs.

Je stoppai pour examiner la blessure de Virginia : la flèche était entrée juste au-dessus du coude et avait transpercé le bras de part en part. L'os ne semblait pas avoir été touché.

Je fendis la manche du blouson de Virginia sur toute sa longueur et brisai la flèche à environ un centimètre de l'endroit où elle avait pénétré dans la chair, arrachant un sursaut de douleur à la blessée. Je lui fis un petit sourire qui se voulait rassurant mais ne réussissait sûrement qu'à être un peu triste.

— Enlève-moi ça ! dit-elle.

— Je ne peux pas. On n'a rien pour cautériser... – On fera un garrot !

— Pas question, Virginia : tu risques de te vider complètement si...

— Si tu le fais pas, je le fais moi-même ! tranchat-elle.

Je lui jetai un coup d'œil énervé puis réalisai que j'aurais sans doute réagi de la même façon à sa place : tout, plutôt que garder ce corps étranger dans sa chair.

— O.K., dis-je. Je vais le faire. Te gêne pas pour crier. .

— Fous-moi la paix avec ça et vas-y ! Grinça Virginia, serrant les dents.

Je tirai d'un coup sec, faisant jaillir un jet de sang écarlate lorsque la flèche sortit de la blessure. Virginia n'avait pas ouvert la bouche.

Le sang continua de gicler de la plaie, par saccades régulières. Il fallait à tout prix arrêter ça, sinon elle allait mourir en un rien de temps. Je déchirai ma chemise et en fis une bande que je nouai fermement au-dessus de la blessure. L'hémorragie cessa assez vite mais les traits crispés de Virginia m'assuraient que sa douleur ne diminuait pas, bien au contraire. En redémarrant la voiture je songeai qu'il nous faudrait quand même trouver assez vite de quoi la soigner : un garrot, ça n'était jamais qu'un substitut éphémère, pas un facteur de guérison.

CHAPITRE IV

Depuis une heure, je jouais à cache-cache avec le lapin des sables. Si j'avais pu disposer d'une arme de jet la chasse aurait été terminée depuis longtemps, mais avec le seul poignard de Krina j'en étais réduit à guetter les mouvements de l'animal, attendre qu'il se décide à sortir de derrière les pierres qui le dissimulaient.

Le paysage avait commencé à changer un peu avant que nous ne tombions en panne d'essence, le sable faisant peu à peu place à des cailloux, des rochers, sur lesquels il était encore plus difficile de marcher.

Parce que. la voiture, mieux valait ne plus y penser : sans carte ni repère, pas question d'espérer trouver une station...

Alors nous nous étions mis en route, à pied, vers le sud toujours, du moins aux dires de Krina. Elle semblait persuadée que nous étions toujours sur le chemin de Lankor et je voulais bien la croire : j'étais incapable de lui prouver le contraire.

« – Si on continue à marcher à cette vitesse-là on devrait atteindre le Styx dans deux ou trois jours », avait-elle dit.

« – Pas sans rien à manger, ni à boire, sous un soleil comme ça ! »

En plus, Virginia commençait à souffrir le martyre ; il y avait une dizaine d'heures que je lui avais posé le garrot et son bras engourdi pendait, inerte, le long de son corps. Elle marchait tête baissée, les dents serrées et le visage congestionné à force de retenir la douleur au-dedans d'elle-même.

La situation semblait vraiment désespérée lorsque j'avais repéré le lapin des sables, visiblement égare dans ce désert qui n'était pas le sien.

Si je parvenais à m'emparer de lui, il nous fournirait peut-être assez de nourriture pour aller jusqu'au bout du voyage.

Blotti derrière un rocher qui ne parvenait pas à le dissimuler entièrement, le lapin tremblait ; je pouvais presque sentir sa peur se répandre autour de lui comme un suaire glacé. Je n'avais encore jamais approché d'aussi près un lapin des sables vivant, les rares que j'avais tués l'ayant été par une flèche. Mais là, à quelques pas de lui, j'étais envahi par le monceau d'émotion qu'il recelait : peur surtout, terreur même, mais aussi – enfouie profondément – joie de vivre, de courir. Je ressentis même quelque chose ressemblant à de l'amitié ou à

de l'amour : se pouvait-il que les lapins des sables soient des créatures intelligentes ? Se pouvait-il qu'ils soient capables de communiquer leurs émotions ?

Le lapin dut sentir ma perplexité ; il se ramassa sur lui-même, prêt à bondir.

Pendant un instant je fus tenté de le laisser s'enfuir : je ne connaissais que trop bien les passions qui l'enflammaient et il m'était devenu presque sympathique. .

Mais les visages de Krina et Virginia passèrent devant moi en un éclair, des visages douloureux, aux traits tirés par la fatigue et la faim.

Le lapin se détendit brusquement. Au même instant je fus sur lui, le maintenant solidement au sol. Sans raisonner j'enfonçai ma lame dans son cœur, le tuant d'un seul coup.

Intelligent ou non, nous avions besoin de manger. C'était lui ou nous, comme dans un combat. Le laisser s'échapper aurait été nous condamner tous les trois à une mort presque certaine. J'avais fait mon choix : je réfléchirais plus tard aux conséquences.

Saisissant l'animal par les oreilles, je me dirigeai vers l'endroit où j'avais laissé mes deux compagnes. A l'aide d'un morceau de toile et de deux bouts de bois, elles avaient constitué une tente improvisée, trop minuscule pour représenter un abri valable, mais présentant au moins l'avantage de faire un peu d'ombre.

Je m'accroupis près d'elles et commençai à dépecer le lapin.

— Il va falloir le manger cru, dis-je. On a rien pour faire du feu...

Je savais que Virginia ne ferait pas la fine bouche mais craignais qu'il en aille autrement pour Krina : les sédentaires ne mangeaient jamais de viande crue, avaient même tendance à mépriser ceux qui le faisaient. Si son estomac délicat refusait la viande, elle allait se trouver dans une mauvaise passe.

A ma grande surprise, elle ne protesta pas le moins du monde lorsque je lui tendis une des pattes, encore chaude, du lapin et planta avidement ses dents dans la chair saignante. En l'imitant je constatai que le lapin était presque aussi succulent cru que cuit.

Je terminai rapidement le morceau que je m'étais octroyé ; bien que mon estomac réclamât un supplément, j'enveloppai les restes de la bête dans une pièce de tissu propre que nous avions dénichée dans la voiture. Il valait mieux économiser nos provisions.

Je regardai Krina lécher ses doigts poisseux et remarquai encore une fois l'absence de sentiments au fond de ses yeux : pas la moindre lueur de crainte ou de souffrance ; pourtant notre avenir ne m'apparaissait pas comme des plus joyeux.

Je me décidai enfin à poser la question qui me brûlait les lèvres depuis notre évasion :

— Pourquoi nous as-tu aidés, Krina ?

Elle sourit.

— Pourquoi pas ?

— Tu n'as aucune raison de nous porter dans ton cœur. Et puis Rokka te traitait plutôt bien, non ?

— Rokka est un petit salopard dégoûtant ! Fit-elle sèchement. Je n'avais pas plus envie que toi de rester entre ses pattes, d'autant que moi j'y étais dans tous les sens du terme. Et comme je n'avais aucune chance de m'enfuir seule...

Je me flanquai mentalement une paire de gifles. J'aurais parié qu'elle allait me dire avoir favorisé notre évasion par amour pour l'un d'entre nous moi, par exemple – mais elle avait décidé de jouer l'honnêteté. Bien que... Je commençais à douter de la moindre parole sortant de sa jolie bouche : elle s'était jouée de tellement de gens en si peu de temps que je jugeais opportun de ne pas lui accorder plus de confiance que le strict nécessaire.

— Remettons-nous en route, dis-je, coupant court à mes réflexions. Plus nous irons vite, moins nous aurons faim longtemps.

Nous marchâmes sans discontinuer jusqu'à la tombée de la nuit. La question de la nourriture étant momentanément reléguée au second plan, notre plus grand problème restait la blessure de Virginia. Son bras la faisait tellement souffrir qu'elle avait été obligée de desserrer un peu le garrot ; le sang s'était remis à couler, à petits jets réguliers. Au bout d'un moment, malgré ses protestations, je l'avais forcée à le resserrer : elle n'avait déjà perdu que trop de sang.

Lorsque nous montâmes notre simili-tente, protection plus psychologique que réelle, nous étions toujours dans la même étendue caillouteuse. L'irrégularité des pierres rendait la marche, extrêmement pénible : parfois c'étaient de véritables rochers, de quelques mètres de long, séparés par de larges cavités qu'il nous fallait enjamber ; parfois, au contraire, nous avions affaire à de minuscules graviers dans lesquels les pieds enfonçaient comme dans du sable fin. Nous avançons à une vitesse désespérément lente.

Je m'enroulai dans ma couverture, me tortillant comme un ver pour échapper à la pointe du caillou qui me meurtrissait le creux des reins, et me mis presque à regretter le lit de camp des pillards. D'après les ronchonnements que j'entendis à côté de moi, je supposai que mes deux compagnes se faisaient la même réflexion. Krina, surtout, devait le sentir passer : sa mince tunique n'était pas des plus adaptées à la rudesse du sol.

Je m'endormis, un sourire aux lèvres, songeant à toutes les petites marques rouges qui seraient imprimées sur sa peau le lendemain matin.

— Tu vas te réveiller, espèce de sale bâtard ! Bon Dieu, secoue-

toi !!!

Tiré en sursaut d'un sommeil ou je me serais bien abandonné un peu plus longtemps, je me dressai sur mes pieds d'un bond, prêt à affronter un danger que, déformée par la somnolence, la voix de Krina m'avait fait imaginer gigantesque.

Mais il n'y avait rien autour de nous, pas même un bruit pouvant faire suspecter la présence d'un homme, ou d'un animal. Je me retournai vers Krina, pour lui demander des explications, lorsque je vis Virginia : elle était toujours couchée, sous une couverture à demi rejetée, la bouche et les yeux ouverts, inerte. Elle serrait dans sa main le bout de tissu maculé ayant servi de garrot ; elle avait dû l'arracher en dormant, sans doute même sans s'en rendre compte. Sous son corps s'épanouissait une tache écarlate, pas encore totalement sèche ; le sang devait- avoir coulé pendant une bonne partie de la nuit, emportant avec lui la vie de Virginia.

Je ne pus m'empêcher de ressentir une certaine tristesse : je l'aimais bien, malgré son comportement étrange.

La main de Krina se posa sur mon bras. Elle tremblait un peu.

— Qu'est-ce qu'on va faire d'elle ?

— La laisser là, dis-je. Qu'est-ce que tu veux qu'on en fasse ? On va pas la trimbaler jusqu'à Lankor !

— On pourrait au moins la recouvrir de pierres...

— Pour quoi faire ? Maintenant qu'elle est morte elle s'en fout complètement ; pour nous, ce serait une fatigue et une perte de temps inutile. Et si elle sert de nourriture à un animal affamé, ça fera au moins une bonne action dans nos vies. Allez, viens, repartons !

Le visage de Krina était marqué par l'étonnement et le dégoût.

— Tu es répugnant !

— Peut-être, dis-je, sans la regarder. Abandonner la dépouille d'un camarade aux carnivores c'est répugnant, mais abandonner trois camarades bien vivants aux griffes des pillards c'est de l'instinct de conservation. Recouvre-la si ça te fait plaisir, moi je pars. Tu me rattraperas quand tu auras fini, si tu peux...

Je lui tournai le dos et commençai à ramasser les deux ou trois choses que je voulais emmener.

Je sentis soudain le corps musclé de Krina se ruer sur moi, ses ongles effilés se planter dans ma peau avec l'intention évidente de déchirer. Je lui assenai une gifle magistrale, peut-être même un peu plus forte que je ne l'aurais voulu, coupant net les insultes dont elle me couvrait. Elle fit un tour sur elle-même, perdit l'équilibre et se retrouva allongée par terre, visiblement encore surprise par ce qui venait de lui arriver.

— Calmée ? fis-je en souriant.

Je parvenais plus ou moins à comprendre sa révolte contre

l'abandon du corps de Virginia mais le sens pratique commandait de ne pas se laisser aller à la sensiblerie.

En mon for intérieur, j'étais plutôt content : c'était la première fois que Krina ne donnait pas l'impression de contrôler parfaitement la situation et l'enveloppe de supériorité qui l'auréolait s'en effritait un peu.

Elle ne dit pas un mot, se contenta de masser sa joue, que la marque de mes doigts zébrait de rouge, et se mit en route d'un pas ferme et assuré.

Réprimant l'envie de rire qui me tenaillait je la suivis.

Krina ne m'adressa pas la parole de toute la journée, même lorsque nous fîmes halte pour nous reposer et manger. Elle me prit des mains le morceau de lapin que je lui tendais et le dévora sans paraître se soucier de ma présence. J'y étais peut-être allé un peu fort...

Le soleil, à son zénith, nous brûlait cruellement. J'enlevai les derniers lambeaux de ma chemise pour en faire un foulard rudimentaire. Quand je les déchirai et en offris un morceau à Krina, elle repoussa ma main avec agacement : apparemment, tout ce qui venait de moi lui était devenu odieux.

Je nouai le foulard autour de ma tête en poussant un soupir résigné : elle finirait bien par y venir, quand le soleil lui aurait tellement cramé le cuir chevelu qu'elle aurait l'impression de le sentir s'arracher sous le simple poids de ses cheveux.

Je ne sais quelle distance nous parcourûmes ce jour-là, faute d'un quelconque point de repère, mais le paysage était toujours le même : de la caillasse et encore de la caillasse. Je commençais à douter que nous soyons encore sur la bonne route, d'autant que si cela était nous aurions déjà du être rattrapés par Rokka et sa bande. A moins qu'ils ne soient passés loin de nous et ne se prélassent à Lankor, à l'heure qu'il était. A moins qu'ils ne soient morts. Comment savoir ?

Le soir, Krina et moi partageâmes le dernier morceau de lapin des sables. Nous n'arriverions certainement pas à en attraper un deuxième... Je ne suis pas vraiment défaitiste mais je dois avouer que je n'aurais pas parié mes bottes sur nos chances de nous en tirer. Je nous voyais déjà sous la forme de deux magnifiques squelettes, nettoyés par les charognards et blanchis par le soleil.

Le lendemain matin je m'éveillai avec une douleur lancinante aux creux de l'estomac. Je la traitai par le mépris : le meilleur moyen de se passer de manger est encore d'y penser le moins possible. Nous nous étions endormis au pied d'une colline impressionnante, que nous n'avions pas eu le courage d'affronter la veille : ce foutu désert de pierrailles choisissait le moment où nous commencions à fatiguer vraiment pour nous glisser sous les pieds sa première dune : une côte

de plusieurs centaines de mètres qui avait l'air de grimper de plus en plus, à mesure qu'on approchait du sommet.

Quelques secondes à peine après m'être mis en marche, Krina sur mes talons, je fus obligé de me pencher en avant pour compenser la déclivité. Je voyais avec un peu d'appréhension le moment où il nous faudrait marcher à quatre pattes, en nous accrochant aux pierres, et prier pour ne pas rencontrer de trop grandes surfaces lisses.

J'enjambais une sorte de crevasse, séparant deux blocs de roche, lorsque je fis un faux pas ; j'avais peut-être sous-estimé la largeur de la fente, ou je ne sais quelle autre stupidité – toujours est-il que mon pied glissa et que je le sentis s'enfoncer profondément entre les deux blocs. Luttant pour reprendre mon équilibre, je ne réussis qu'à partir en arrière, les bras tourbillonnant inutilement, ma jambe coincée dix centimètres au-dessous du genou.

Si j'avais achevé ma chute, j'aurais sans le moindre doute eu la jambe cassée. Et là adieu Styx, adieu Lankor et adieu Ange ! Krina n'était pas de force à me traîner derrière elle, en admettant qu'elle en ait eu envie.

Ce fut pourtant grâce à elle que je m'en tirai : grim pant immédiatement derrière moi, elle eut la présence d'esprit de se précipiter et de me saisir aux épaules, brisant ma chute au moment même où je me voyais perdu.

— Bouge-toi un peu, haleta-t-elle. Je peux pas te soutenir comme ça éternellement et en plus j'ai les pieds qui glissent. Alors magne-toi de trouver une idée, tu veux ?

— Pousse le plus fort que tu peux, dis-je. Essaie d'avancer.

Je sentis la pression qu'elle exerçait sur moi s'accroître un peu, mais sans grand résultat. Je l'aidai de mon mieux, transportant le plus possible mon poids sur ma jambe libre.

Krina respirait bruyamment. Elle cessa brusquement de pousser, reprit son souffle pendant quelques instants, puis articula :

— Je vais y aller d'un seul coup, Ange. Tâche que cette fois-ci soit la bonne parce que je ne pourrai pas te rattraper si tu retombes !

Je bandai mes muscles. Krina respira profondément une dernière fois puis, s'arc-boutant, elle me poussa avec toute l'énergie dont elle pouvait disposer, réussissant à me soulever de quelques centimètres.

Je donnai un violent coup de reins qui me propulsa dans une position quasi verticale mais impossible à conserver dans ma situation. Alors que je me sentais retomber, j'eus le réflexe de lever ma jambe gauche et de frapper le sol de toutes mes forces du talon – ce qui me fit basculer sur le côté et non en arrière.

Mon pied droit se dégagea à l'instant même où je me recevais douloureusement sur l'épaule ; je roulai sur moi-même, dévalant ainsi plusieurs mètres avant de pouvoir m'accrocher à une anfractuosit é et

m'immobiliser.

Je me relevai, couvert d'écorchures, de vives promesses de bleus, mais tous les os en un seul morceau. Je m'approchai de Krina en souriant franchement, cherchant mes mots. La seule chose que je parvins à dire fut :

— Merci...

Elle détourna le regard, comme si elle avait été gênée.

— Écrase et grimpe ! fit-elle. J'ai l'impression de voir des arbustes là-haut. Il doit y avoir de l'eau de l'autre côté...

C'étaient bien de petits arbustes, aux fines branches couvertes d'aiguilles, dont le soleil n'avait pas réussi à entamer la vivacité. Plus nous approchions du sommet, plus leur densité augmentait ; en nous y accrochant des deux mains, nous parvenions à accroître notre vitesse.

Lorsque dans un dernier effort je pus lever les yeux sur l'autre versant de la colline, je fus frappé par le contraste entre ce qui s'étendait devant moi et ce que je venais de quitter.

Dans la vallée il y avait un sol couvert d'herbe grasse, et des arbres aux feuilles luxuriantes, aux fleurs épanouies parfois : du vert, du vert, du vert...

Je poussai un immense soupir de soulagement et m'écroulai, épuisé, à plat ventre, ne pouvant détacher mes yeux de la végétation.

Ce fut alors que je vis le fleuve : il s'étendait à quelques centaines de mètres du pied de la colline, son autre rive perdue dans le lointain, sur fond de brouillard. Les eaux, à la légère nuance bleue, paraissaient calmes, en repos.

— Le Styx, murmura Krina, Le Styx, enfin !

CHAPITRE V

Le petit garçon aux boucles blondes avait passé toute la matinée à regarder son père couper du bois, écarquillant ses yeux bleus pour ne rien perdre du spectacle : ce n'était pas si souvent qu'il avait de la distraction. Âgé d'une dizaine d'années, il était le seul enfant du village, à part la petite Josy – mais ce n'était encore qu'un bébé. Lui il se considérait déjà presque comme un homme...

Son père maniait la hache habilement, la levant au-dessus de sa tête et l'abattant sur les rondins sans paraître ressentir la fatigue. *Plus tard, moi aussi je serai fort et je couperai du bois*, pensait le petit garçon. *Je construirai une maison, comme papa...* – Avec ça nous aurons de quoi refaire la grange, avait dit le père en contemplant le tas de buches.

Il s'était retourné vers son fils et lui avait souri, éclairant son visage aux traits marqués.

— Regarde ça, Rima ! avait-il crié à la femme blonde ,qui venait de sortir de la, maison. Je crois que j'ai fait du bon travail.

La femme était venue se serrer contre lui et l'avait embrassé doucement sur les lèvres. Elle était mince, le paraissait encore plus, serrée dans sa stricte robe de toile, mais elle était belle. En tout Cas le petit garçon la trouvait belle...

— Je t'aime, avait-elle dit à l'homme en l'embrassant de nouveau.

Alors le petit garçon s'était senti très heureux de vivre.

C'était quelques minutes plus tard qu'il avait entendu le bruit de moteur. Il avait tout d'abord pensé que Joland revenait. Joland était l'un des seuls habitants du village à posséder une voiture ; périodiquement, il la prenait pour aller faire de longues randonnées solitaires dans le désert. Il était parti encore une fois, ce matin-là, un sourire vainqueur sur les lèvres.

Mais très vite le petit garçon s'était aperçu qu'il ne pouvait s'agir de lui : il n'y avait pas qu'un seul moteur et ils étaient beaucoup plus puissants que celui de la voiture.

Il n'avait pas compris pourquoi à cet instant son père l'avait vivement entraîné dans la maison et lui avait fait jurer de ne pas en sortir, quoi qu'il arrive. Il avait juré, pourquoi pas ? Si son père le disait, ce devait être bien...

Comme on ne lui avait pas fait promettre de ne pas regarder, il

était allé se poster. à la petite fenêtre. Elle était un peu haute pour lui mais, avec un petit effort, il avait réussi à se hisser sur le rebord, s'appuyant sur ses coudes, les pieds ballottant à une vingtaine de centimètres du sol.

De ce poste d'observation il avait vu arriver les motards.

Bien sur le petit garçon ne savait pas encore ce qu'était une moto, mais il avait compris immédiatement que ceux qui chevauchaient ces étranges engins ne venaient pas au village avec des intentions amicales : leurs mines menaçantes et les armes qu'ils brandissaient ne laissaient aucune place au doute.

Ils étaient une dizaine, faisant face à son père et aux quelques voisins qui avaient osé sortir de chez eux. Ils avaient parlé, assez doucement d'abord, puis élevant de plus en plus le ton, finissant par hurler.

Avec un sourire mauvais, le chef des motards avait sorti une épée du fourreau et l'avait brandie au-dessus de sa tête. Il avait posé une dernière question au père du petit garçon, qui avait seulement fait « non » de la tête.

Quelle chose avait bien pu exiger les motards pour que les habitants du village les bravent ainsi ? Rien ne pouvait valoir la peine de risquer autant, pensait le petit garçon. Il n'avait pas remarqué les regards envieux que les hommes vêtus de cuir jetaient sur sa mère et sur les autres femmes. A l'époque il ne pouvait pas comprendre.

Il avait simplement vu l'épée s'abaisser d'un coup sec, la tête de son père se détacher du corps, et il avait fermé les yeux – comme s'il avait été frappé en plein visage par un nuage de poussière. Il s'était laissé tomber sur le sol et recroquevillé contre le mur, cachant sa tête entre ses mains crispées, retenant avec peine le cri qui couvait au fond de sa gorge, sans pouvoir empêcher les larmes de couler le long de ses joues. .

Il avait entendu des cris, beaucoup de cris, et quelques rires un peu gras, un peu hystériques ; et puis, pendant quelques minutes, il n'avait pu rien entendre, à part le ronronnement des moteurs tournant au ralenti.

Alors il avait réussi à réprimer le tremblement qui l'agitait et à se mettre debout, à marcher lentement vers la porte.

Au moment où il allait l'atteindre, il avait vu là poignée tourner ; instinctivement il avait fait un pas en arrière.

— Maman ? avait-il murmuré timidement. Une silhouette sombre s'était profilée dans l'encadrement de la porte.

Aussitôt le petit garçon s'était mis à hurler.

Je me redressai en hurlant, pour échapper aux mains rudes qui se tendaient vers moi. J'étais trempé de sueur.

Krina qui dormait non loin de moi s'était éveillée en m'entendant

crier et roulait dans ma direction des yeux étonnés. Je lui souris, brièvement.

— C'est rien : je rêvais...

Elle émit un soupir de soulagement.

— A t'entendre on aurait dit que quelqu'un t'arrachait les tripes. Ça t'arrive souvent ?

— — A chaque fois que je revis en rêve une partie de mon enfance qui n'a pas été très agréable, dis-je en me levant. Il y avait longtemps que ça n'était pas revenu.

Depuis que nous étions arrivés sur la berge du Styx, Krina et moi avions tiré un trait sur tout ce qui nous était arrivé auparavant et entretenions des rapports d'amitié qui, au moins en ce qui me concerne, n'étaient pas feints. C'est l'un de mes plus gros défauts : lorsque je suis passé au travers d'épreuves dangereuses en compagnie de quelqu'un, j'ai un peu tendance à considérer le quelqu'un en question comme mon frère. Ou ma sœur...

— C'est indiscret de te demander de quoi il s'agit ? fit Krina sur un ton de curiosité polie.

— Je suis issu d'une famille de sédentaires, dis-je. Mes parents et tous les habitants de mon village ont été massacrés par une meute, quand j'étais encore un môme, à peine capable de tenir sur mes jambes. Je ne sais pas pourquoi ils m'ont emmené avec eux, au lieu de me tuer moi aussi. Peut-être pensaient-ils que j'étais assez jeune pour être reformé et devenir l'un d'entre eux. Ils avaient raison, d'ailleurs : je suis devenu un vrai motard ! Mais ils n'avaient oublié qu'une seule chose : j'ai une mémoire à toute épreuve. Dès que j'ai su manier proprement mon épée et que je me suis senti assez fort pour me lancer tout seul dans le désert, je leur ai faussé compagnie. Après les avoir tous saignés, un à un, pendant qu'ils dormaient... .

« Ensuite j'ai erré dans le désert, pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que je tombe par hasard sur Cobra et les autres. Je n'avais plus tellement envie de me battre et, de toute façon, contre toute la meute je n'étais pas de taille. Ils m'ont proposé de me joindre à eux et j'ai accepté : après tout, ce mode de vie était devenu le mien et la moto m'était aussi nécessaire que l'air pour survivre. En plus il y avait le mirage de Lankor et cet espoir de pouvoir arriver au paradis. ; . »

— Lankor n'est pas un mirage, coupa Krina. Je peux te le jurer. .

— Je l'espère bien, fis-je en riant. Je n'aimerais pas avoir fait tout ce chemin pour rien. Sans compter ce qui nous attend maintenant. Tu es vraiment sûre que tu ne préfères pas retourner tranquillement dans ton village ?

Elle acquiesça.

— J'en étais partie pour trouver autre chose, qui vaille la peine de vivre. Je n'ai pas réussi. Maintenant j'aime autant t'accompagner à

Lankor. Au moins je n'aurais pas à regretter de n'avoir rien tenté.

Ce qui nous ramenait à notre problème principal : comment allions-nous traverser le Styx ?

Il était naturellement hors de question d'y aller à la nage, du moins pas sans protection : nous ne connaissions pas la largeur du fleuve et aurions risqué de couler d'épuisement avant d'en avoir atteint la moitié. Mais il n'était pas, non plus possible de construire un bateau : les arbustes que recelaient les environs n'étaient certainement pas assez solides pour supporter une traversée et, même dans le cas contraire, il m'était impossible de fabriquer une embarcation conséquente, avec la seule aide du petit poignard de Krina.

J'avais bien songé à faire un radeau mais le problème de la robustesse restait le même : nous ne disposions pour lier les morceaux de bois que d'herbes plus ou moins résistantes : un radeau fait dans de telles conditions n'aurait jamais supporté la conjugaison de nos poids.

Finalement il ne restait qu'une solution, risquée, mais pas tellement plus que de rester ici à se faire griller au soleil et à crever de faim.

Je coupai péniblement une vingtaine d'arbustes, à la base, et les débarrassai de leurs branches pour ne garder que le tronc, fin et flexible. A la fin de l'opération, la lame du couteau était tellement émoussée qu'elle n'aurait même plus entamé la pulpe tendre d'un déphasseur. Je jetai l'arme inutilisable dans les broussailles : ça ferait toujours un poids de moins à trimballer dans l'eau !

Je ficelai les troncs le plus solidement que je le pus, pour obtenir enfin une petite planchette d'environ cinquante centimètres sur un mètre.

— Tu crois que ça nous soutiendra assez ?

— Faudra bien que ça marche, dis-je. Avec un peu de chance, ça fera une bouée suffisante pour nous permettre de nous reposer de temps en temps. On n'a pas le choix : on va à Lankor et Lankor se trouve de l'autre côté. Conclusion : on nage !

Le soleil tapait presque à la verticale lorsque je posai le premier pied dans l'eau, m'étant débarrassé – non sans regrets – de mes bottes et de mon blouson, qui n'auraient fait que m'alourdir. J'espérais que nous atteindrions l'autre rive avant la tombée de la nuit : l'eau était encore à une température supportable mais, le soleil disparu, elle devait devenir assez froide pour nous geler sur place.

Je ne voulais pas avoir l'air de douter de la parole de Krina mais, secrètement, je n'espérais qu'une seule chose : qu'il y ait bien une autre rive. Comment savoir, avec le brouillard ?

Je marchai jusqu'à ce que l'eau atteigne mes hanches. Je sentais mes pieds commencer à s'engourdir, réfrigérés par l'eau qui formait comme une pince glacée, se refermant lentement autour de mon corps.

— En bougeant on se réchauffera un peu ! dis-je avant de me

lancer et de me mettre. à nager, tirant la planche d'une main, reproduisant les amples mouvements de : bras et de jambes que m'avait enseignés Samuraï, lorsque nous avions fait une razzia près du lac de Bargoss, plusieurs mois auparavant.

Samuraï m'avait en fait appris beaucoup de choses, plus que tous les autres hommes ou femmes que j'avais connus.

Savoir nager ne m'était jamais apparu comme une nécessité, pour quelqu'un passant les neuf dixièmes de sa vie dans un désert, tout au plus un amusement. Et pour m'amuser j'étais tout à fait capable de trouver autre chose. Mais là, m'éloignant peu à peu de la berge, je bénissais de toutes mes forces l'impulsion qui m'avait décidé à apprendre.

Nous n'avancions pas très vite mais ce n'était pas non plus extrêmement fatigant, malgré la bouffe qui me gênait dans mes mouvements.

Krina nageait à ma hauteur. Visiblement elle avait appris et pratiqué depuis fort longtemps. Ses cheveux mouillés se répandaient autour d'elle en une crinière sombre et luisante.

— Si on continue à cette vitesse-là on en a pour des heures, souffla-t-elle.

J'accélérai un peu ma cadence : après tout, si cela lui faisait plaisir de risquer l'épuisement avant la fin, c'était son problème. Ce ne serait pas moi qui fatiguerait le premier.

Nous nageâmes en silence pendant de longues minutes. Nous étions entrés très vite dans la nappe de brouillard et celle-ci nous recouvrait totalement, nous empêchant de voir à plus de quelques centimètres à la ronde. Seul le léger courant contre lequel nous devions lutter en permanence m'assurait que nous étions encore dans la bonne direction. Je n'osais penser à ce qui serait arrivé si le courant avait été plus fort ; *Gelnar* seul savait ou il aurait pu nous entraîner.

« – Ce n'est pas le courant qui est dangereux dans le Styx », avait dit un jour Krina, alors que nous étions encore avec la meute.

A l'époque je ne m'étais pas préoccupé de savoir ce qui l'était réellement ; je ne m'étais même pas enquis de la manière dont elle avait traversé, la première fois. Tout cela paraissait si loin encore, presque improbable. Maintenant les questions resurgissaient mais il était bien trop tard pour se préoccuper des réponses.

Je devais vraiment avoir poussé ma. vitesse car Krina n'avait pu se maintenir à mes côtés ; je sentis sa main s'accrocher à ma cheville. Je retirai ma jambe pour lui faire lâcher prise : ce n'était pas le moment de se laisser aller à ce genre de blagues. Mais elle resserra sa pression : une main froide qui me tirait fortement en arrière.

Furieux je me retournai, le juron au. bord des lèvres. Mon : « Qu'est-ce qui te prend, bordel ? » s'étrangla au fond de ma gorge : ce

n'était pas Krina. C'était un tentacule, une espèce de saloperie gluante qui s'était enroulée autour de ma jambe et y adhéraït obstinément, cherchant à me tirer en profondeur. De ma compagne il n'y avait pas de trace : probablement avait-elle été entraînée sous la surface...

J'avais souvent entendu parler des monstres aquatiques, pieuvres, et autres machins aussi peu sympathiques, mais les avais toujours un peu considérés comme des mythes. Et voilà que je me trouvais face à l'un d'entre eux...

Ma main vola vers ma ceinture pour prendre mon couteau ; ce ne fut que lorsque ma tête s'enfonça sous l'eau pour la première fois que je me souvins l'avoir jeté avant de partir. Quelle poisse !

Je luttai de toutes mes forces pour remonter à la surface et dégager ma cheville emprisonnée. Je réussis péniblement à sortir mon visage, le temps de prendre une brève inspiration, mêlée d'un peu d'eau qui pénétra douloureusement par mon nez.

J'avais beau enfoncer mes ongles dans le tentacule, sa pression ne se relâchait pas le moins du monde : rudement costaud, l'animal !

Je tentai de glisser mes doigts entre ma cheville et le tentacule mais un deuxième « bras » préhensile vint chercher à s'enrouler autour de mes poignets et m'obligea à lâcher prise.

En désespoir de cause, je plongeai : autant en finir le plus vite possible. L'eau était d'une opacité totale et je ne pouvais compter que sur mes mains. En tâtonnant je saisis quelque chose qui ne semblait pas être un tentacule ; j'y refermai mes doigts et serrai, comme s'il s'était agi d'un cou humain – sans grand espoir mais de toutes mes forces.

J'espérais qu'il s'agissait d'un point sensible et comme, de toute façon je n'avais plus rien à perdre, je ne risquais pas grand-chose en misant ma vie là dessus.

Un tentacule se força un chemin autour de moi et enserra ma cage thoracique, comprimant mes poumons déjà plus qu'à demi vides. J'avais peur de sentir brusquement une de mes côtes craquer, ou bien que la pieuvre ne décide de plonger plus profondément, m'enlevant tout espoir de reprendre ma respiration.

Pourtant j'avais visé juste car, au bout de quelques secondes éprouvantes, la force qui me malaxait s'affaiblit un peu.

Je remontai doucement à la surface, les mains nouées autour de ce qui était bien le cou de l'animal, comme Je m'en aperçus dès que je pus ouvrir les yeux.

Ce que je découvris me stupéfia : le corps 'était monstrueux mais la tête était humaine, ô combien ! un visage de vieillard, marqué par les ans, entouré par une cascade de cheveux blancs, un visage torturé par une souffrance si atroce qu'elle le rendait presque pathétique.

Décontenancé je relâchai mon étreinte. Aussitôt un sourire cruel

s'épanouit sur le visage— sénile et plusieurs tentacules vinrent à nouveau me saisir. L'un d'eux s'enroula autour de mon cou, me coupant la respiration. Cette fois je me sentis bel et bien perdu.

Pourtant au fond de moi, je sentais que quelque chose n'allait pas, qu'un détail détonnait dans la scène. Mais la douleur était bien présente et ce noir qui me submergeait tout à coup, ce noir...

— Ange ! Bon sang, Ange !

Une voix au travers de l'obscurité, flèche rougeoyante traversant l'écran de ma conscience.

— Secoue-toi un peu, merde ! Réveille-toi ! ! !

La voix de Krina... Mais c'était impossible : Krina était morte, entraînée par la pieuvre. Elle ne pouvait plus me voir, encore moins me parler...

— Ce n'est pas réel, Ange ! Tu te bats contre un fantôme...

Les mots résonnèrent — longtemps dans ma tête avant que je ne comprenne leur signification. Puis brusquement l'étincelle se fit : j'avais reconnu le visage du monstre. C'était celui du motard qui avait tué mon père. Les traits étaient vieillis, amaigris, mais bien identiques.

Le contact des tentacules disparut immédiatement ; par pur réflexe physique, je gonflai mes poumons d'un air qu'ils réclamaient depuis longtemps.

Une paire de gifles bien appliquée me fit ouvrir les yeux : Krina était à côté de moi, accrochée à la *bouée*, bien vivante mais visiblement paniquée. Je lui souris : la pieuvre avait disparu. Elle n'avait vraisemblablement jamais été là.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? interrogea-t-elle. Tu gesticulais comme si tu avais été aux prises avec *Gelnar* lui-même...

Je réprimais un petit rire nerveux : ça n'était pas tellement loin de la vérité. Je lui narrai en deux mots mon combat contre le monstre imaginaire.

— J'aurais dû t'en parler. Il y a longtemps, j'ai entendu dire que le brouillard qui flotte au-dessus du Styx a des propriétés hallucinogènes. Ce n'était qu'un bruit qui courait parmi les gens de mon village mais a priori il était justifié. Je me demande comment j'ai pu passer au travers...

Je me le demandais aussi, plus deux ou trois choses qui auraient mérité d'être tirées au clair, mais ce n'était pas vraiment le moment de tenir un colloque.

Nous nous remîmes à avancer, tenant la bouée à bout de bras et battant doucement des jambes. Le brouillard devint progressivement moins épais, pour finalement se dissiper. Je poussai un cri de triomphe : à quelques dizaines de mètres de nous, il y avait la terre, l'autre rive, enfin !

J'intensifiai le battement de mes pieds : j'avais hâte de pouvoir

fouler un sol ferme ; l'eau, je commençais à en avoir ma claque.

*

**

Allongé au bord de l'eau je me laissais sécher doucement. De la façon dont chauffait le soleil, cela n'allait pas prendre longtemps.

Je n'arrivais qu'à peine à admettre que nous avions traversé le Styx ; même si j'avais failli y laisser ma peau, tué par le fantôme d'un souvenir, j'avais tellement entendu rabâcher que ce fleuve était infranchissable que j'avais fini par le classer au rang des rêves de motard un peu fous. Et puis je n'avais encore vu aucune pierre transparente... Cela devait par contre bel et bien être une légende...

Couchée à plat ventre, Krina avait calé sa joue contre le sable fin de la rive et fermé les yeux. Son souffle un peu irrégulier disait clairement qu'elle ne dormait pas.

Je laissai errer mon regard sur sa silhouette élancée, moulée par le tissu humide de sa tunique. Après toutes ces journées passées ensemble, salis par la poussière de la route, luttant contre les embûches du voyage, j'avais presque oublié à quel point elle était belle, avec ses longs cheveux ondulés qui encerclaient la courbe de ses épaules et retombaient librement vers sa poitrine ronde, comprimée par le poids de son corps.

Ne me rendant compte de ce que je faisais qu'après avoir accompli le geste, je portai une main décidée au creux de ses reins, remontant lentement le long de sa colonne vertébrale.

Elle battit vivement des paupières avant de dire d'un ton sec :

— On a encore une longue route à faire. Tu ferais mieux de garder tes forces !

Je retirai instantanément ma main. Krina avait douché mon enthousiasme aussi sûrement que si elle m'avait reflaqué à l'eau cette fille avait une sacrée dose de courage mais elle était totalement dénuée de sentiments humains.

Elle se retourna vers moi, s'appuyant sur son coude. De face elle était encore plus attirante. Pendant un moment je soutins la froideur d'un . Regard furibond et j'eus l'impression qu'elle allait recommencer à me battre froid. Je n'avais aucune envie de faire le reste du chemin en compagnie du masque qu'elle était devenue dans le désert de pierrailles.

Excuse-moi., dis-je. Je n'avais pas l'intention de te vexer....

Mon numéro, de repentir devait avoir l'air vraiment ridicule car elle éclata de rire.

Je sais, dit-elle joyeusement, je n'aurais jamais cru qu'un motard puisse être aussi peu persévérant !

Elle se précipita dans mes bras et glissant ses mains fraîches sous ma nuque, me plaqua un baiser salé sur les lèvres.,

Idiote..., murmurai-je.

La fermeture de sa tunique était. moins ardue à défaire que je l'avais craint et je Pus bientôt l'admirer tout entière. Je songeai soudain que. si Cobra était mort, il n'avait au moins pas perdu ses derniers instants.

La plaine était déserte. Pas âme qui vive à des centaines de mètres à la ronde, juste une terre friable et très noire ou poussaient des herbes hautes, toujours grasses malgré la brutalité du soleil qui aurait aveuglé ou rendu fou tout individu ayant tenté de vivre ici ; qui commençait doucement à nous rendre fous...

Heureusement il nous restait la. solution de chercher un peu de fraîcheur en nous allongeant au sein de la végétation, enfouissant nos visages dans la terre. Nous avions marché une journée et demie, depuis le Styx, Sans rien manger d'autre que les bulbes de certaines herbes, auprès desquelles j'aurais pu passer dix ..fois sans les différencier des autres, mais que Krina identifiait du premier coup d'œil Elles étaient, disait-elle, semblables à celles qui poussaient chez elle. Les bulbes n'étaient pas très gros et leur goût guère agréable, trop amer – mais ils étaient dotés d'indéniables propriétés nutritives puisqu'en en ayant absorbé tout au plus une dizaine dans la. journée, je ne me sentais absolument pas sollicité par mon estomac. Krina, malgré tous, ses mystères, pouvait se révéler Une compagne précieuse. Nous n'avions pas refait l'amour, depuis la première fois, sur la berge, et ma .bouche conservait le souvenir nostalgique de ses lèvres, de son corps. Nous n'étions définitivement plus antagonistes ; je crus même un instant surprendre au fond de ses yeux une fugitive lueur de complicité qui me remplit de joie.

Ce fut en tout cas le même soupir de soulagement qui s'échappa de nos deux poitrines, lorsque nous comprîmes ensemble que nous avions gagné.

Nous marchions dans la plaine depuis des kilomètres, \$sûrement, et nous étions arrivés : droit devant nous, juste à la lisière de l'horizon, se détachait l'ombre de Lankor ; Oubliant d'un coup mes courbatures, mes 'contusions, je me mis à courir, pieds nus, n'ayant en tête qu'une seule pensée : Lankor ! Lankor et tout ce qui s'y attachait. Tous les propos que j'avais entendus au sujet de la ville-paradis me revenaient en mémoire et bringuebalaient sous mon crâne, dans le plus parfait désordre. Tout, des descriptions de Cobra aux racontars hautement fantaisistes colportés par des motards ivres, tout cela devenait brusquement réalité avec la révélation de la ville.

J'entendais les pas de Krina résonner derrière moi. Sans doute se sentait-elle envahie par la même ferveur que moi.

Plus les murs de la ville se rapprochaient, plus j'avais envie d'y pénétrer. Parmi toutes les choses que j'avais entendu raconter, une au

moins était vraie : Lankor semblait tout entière faite d'un métal poli à la perfection ; qu'il s'agit des hautes murailles aux créneaux réguliers, aux fines meurtrières, ou des cinq tours – un donjon triangulaire au centre, une tour ronde à chaque angle – tout scintillait des feux qu'allumait le soleil en se réfléchissant sur les surfaces sans défaut.

On ne s'en rendait pas bien compte de loin, mais Lankor était véritablement immense ; ou peut-être cette sensation d'écrasement n'était-elle provoquée que par l'impression de se retrouver face à cette forteresse d'acier ? En tout cas le pan de muraille s'étendant entre les deux tours frontales devait mesurer au bas mot trois kilomètres.

Je ne ralentis ma course qu'arrivé à une dizaine de mètres de la porte, tache brune incrustée dans la surface lumineuse – deux lourds battants de bois, renforcés de larges ferrures.

Je ne remarquai aucun mouvement, aucun bruit, en provenance de la ville ; je me surpris à penser qu'il était impossible d'entrer, que nous avions parcouru tout ce chemin en pure perte et que nous allions mourir là, de soif et d'épuisement, deux charognes grillées par le soleil dont l'odeur allait empester l'air chargé des parfums délicats qu'on respirait ici.

Tandis que mon cerveau brassait ces pensées défaitistes, je sentis la main de Krina se poser doucement sur mon épaule.

— Tu as peur ? murmura-t-elle en souriant.

Un vieux réflexe enfantin faillit me faire répondre par la négative. Pourtant je ne parvenais pas à détacher mon regard de la porte et me sentais envahir par un frisson étrange que je n'avais pas connu depuis de longues années. Je hochai la tête, un peu honteusement.

— Oui, j'ai peur ! Tu n'as pas peur, toi ?

Pour toute réponse elle avança résolument vers la porte et saisit à deux mains le lourd marteau de bronze, moulé en forme d'anneau, qui y était fixé à hauteur d'homme. Krina tenta de le soulever mais ne réussit qu'à le déplacer de quelques centimètres avant de le relâcher en poussant un soupir découragé.

— Viens m'aider, fit-elle ; puis, voyant que je ne me décidais pas : Bon sang ! Viens m'aider, si tu n'as pas envie de crever ici !

J'obéis machinalement, plus au ton autoritaire qu'à la signification des mots, et me trouvai sans avoir trop compris pourquoi à lever de toutes mes forces l'anneau de bronze.

Trop faible pour pouvoir exercer une pression conséquente, Krina ne m'était pas d'un grand secours et la quasi-totalité du poids reposait sur moi. Au bout de quelques minutes épuisantes, je réussis à faire prendre au marteau un angle presque droit avec la verticale.

— Ça suffira, lâcha Krina dans un souffle. Laisse tout tomber !

Ce fut comme une détonation, comme le bruit de l'arme que Cobra avait volée au sédentaire. La porte sembla trembler sur ses gonds tant

que durèrent les vibrations. Si avec ça les habitants de Lankor ne savaient pas que quelqu'un était devant leurs murs, je voyais mal ce que nous aurions pu faire de plus pour les en convaincre.

Pendant quelques instants rien ne bougea ; un silence total régna à nouveau sur la ville.

Puis la porte s'ouvrit...

Lentement, d'abord, un battant, l'autre, entamant un mouvement de rotation de plus en plus rapide.

De l'autre côté, c'était la nuit : contre toute attente la porte ne donnait pas directement dans la ville, mais constituait l'entrée d'une sorte de souterrain plongé dans une obscurité totale.

Devant nous, masquant à demi le trou béant d'un escalier qui s'enfonçait vers le noir, se tenait un homme.

Me dépassant d'un peu plus d'une tête, plus large d'épaules que Cobra lui-même, c'était un véritable colosse. Vêtu seulement d'un ample pantalon pourpre, serré aux chevilles, dont débordait un ventre proéminent, il tenait en main une torche dont les flammes illuminaient ses muscles saillants. A sa ceinture pendait un long cimeterre que je n'aurais pas aimé le voir utiliser.

Son visage, totalement fermé, n'exprimait aucune émotion et me fit irrésistiblement penser au regard de Krina, le jour où je l'avais rencontrée.

— Que venez-vous faire ici ? prononça-t-il d'un ton absent.

— Nous voulons pénétrer dans la ville ! répondit hardiment Krina.

L'autre ne sembla pas surpris.

— Êtes-vous prêts à subir les épreuves ?

— Oui ! dit Krina.

L'attention du géant se reporta sur moi et je m'aperçus que je tremblais : son expression impénétrable me mettait mal à l'aise.

— Êtes-vous prêt à subir les épreuves ? répéta-t-il de la même voix tranquille.

— Oui..., articulai-je.

Après tout j'étais venu pour ça...

— Suivez-moi, dit l'homme, se retournant avec une vivacité surprenante pour quelqu'un de sa corpulence et commençant à descendre les escaliers sans plus se soucier de nous.

Krina lui emboîta le pas aussitôt. Mes jambes se mirent en mouvement d'elles-mêmes, par pur réflexe. Krina m'adressa un sourire rassurant pardessus son épaule.

Gelnar ! Je n'aurais jamais cru qu'il soit possible d'avoir autant le trac ; l'apparente décontraction de ma compagne n'était pas faite pour enlever à ma méfiance.

Les deux battants de la porte se refermèrent derrière nous, me faisant sursauter au point que je faillis rater une marche. Je pris une

profonde inspiration, expirai puis inspirai à nouveau. Il fallait que je me calme !

Nous n'étions plus éclairés que par la torche du géant qui faisait luire faiblement les plaques de mousse jaunâtre dont était incrustée la voute du souterrain.

Je murmurai le nom de Krina ; la jeune femme stoppa sa descente, me jetant un coup d'œil interrogatif.

— Et s'il nous tendait un piège ? soufflai-je. Elle secoua la tête, agacée.

— Il n'y a rien à craindre pour l'instant. Viens ! Rattrapons-le.. .

Je n'eus pas le temps de lui demander comment elle pouvait être aussi sûre qu'il n'y avait pas, de danger car déjà elle s'était relancée à la suite du géant. Refrénant un soupir je l'imitai.

Lorsque je les rattrapai ils étaient sur une sorte de palier ou le souterrain se séparait en deux galeries qui, cette fois, semblaient dépourvues de marches.

— Nos chemins se séparent ici, dit le colosse.

Vous prendrez à gauche, la femme ira à droite !

— Il n'en est pas question, m'emportai-je. Nous resterons ensemble !

— Vous aviez dit vouloir subir les épreuves ? – Nous voulons les subir ensemble !

La voix monocorde du géant laissa transparaître un soupçon d'étonnement.

— Les épreuves sont différentes pour chaque personne.

— Et qui décide de cela ? fis-je, agressif.

— *Gelnar* en décide ! répliqua-t-il. Vous avez le choix. Soit vous obéissez à mes ordres, soit vous retournez à l'extérieur, avec la femme, si elle désire vous suivre. Soit vous résistez et vous mourez !

Il porta lentement la main à son cimeterre.

— Fais ce qu'il dit, Ange ! intervint Krina. Je ne crains rien...

Je la regardai sans comprendre. Elle me sourit.

— On se retrouvera à l'intérieur de la ville. Va, maintenant !

Je haussai les épaules. Si cela lui faisait plaisir de rester seule à la merci de ce tas de muscles, je n'allais pas m'opposer à leur union...

Je me dirigeai vers l'entrée de la galerie qui m'avait été attribuée.

— Et comment suis-je censé me diriger, dans ce trou noir ?

Le géant laissa échapper un petit rire amusé.

— N'ayez pas trop hâte de voir la lumière. Tant que vous êtes dans l'obscurité, rien ne vous menace.

Ensuite. ..

— Bonne chance, dit Krina.

— *Merde puissance treize* ! répliquai-je sans réfléchir, avant de m'enfoncer dans la galerie.

N'y voyant absolument rien, je tâtais le sol avec précaution du bout des pieds, avant d'y porter mon poids. Je n'avais pas encore eu le temps de réfléchir à la question mais, me trouvant maintenant au pied du mur, le mot « épreuves » me faisait de plus en plus l'effet de cacher une série de pièges vicieux.

Je craignais à tout instant de sentir une dalle se dérober sous moi, de tomber dans une trappe dont j'imaginai le fond tapissé de pointes acérées, d'essence enflammée ou de que sais-je encore ?

Je me rappelais bien les paroles du géant : « rien à craindre dans le noir » ! Mais était-il raisonnable de lui faire confiance ? Je ne devais pas me torturer bien longtemps avec ce problème car bientôt j'aperçus de la lumière.

Je débouchai dans une salle éclairée par quatre torches, au plafond tout juste assez haut pour que je puisse m'y tenir debout.

Je poussai un cri de joie et de surprise : face à moi, accrochée au-dessus du passage par où se continuait la galerie, je venais de reconnaître mon épée ; ou, plus vraisemblablement, une autre ressemblant à s'y méprendre à celle qui m'avait été enlevée par les pillards.

Je refermai ma main sur la poignée, sentis de nouveau au bout de mon bras le poids de l'arme et j'eus l'impression d'être un amputé venant juste de retrouver un membre. Je sabrai l'air à deux reprises, dessinant une croix invisible au centre de la pièce : mes craintes s'étaient brutalement envolées.

Maintenant les épreuves pouvaient venir ; pièges ou pas, je les attendais de pied ferme. J'allais même à leur rencontre !

Cette deuxième partie de la galerie était éclairée succinctement par des torches placées sur les parois, tous les cinq mètres environ. J'en saisis une de la main gauche, pour le cas où l'obscurité totale reviendrait : elle était faite d'un bois dur, qui brûlait lentement, produisant des flammes colorées d'où s'échappait une odeur piquante. Je me demandai un instant comment il était possible qu'elles continuent de se consumer dans un endroit aussi clos puis n'y prêtai plus attention, car mon esprit était occupé ailleurs.

Je venais d'apercevoir le serpent...

Long de cinq à six mètres, il se tortillait lentement, à quelques pas de moi. Je fis un pas en arrière ; j'avais toujours ressenti une sorte de malaise en face des serpents en général, mais plus encore de ceux de l'espèce magnifiquement représentée devant moi : c'était un animal à la livrée brune, marquée de jaune et de vert, qui contrastait avec le gris un peu terne des grandes écailles recouvrant sa tête.

Semblant s'apercevoir de ma présence, il cessa sa progression rampante pour redresser la partie antérieure de son corps, développant le capuchon cervical dont l'ombre menaçante se projeta à

mes pieds.

J'avalai péniblement ma salive : la tête effilée se balançait maintenant à la hauteur de mon visage, en un lent mouvement de balancier, de droite à gauche. Ayant entendu dire je ne sais où que les serpents étaient gênés par la lumière, je brandis ma torche à bout de bras, faisant luire les yeux noirs et profonds du reptile. Un regard qui m'en rappelait un autre que je connaissais bien, humain celui-là.

Je me souvins brusquement que c'était à cet animal que mon ancien chef de meute avait emprunté son surnom : *Un cobra royal*, nous avait-il dit. *Sa morsure tue en quelques minutes.*

Je ne parvenais plus à me concentrer ; incapable d'esquisser le moindre geste de défense, j'étais littéralement hypnotisé par le balancement régulier de l'animal, que je suivais des yeux, en venant même à loucher lorsque la langue bifide sortait furtivement de la gueule entrouverte. Ma vision se brouilla peu à peu ; il n'y avait plus rien autour de moi : seuls comptaient le serpent et ses oscillations enivrantes.

Dans un éclair le visage balafré de Cobra s'imposa à ma mémoire. J'eus l'impression que l'animal souriait et je sus qu'il allait s'élancer.

Je fermai les yeux. Perdu pour perdu, je me forçai à sortir de ma torpeur et à faire un pas en avant. Au même moment je frappai, à l'aveuglette, en un mouvement circulaire.

La lame ne sembla pas rencontrer de résistance. Je m'immobilisai, m'attendant à sentir d'un instant à l'autre les crochets à venin s'enfoncer dans ma chair. Mais la morsure ne vint pas.

Lorsque je rouvris les paupières, je vis le corps du cobra, sectionné à la base du capuchon, qui gisait sur le sol, encore animé de quelques soubresauts nerveux.

Je l'avais battu finalement...

Domage. Pendant un instant je l'avais presque trouvé beau...

Je marchais l'épée en avant. J'avais laissé tomber ma torche près du cadavre du serpent, comme un dernier hommage à l'être puissant dont j'avais pris la vie. Désormais j'avancais sans hésitation, prêt à combattre ce qui se présenterait à moi, quelle qu'en soit la forme. Mais j'avoue que même dans mes cauchemars les plus noirs je n'aurais pas osé rêver ce qui allait me tomber dessus.

Je les aperçus au sortir d'un crochet de la galerie : l'ombre d'un fléau d'armes, se balançant lentement, me fit prendre une position de défense.

Pourtant j'abaissai ma garde dès que je les reconnus ; ils étaient trois face à moi, trois personnes que je n'aurais jamais pensé revoir en ce monde : Trip, les yeux hagards, comme toujours, lèvres retroussées sur ses dents irrégulières, une main crispée sur le manche d'un

poignard ; Toro, gigantesque paquet de muscles caressant doucement, du bout des doigts, le fil d'une hache qui renvoyait le cimeterre du gardien de Lankor au rang des jouets inoffensifs ; et Virginia, un sourire figé sur les lèvres, une marque encore rouge vif au bras, là où la flèche l'avait transpercée.

— C'est impossible, balbutiai-je. Vous êtes morts !

— Rien n'est impossible à Lankor, dit Toro.

n y avait une éternité que je n'avais pas entendu sa voix caverneuse.

— *Gelnar* nous a ressuscités tous les trois, continua Trip, faisant claquer sa langue contre son palais. Tous ceux que toi et les autres avez laissés sur votre passage.

— Nous ne pouvions pas vous empêcher de mourir, dis-je, relevant l'accusation sous-jacente dans sa phrase.

— C'est vrai ! lâcha Virginia d'un ton rude. Mais vous auriez pu mourir avec nous. *Gelnar* nous a redonné la vie pour que nous puissions rétablir l'équilibre. Il nous a envoyés ici pour te tuer !

Je fis un saut en arrière et relevai mon épée. Je ne m'habituais à l'idée de retrouver mes compagnons disparus que pour découvrir qu'ils étaient devenus mes ennemis.

— Ça ne servirait à rien, Virginia, tentai-je de raisonner.

Mais c'était inutile : quelque chose, *Gelnar* ou quoi que ce fût, les avait changés : ils n'étaient plus l'homme et la femme que j'avais connus. Au fond de leurs yeux je lisais la soif de mon sang, la sauvagerie envie de tuer ; je me résignai à attendre leur attaque.

En terrain découvert je n'aurais certes pas été de taille mais ici, de par la largeur même de la galerie, je pouvais disposer de la pleine liberté de mes mouvements alors qu'eux, voulant donner l'assaut de concert, se gênaient et ne purent me fournir plus d'un adversaire dangereux à la fois.

Je fis un bond de côté pour éviter l'attaque de Toro, d'une brutalité inouïe ; la hache frappa le sol à quelques centimètres de mon pied ; sentant une goutte de sueur dévaler la pente de ma colonne vertébrale, je reculai. Contre Toro je ne pouvais espérer remporter une victoire par la force ; beaucoup plus grand et massif que moi, il bloquait presque entièrement la galerie de son immense silhouette.

La hache faisait des va-et-vient incessants à la hauteur de mon visage ; je ne pouvais risquer de porter un coup, de peur de voir mon épée brisée et de me retrouver sans défense.

Je cessai de reculer : après tout il faudrait bien en arriver là à un moment ou à un autre ; si je devais mourir ici, autant en finir le plus vite possible, avant, de pouvoir me rendre compte de ce qui m'arrivait.

Tenant sa hache des deux mains, Toro trancha l'air dans un grand mouvement horizontal. Par réflexe de combattant je m'accroupis et

sentis l'acier passer en sifflant au-dessus de ma tête. Sans réfléchir, oubliant pendant une fraction de seconde que l'homme contre lequel je me battais avait été mon ami pendant des mois, je frappai, d'estoc. La pointe de mon épée s'enfonça dans la gorge de Toro et ressortit en haut de sa nuque, déclenchant un flot de sang et de fragments d'os. Le géant bascula en arrière et s'effondra sans un cri.

Une douleur aiguë au bras droit me fit lâcher mon épée. Dans la fureur du combat, j'avais presque oublié Virginia et Trip. Ce dernier venait de lancer son poignard qui s'était enfoncé profondément dans ma chair. L'arme devait être mal équilibrée : avec une de celles qu'il utilisait ordinairement, Trip n'aurait pas manqué la gorge.

S'apercevant de son échec, il se précipita sur moi en poussant des hurlements de dément ; ses yeux brillaient de la fièvre des *déphaseurs*.

De la main gauche, j'arrachai le poignard de la blessure et le brandis devant moi, pointe en haut.

Avant que ses mains aux ongles griffus ne se referment sur ma gorge, Trip vint s'empaler sur sa propre lame, jusqu'à la garde. Il expira en vomissant de la salive, mêlée de sang, dans un râle affreux.

Je le poussai violemment de côté pour faire face à Virginia, qui n'avait pas bougé depuis le début de la bataille. Elle se tenait à quelques pas de moi, très droite, jambes écartées, les deux mains serrées sur le manche de son fléau.

Sans la quitter des yeux je me baissai et ramassai mon épée. Le feu qui courait dans mon bras droit m'assurait qu'il n'était plus en état de la manier. Je passai l'arme dans ma main gauche en pensant que parfois il serait bien agréable d'être ambidextre.

— Il n'y a plus que nous deux, Virginia dis-je. Je n'ai pas envie de me battre contre toi.

Elle eut un petit rire éraillé.

— Bien sur Dans l'état où tu es, tu ne serais même plus capable d'affronter un gamin de trois ans, armé d'un lance-pierres. Je suis ici pour te tuer, Ange, et je vais réussir là où les autres ont échoué. Défends-toi si tu peux Elle se rua sur moi, faisant tourner son fléau au dessus de sa tête. Les sphères hérissées se mêlaient dans la sauvagerie aux mèches sombres et fuyantes de ses cheveux.

Elle évita l'épée que je brandissais. maladroitement et me porta un coup qui aurait pu me coûter la vie si je n'avais buté contre le corps de Trip et n'étais tombé en arrière. Je me reçus durement sur le dos et ma tête heurta la pierre dans un choc sourd.

Déjà Virginia frappait, visant mon front, entre les deux yeux.

Avec une énergie désespérée, je saisis de la main droite la lame de mon épée et levai celle-ci à deux mains au-dessus de moi, m'entaillant douloureusement. Les chaînes du fléau vinrent s'y enrouler au moment où je croyais déjà sentir mon crâne éclater.

N'osant croire ma chance je tirai violemment et arrachai l'arme des mains de Virginia. En un instant je fus sur mes pieds, forçant la jeune femme à reculer.

Au fond de moi je sentais que quelque chose ne collait pas : mon ex-compagne m'avait vu des dizaines de fois désarmer un adversaire de cette façon ; elle n'aurait pas dû s'y laisser prendre.

En y repensant, je les avais tous battus un peu trop facilement ; leur technique de combat avait fait preuve d'un manque d'expérience évident. Peut-être la résurrection leur avait-elle enlevé une partie de leurs capacités.

J'acculai Virginia à la paroi, la pointe de mon épée contre sa gorge. Son visage exprimait une terreur que je ne lui avais jamais vu porter.

— Tu as perdu, dis-je. Je devrais te tuer !

Elle secoua la tête, nerveusement. Je sentis ma gorge se serrer. Nous avions longtemps partagé la même vie, les mêmes repas, les mêmes combats... J'avais presque honte pour elle de sa peur, et de sa haine...

— Ne me tue pas ! implora-t-elle. Je regrette. Je te jure que je regrette. Je ferai tout ce que tu me diras de faire, maintenant, tout ce que tu voudras. Regarde.. .

Ses mains remontèrent lentement jusqu'à la fermeture Eclair de son blouson qu'elle défit entièrement. Elle ne portait rien en dessous.

— Tu ne me tueras pas, n'est-ce pas, Ange ? murmura-t-elle.

Le blouson tomba au sol. Je ne l'avais jamais vue nue auparavant. En d'autres circonstances peut-être aurait-elle pu me séduire... Elle commença à déboucler sa ceinture.

— Tout ce que tu voudras, répéta-t-elle. Si tu ne me tues pas...

Et soudain je réalisai.

— Tu n'es pas Virginia ! dis-je durement. La véritable Virginia serait morte dix fois plutôt que de s'abaisser à supplier un homme de cette façon. Ta présence salit le souvenir que j'ai d'elle. Tu ne mérites pas de vivre !

J'enfonçai l'épée. La femme tenta de pousser un cri qui ne se forma même pas sur ses lèvres. Elle s'écroula à mes pieds.

Alors que je me demandai presque si je n'avais pas vraiment abattu Virginia de sang froid, je vis son corps et son visage se transformer progressivement, à mesure que la vie les quittait : ses traits se firent plus grossiers, comme son dos se voutait et que ses épaules s'affaissaient. Mais le plus horrible fut la transformation de sa peau : elle se rida, s'assombrit, puis se couvrit lentement de poils noirs et drus.

Lorsque celle qui avait personnifié. Virginia ne fut plus qu'un corps exsangue, ce n'était pas une femme que je contemplais mais un singe, sale et velu.

Les cadavres de Trip et de Toro avaient eux aussi subi une évolution analogue : je m'étais battu contre des singes, j'avais été blessé par des singes ; j'avais presque été séduit par un singe...

Gelnar !

Tout n'avait été qu'illusion, toute la bataille, comme avec la pieuvre du Styx. Mes compagnons étaient bel et bien morts et rien, jamais, ne pourrait leur rendre la vie. Je sentis la tristesse m'envahir. Celui qui m'avait joué ce tour cruel ne s'imaginait pas à quel point il me touchait.

La lame de mon épée frappa le sol avec un bruit sonore lorsque je la laissai tomber.

Serrant ma main contre ma blessure je me remis en marche, sans méfiance cette fois. Brusquement je n'avais plus envie de réussir ; les épreuves suivantes ne m'intéressaient plus. Si moi, je les intéressais toujours, elles pouvaient bien venir me prendre.

Je n'avais pas parcouru plus d'une centaine de mètres lorsque j'aperçus l'escalier : une suite de marches humides, en tous points semblables à celles que j'avais descendues en pénétrant dans le souterrain.

Au pied de l'escalier se tenait le géant, le gardien de la ville.

— Alors l'aventure s'arrête là, fis-je. Je comprends pourquoi personne n'a jamais réussi à entrer dans Lankor. Tu es ici pour achever ceux qui survivent aux épreuves précédentes. Eh bien fais ton travail Mais tue-moi vite : j'en ai assez de traîner dans cette galerie puante. Le géant secoua la tête.

— Vous vous trompez. Ceux qui sont morts ne sont jamais parvenus jusqu'ici. Pour vous, les épreuves sont terminées. Lankor est heureuse de vous accueillir en son sein.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Tu veux dire que... Je suis libre ?

— La liberté est en haut de cet escalier, dit-il en s'écartant pour me laisser passer. Là, vous retrouverez la femme qui vous accompagnait et vous pourrez soigner votre bras.

Mais je ne l'écoutais déjà plus. Je franchis en courant les quelques dizaines de marches que comptait l'escalier. En haut il y avait une porte, réplique de petite taille de celle que j'avais passée pour entrer, une porte ouverte !

De l'autre côté c'était l'obscurité, une obscurité presque aussi parfaite que celle des souterrains. Mais la pleine lune envahissait le ciel.

Je poussai mentalement un cri de triomphe et, un sourire béat sur les lèvres, je m'évanouis.

CHAPITRE VI

Retrouver Krina !

Je n'avais que cette pensée en tête depuis que j'avais repris conscience.

Je m'étais réveillé au lever du jour, sur le sol humide d'une rue déserte. Lankor, de par la première vision partielle que j'en avais, ne ressemblait en rien à tous les villages que j'avais pu traverser, quelles qu'en fussent les dimensions. Les édifices bordant la rue ou je me trouvais n'étaient plus des baraques de bois et de terre séchée, mais de véritables maisons, qu'on devinait bâties à l'aide de pierres solides, derrière le revêtement ocre qui réfléchissait les premiers rayons du soleil.

Maison : encore un terme dont je ne pouvais identifier la provenance et qui évoquait pourtant pour moi des images et des sensations bien précises : chaleur, sécurité, tendresse... Tendresse ! Comme si dans toute mon existence de motard quelqu'un avait pu me communiquer de la tendresse.

Décidément quelque chose ne tournait pas rond, quelque part, dans un coin de ma petite tête, mais je n'avais pas le temps d'y réfléchir pour l'instant. Je m'assignai mentalement la tâche de tirer cela au clair dès que j'aurais retrouvé Krina. D'après les paroles du géant, elle avait elle aussi réussi à franchir les épreuves du souterrain. Je la savais déjà de taille à s'en tirer mais la confirmation de son succès me remplissait de joie : j'avais craint un instant qu'elle ne soit confrontée aux mêmes dangers que moi : elle n'aurait jamais pu soutenir un combat contre trois adversaires armés et entraînés. Les épreuves devaient véritablement être adaptées à toute personne défiant la ville.

Je me levai péniblement, prenant appui sur mes genoux ; mon bras droit m'arrachait une grimace chaque fois que je tentais de m'en servir ; la blessure n'était pas grave – juste un peu de viande amochée – et je ne risquais pas de me vider de mon sang, comme Virginia dans le désert, mais *Gelnar* ! qu'elle était douloureuse !

Il me fallait absolument trouver quelque chose pour me bander, sinon j'en avais pour plusieurs jours à ne pouvoir me servir de mon bras. Si j'avais prévu une entrée triomphale dans la ville, j'aurais déchanté allégrement.

A mesure que le soleil s'élevait dans le ciel, la rue s'animait : des gens des deux sexes, habillés des manières les plus disparates —

souvent extravagantes –, y marchaient, sans me porter le moindre intérêt. Certains flânaient, d'autres semblaient plus pressés mais aucun ne portait sur le visage des marques de tension pouvant laisser supposer qu'ils avaient des problèmes.

J'avais peut-être atteint le paradis, finalement, même si mon scepticisme habituel ne me laissait guère le loisir de m'extasier.

Je m'approchai d'un homme entre deux âges, déambulant tranquillement au beau milieu de la rue.

— Je suis blessé, dis-je, montrant mon bras. Pourriez-vous m'indiquer un endroit où l'on soigne ce genre de choses ?

L'homme leva sur moi un regard indifférent.

— Il y a un guérisseur au coin de la rue, dit-il, faisant un geste vague pour m'indiquer la direction.

— Merci...

Mais il ne m'écoutait plus et reprenait sa marche en m'ignorant totalement.

Un guérisseur ! C'était bien la première fois que j'allais faire appel aux services de quelqu'un pour me soigner. Il est vrai que les sédentaires sont pour la plupart incapables de survivre seuls et qu'ils ont besoin de ce genre de spécialistes pour résoudre leurs problèmes. Ceux de Lankor ne devaient pas faire exception à la règle ; puisque j'étais parmi eux, autant faire comme eux.

La maison du guérisseur ne différait des autres que par une façade vitrée permettant d'en observer l'intérieur ; on distinguait ainsi des étagères, sur lesquelles étaient alignées des fioles, une bibliothèque, quelques sièges et meubles divers... la richesse, en somme.

Dès que j'eus poussé la porte, un petit homme vêtu d'une longue tunique grise s'approcha de moi. Son visage chafouin et malicieux exprimait une curiosité qu'il ne cherchait nullement à dissimuler.

— Laissez-moi deviner ! fit-il, sans que j'aie le temps d'ouvrir la bouche. Hier soir vous avez bu et vous vous êtes réveillé ce matin, en ayant perdu tout souvenir de la façon dont vous avez été blessé !

Je m'assis sur le tabouret de bois qu'il m'avançait avant de répondre.

— Vous vous trompez ! Je sais parfaitement à qui appartenait le poignard qui m'a touché... Son visage s'assombrit brusquement.

— Si j'étais vous, je ne m'en vanterais pas ! La version des faits que je vous ai donnée est encore la plus courante pour un duel, et tout le monde fait semblant d'y croire. Pourquoi chercher des ennuis ?

— Vous ne comprenez pas, dis-je, tandis qu'il nettoyait ma blessure, à l'aide d'un linge imbibé d'un liquide incolore qui brillait un peu sur la chair à vif. Je viens de l'extérieur de la ville. J'ai récolté ça en passant les épreuves...

Il ne parut pas spécialement étonné.

— Congratulations, étranger, dit-il pourtant. Il y a des années que personne n'avait réussi à entrer dans la ville de cette façon.

— Il y a d'autres moyens ?

— Bien sûr, fit-il ironiquement. Mais ils sont réservés à certaines personnes que vous ou moi ne pourrions jamais espérer approcher... Voilà ! C'est fini (Il serra un bandage autour de mon bras.) Ne vous en servez pas trop pendant quelques jours et il n'y aura pas de problème. De toute façon, maintenant que vous êtes ici, vous n'avez plus à vous en faire...

— C'est donc vrai, ce que l'on dit de Lankor ? dis-je en me levant. On peut obtenir tout ce que l'on désire sans rien donner en échange...

Le guérisseur eut un petit rire moqueur.

— C'est vrai, étranger, c'est vrai. Tout ce que vous pourrez désirer, vous le trouverez ici. Vous verrez : cela devient vite lassant. Cela dit, je vous conseille tout de même de vous procurer des bottes. Vous ne pouvez pas continuer comme ça !

Je me rendis compte que j'étais toujours pieds nus, depuis ma traversée du Styx. Le guérisseur avait raison : il me fallait des bottes.

— Ne bougez pas ! reprit-il. Il me semble que j'en ai une paire quelque part. Elles appartenaient à un client qui est venu mourir chez moi. Il s'était enivré et... Vous voyez ce que je veux dire ?

Il passa un instant dans une autre pièce puis revint, porteur de vieilles bottes de cuir, un peu élimées.

— Essayez-les. Elles ne sont pas très belles mais si elles vous vont elles vous permettront d'attendre d'en avoir des neuves...

Je les chaussai en un instant : elles étaient un peu grandes pour moi mais iraient tout de même.

— Je vous remercie, dis-je. Pour les bottes et pour les soins. Je sais que je n'ai pas à vous donner quoi que ce soit en échange mais j'aimerais vous faire plaisir tout de même. Est-ce qu'il n'y a pas un moyen de paiement, même à Lankor ?

— Je n'ai besoin de rien, dit le guérisseur. Par contre si un jour vous désirez quelque chose que la ville ne peut pas vous offrir, revenez donc me voir. Je m'appelle Sinddès.

— Ange, dis-je. Content de vous connaître. Au revoir !

Je m'éloignai en songeant que le petit homme était bien gentil mais qu'il devait radoter un peu. Que pourrais-je bien désirer de plus que ce que la ville pouvait m'apporter ? Et qui aurait envie de se battre en duel au paradis ?

Je chassai rapidement ces pensées. Je venais de m'apercevoir que j'avais la gorge sèche. Si j'avais bien écouté les descriptions enthousiastes de Cobra, on devait facilement trouver à boire ici. Je me mis en chasse.

Je n'eus effectivement pas à chercher longtemps et me retrouvai

bientôt à l'intérieur d'un bâtiment dont l'enseigne affichait fièrement « TAVERNE DE L'IVRESSE ». C'était une salle relativement grande, au sol revêtu d'un carrelage rouge brique à la propreté douteuse.

J'allai m'asseoir à l'une des lourdes tables de chêne, pas trop loin de la porte, de façon à pouvoir garder en permanence un œil sur celle-ci : simple réflexe ; je ne me sentais pas encore assez à l'aise pour faire confiance à une porte close.

Quelques autres personnes étaient déjà attablées dans la taverne, des hommes surtout. Là encore, leurs vêtements faisaient preuve d'une variété incroyable ; cela allait des habits de soie aux nuances multicolores, au pagne de toile, en passant par mon propre blouson de motard. Pourtant ces vêtements ne semblaient aucunement jouer un rôle de reconnaissance entre gens d'un même milieu, d'une même activité, car les mélanges les plus divers se rencontraient à chaque table. Chacun devait s'habiller uniquement selon ses goûts.

Au bout d'un moment un homme assez gras s'approcha de moi, essuyant ses mains humides au tablier qui pendait à sa ceinture. Ce devait être le serveur. Pourquoi certaines personnes. Occupaient-elles encore un emploi dans une ville où il était possible de vivre sans travailler, je n'aurais su le dire. Peut-être *Gelnar* accordait-il à ceux qui le servaient ainsi des faveurs spéciales...

L'homme ouvrit une bouche lippue pour me demander ce que je buvais ; je commandai du vin. Il apporta bientôt un pichet et un verre de grès grossier qu'il déposa devant moi. Comme il allait repartir je l'arrêtai d'un geste.

— Vous allez peut-être pouvoir m'aider, dis-je.

Je cherche une femme...

— Je peux vous trouver ça, fit-il d'un air entendu.

Comment les aimez-vous ? Mince ? Bien en chair ?

J'éclatai de rire.

— Non, je veux dire que je cherche une femme bien particulière : une amie qui est arrivée ici en même temps que moi. C'est une jeune femme assez grande ; avec des cheveux bruns, un peu ondulés.

L'homme secoua la tête.

— Désolé ! Je n'ai vu aucune étrangère depuis des mois. ..

— Elle s'appelle Krina ! insistai-je.

Le serveur se redressa de toute sa hauteur. Pendant un instant il me scruta attentivement comme s'il croyait que je me moquais de lui. Puis, voyant que j'étais sérieux, il secoua la tête à nouveau.

— Désolé ! Je n'ai rien vu...

Il s'éloigna de moi comme si de rien n'était mais un fait demeurerait : le nom de Krina avait provoqué en lui une réaction violente ; j'aurais presque pu jurer qu'il avait peur.

Je haussai les épaules, pensant qu'il devait y avoir erreur sur la

personne et me versai un verre.

La première gorgée me fit oublier toutes mes questions ; c'était un vin épais, d'une couleur rouge, un peu ambrée, qui coulait de lui-même dans la gorge, laissant au palais un gout chaleureux et fort.

Rien à voir avec la piquette que les sédentaires tiraient habituellement des quelques pieds de vigne rabougris qu'ils faisaient pousser entre deux cailloux.

Je vidai mon verre et m'en servis un autre instantanément. Si je continuais à ce rythme-là je n'allais pas tarder à être ivre mais ce n'était pas une si mauvaise idée, après tout : il y avait tellement longtemps que je n'avais pas bu de vin que j'en avais presque oublié le gout ; j'avais envie de boire jusqu'à ne plus pouvoir avaler une seule gorgée.

Finalement Krina n'avait pas besoin de moi : à l'heure qu'il était elle se trouvait sans doute attablée dans une autre taverne ; je décidai de ne commencer mes recherches que le lendemain.

Mais les événements devaient en décider autrement : je n'étais pas parvenu à la moitié du pichet qu'un homme, n'ayant jusqu'alors pas bougé du fond de la salle, se leva et s'approcha de ma table.

C'était un grand type, vêtu d'une ample robe de soie verte. Ses petits yeux perçants luisaient au milieu d'un visage à la peau un peu cuivrée. J'avais déjà remarqué qu'il me fixait avec insistance mais n'y avais pas prêté attention, mettant cela sur le compte de mon statut d'étranger.

— Je peux m'asseoir ? demanda-t-il avec un sourire amical.

Je n'avais pas spécialement envie de compagnie mais je souhaitais encore moins déclencher une bagarre. ne connaissant pas encore le degré de susceptibilité des gens de Lankor je fis signe à l'homme que je ne voyais pas d'inconvénient à ce qu'il se joigne à moi.

— J'ai entendu malgré moi ce que vous disiez au tavernier, commença-t-il, aimable manière de me faire comprendre qu'il n'en avait pas perdu une miette. Je suis peut-être en mesure de vous aider à retrouver votre amie...

Brusquement intéressé je relevai les yeux vers lui.

Les contours de son visage m'apparaissaient légèrement flous : le vin devait être plus fort que je l'avais supposé.

— Vous savez où est Kiina ?

— Doucement, doucement, fit-il sans se départir de son sourire. Je ne puis vous donner une certitude.

J'ai simplement entendu parler ce matin d'une femme correspondant à la description que vous avez donnée. Il peut s'agir d'une autre. Mais si vous voulez m'accompagner, l'ivrogne qui tenait ces propos est peut-être encore attablé dans la même taverne. Vous pourrez le questionner vous-même.

Je n'aimais pas le timbre un peu trop mielleux de sa voix ; il me rappelait celui de Rokka, le chef des pillards, et cette association d'idées m'incitait à la méfiance. Pourtant cet homme ne pouvait pas raisonnablement vouloir m'attirer dans un piège : il ne me connaissait pas et je ne possédais rien qui puisse l'intéresser, pas même une arme. Il m'était de toute façon impossible de dédaigner une telle occasion de retrouver Krina.

— Je vous suis, dis-je en me levant.

Mes premiers pas furent assez pénibles, tant je sentais le monde tourner autour de moi, mais l'air frais dissipa un peu mon ivresse. Je me promis de faire désormais un peu plus attention avant d'ingurgiter une boisson inconnue.

L'homme me conduisit pendant plusieurs minutes dans un dédale de rues étroites, au travers desquelles j'aurais été bien en peine de trouver mon chemin.

Lankor ne donnait pas dans tous ses quartiers une telle impression de richesse. Ici, je me serais presque attendu à rencontrer des mendiants, des infirmes...

Je me rendis également compte que je n'avais encore rencontré aucun véhicule : pas de motos, ni de voitures. Si quelqu'un désirait traverser la ville, il devait le faire à pied. S'il voulait en sortir, *Gelnar* seul savait comment il s'y prenait.

Nous arrivâmes devant l'entrée d'une taverne ressemblant beaucoup à celle que nous venions de quitter, bien qu'elle fût beaucoup plus grande.

A l'intérieur il y avait de la musique et un nuage de fumée odorante suspendu dans l'air, à mi-chemin entre le plancher et le plafond.

Debout sur une table, au fond de la salle, une fille à moitié nue ondulait lascivement au rythme imposé par les peaux tendues que frappaient deux ou trois musiciens. Elle était assez jolie, le spectacle valait même le coup d'œil, mais la plupart des clients ne la regardaient pas : absorbés dans la contemplation de leur vis-a-vis ou de leur jeu de cartes, un coup de tonnerre n'aurait pas suffi à les déconcentrer : ils jouaient... .

Au temps où j'étais avec la meute il nous arrivait parfois de faire une ou deux parties ; afin de nous , intéresser au jeu nous missions des rations de nourriture ou des parts de butin sur les prochaines razzias. Je me demandai ce qu'on pouvait bien miser à Lankor, ou tout était offert gracieusement : sans enjeu les cartes devenaient vite ennuyeuses, pourtant ils avaient tous l'air crispé, passionné...

Mon compagnon dut saisir le cours de mes pensées car il se pencha vers moi et me cria dans les oreilles, pour tenter de couvrir la musique :

— Ils jouent les seules choses dont ils soient propriétaires ; leurs corps, leurs vies parfois...

— Et quand ils perdent ?

— Leur sort est laissé à l'appréciation du gagnant.

Quelquefois il est miséricordieux. Mais il y a beaucoup de suicides à Lankor. Quelques duels aussi, quand le perdant est mauvais joueur...

Je comprenais enfin de quoi avait voulu parler Sinddès.

— C'est de la folie, dis-je. Risquer de mourir' ainsi, pour une donne.

— Ce sont des joueurs, conclut l'homme. Si leur vie n'est pas en danger vingt-quatre heures sur vingt-quatre ils ne lui trouvent aucun attrait.

La musique s'arrêta et la danseuse disparut discrètement par un petit escalier, à demi dissimulé par un rideau. Je fus peut-être le seul à la remarquer.

Les musiciens recommencèrent à jouer, en fond sonore cette fois, ajoutant à la sécheresse agressive des percussions le son nasillard d'une sorte de flûte effilée, à l'extrémité renflée. .

— Et bien ? Il est là votre ivrogne ? demandai-je un peu sèchement.

— Je ne le vois pas, mais il est peut-être dans l'arrière-salle. Je vais me renseigner.

Il s'approcha de l'un des serveurs qui faisaient des va-et-vient incessants entre les tables et lui chuchota quelques mots à l'oreille. L'autre répondit sur le même ton, indiquant discrètement une petite porte de bois blanc, située sur la gauche de la salle.

— Venez ! m'annonça mon guide. Vous avez de la chance : notre homme est couché, complètement ivre, dans la pièce voisine. Une ou deux gifles réussiront certainement à le réveiller.

Je le suivis machinalement. Une idée insistante se faisait progressivement jour dans mon esprit mais je ne parvins à la formuler correctement que lorsque mon compagnon eut ouvert la porte et se fut effacé pour me laisser le passage. L'obscurité qui régnait de l'autre côté fut sans doute le catalyseur de ma suspicion : je pris brusquement conscience du fait que si je tenais un établissement de jeu et de boisson tel que celui-ci, mon premier réflexe envers un ivrogne serait de le jeter dehors ou, à tout le moins, de le faire raccompagner chez lui. Je ne le garderais en tout cas pas sous mon toit ou il pourrait se réveiller et faire du vacarme, des dégâts. L'histoire ne tenait pas debout.

Le rayon de soleil qui vint soudain illuminer la lame effilée d'une dague, à l'intérieur de la pièce, fut la confirmation évidente de ce dont j'étais déjà presque sûr : ils m'attendaient et ce n'était certainement pas pour me souhaiter la bienvenue dans leur belle ville !

J'empoignai mon obligeant guide par le haut de sa robe et l'interposai entre moi et la porte. Aussitôt je lui balançai mon poing au creux de l'estomac, lui coupant le souffle, et le projetai à la rencontre de ses petits camarades – espérant qu'il s'embrocherait sur leurs instruments de travail. .

Dans la salle tous les regards s'étaient tournés vers moi ; la plupart étaient seulement curieux mais certains, notamment ceux des serveurs, se faisaient menaçants. Si j'essayais d'atteindre la sortie, je ne ferais pas trois pas avant de me retrouver lardé de coups d'épée. Je n'avais qu'une seule solution : les surprendre en faisant quelque chose d'idiot !

J'atteignis le petit escalier du fond en deux enjambées ; avant que nul n'ait eu le temps de réagir j'en avais franchi les quelques marches branlantes, arrivant dans un long couloir dont l'autre extrémité ne montrait qu'un mur opaque et probablement solide : aucune chance de m'en sortir par là. Le couloir était bordé par une dizaine de portes m'offrant des poignées tentantes : des chambres probablement. Mon comité d'accueil du rez-de-chaussée n'allait pas tarder à me filer au train : il me fallait agir, et vite !

Oubliant de réfléchir, je bondis sur la première porte, la franchis en courant et la barricadai derrière moi, à l'aide d'une targette aussi frêle qu'illusoire.

Aucun des joueurs n'avait sans doute fait dans sa vie une partie aussi dangereuse que celle que j'étais en train de jouer : après tout, je pouvais fort bien être tombé sur l'endroit où le type qui tenait la taverne entreposait ses serpents venimeux...

Le contact d'une main fraîche sur mon épaule me fit presque le même effet qu'une morsure ; je me retournai d'un bloc : la danseuse !

J'étais prêt à lui sauter dessus pour l'immobiliser et l'empêcher de crier lorsque je m'aperçus qu'elle souriait et ne semblait pas du tout vouloir appeler à l'aide.

— Vite ! souffla-t-elle, me prenant par la main.

Cachez-vous. Ils vont arriver...

Elle m'attira jusqu'à un renforcement pratiqué dans un mur, où elle avait suspendu des vêtements.

Elle me poussa au milieu des robes et rabattit un rideau devant moi.

Aussitôt on tambourina à la porte.

— Ne bougez pas, murmura-t-elle. Je me charge d'eux.

Je retins mon souffle ; si les autres décidaient de fouiller, même superficiellement, j'étais mort.

Je n'entendis pas grand-chose, juste le bruit d'un verrou tiré, la voix rude d'un type demandant à la fille si elle ne m'avait pas vu, et ses propres intonations apeurées. Elle jouait la comédie à merveille.

Et puis pendant quelques instants, je n'entendis plus rien. Je

m'attendais à voir une épée traverser le rideau, me transperçant par la même occasion, et je ne pus m'empêcher de trembler. Mourir en combattant est une chose mais finir épinglé à l'aveuglette sans pouvoir me défendre n'avait rien pour me séduire.

Quand le rideau s'ouvrit, la danseuse et moi étions seuls dans la pièce. Apparemment on l'avait crue sur parole. Elle jouissait peut-être d'une certaine position dans la maison.

— Tu peux sortir, fit-elle, abandonnant le vouvoiement. Ils ne viendront plus te chercher ici, maintenant.

Je m'extirpai maladroitement du monceau d'étoffes qui m'entourait. La fille pouffa. Je devais avoir l'air ridicule.

— Pourquoi m'aides-tu ? demandai-je, plongeant mon regard dans le sien, aux reflets verts.

Elle détourna légèrement les yeux puis partit d'un petit rire qui me sembla un peu forcé. Elle esquissa un minuscule pas de danse, tourbillonna. un instant – faisant voler autour d'elle le léger voile argenté qui dissimulait son corps de manière tout à fait impudique – et vint s'abattre légèrement sur un divan de velours grenat où elle resta étendue.

— Je t'aide parce que ça m'amuse, dit-elle doucement. Et puis aussi parce que tu m'as regardée, en bas, dans la taverne. Je t'aide parce que je n'aime pas Jorgg...

— Jorgg ?

— Le type avec lequel tu es entré tout à l'heure.

C'est le pire des salopards.

— Je m'en suis rendu compte, dis-je. Mais maintenant, qu'est-ce que je vais faire ? Je ne peux pas rester ici éternellement et si je sors ils me prendront.

Et toi aussi...

— Tu vas attendre que la nuit tombe. Dans l'obscurité on remarque moins une corde suspendue à un balcon. Et ils seront tous pleins comme des outres.

Une journée à attendre ! Ce n'était pas comme cela que je réussirais à apprendre pourquoi on voulait tellement me tuer, dans cette ville où je ne connaissais personne.

La danseuse dut s'apercevoir de ma contrariété.

Elle tendit un bras vers moi, tentatrice.

— Il y a des façons agréables de passer une journée, dit-elle.

Son sourire et ses longs cheveux blonds étaient irrésistibles. Je n'hésitai qu'un instant ; après tout ça ne pouvait pas me faire de mal. Je la rejoignis sur le divan ; sa peau était douce et ses lèvres avaient, un gout d'espoir.

Elle s'appelait Romi. Elle me l'apprit ensuite, alors que nos

repositions, allongés côte à côte, sa peau frémissante me communiquant une fièvre dont j'avais trop longtemps été privé.

Dans la pénombre distillée par le voile de batiste masquant la fenêtre, les courbes régulières de son visage avaient quelque chose d'angélique – ce côté candide qui faisait un peu défaut à Krina...

Je n'avais plus tellement hâte de m'enfuir de la chambre...

— Je vais partir d'ici, dit Romi. Il y a des années que je veux m'en aller mais je n'en ai jamais eu le courage. Maintenant c'est fini : je ne peux plus vivre à Lankor : je m'ennuie et j'étouffe !

— Pourquoi tu n'es pas partie plus tôt ?

Elle eut un petit rire bref.

— Si tu crois que c'est facile ! Il y a des épreuves pour rentrer, pas pour sortir. C'est pire : ça signifie qu'on ne peut pas s'en aller.

— Tu veux dire que les gens n'ont pas le droit de quitter la ville ? demandai-je, interloqué.

Romi se leva d'un bond, alla jusqu'à une petite table ouvragée où se trouvait une carafe de vin ; elle remplit deux coupes et m'en donna une.

— C'est exactement ce que je veux dire, reprit-elle. Lankor est une prison. Oh, bien sûr, c'est une prison agréable, au début surtout. Si tu n'as envie que de boire et de faire l'amour, Lankor peut même représenter le paradis...

J'humectai mes lèvres avec le vin. Il était moins fort que celui de la taverne, laissait un petit arrière goût amer, pas désagréable...

— Le paradis, oui, murmurai-je. On me l'a souvent dit...

— Quelle blague ! Ici c'est le pire des endroits.

On y rencontre plus de salauds au mètre carré que dans le reste du monde. A commencer par le plus grand de tous : *Gelnar*, notre bienfaiteur adoré. Ici c'est le royaume de l'hypocrisie, où chacun est censé être libre et où n'importe qui peut être amené, sous la menace, à commettre les crimes les plus horribles...

Je vidai ma coupe d'un trait et me levai. Je me sentis envahi par le tournis : j'aurais peut-être encore dû me méfier du vin. Je n'avais pas l'habitude.

Je saisis Rami aux épaules. Son regard exprimait une profonde détresse.

— Tu sais, il faut que je retrouve une amie, dis je. Quand ce sera fait, qu'elle vienne ou non, je ne pense pas que je resterai à Lanka ! Si tu le veux encore, je t'emmènerai avec moi.

Contre toute attente elle éclata en sanglots. Je tentai de la consoler mais ne parvins qu'à faire redoubler ses larmes.

— Tu es gentil, dit-elle, respirant nerveusement.

Je te jure que j'aurais bien aimé partir avec toi. Mais c'est impossible : tu ne quitteras jamais Lankor !

— Ne dis pas de bêtises.

Je tentai de passer un bras autour de ses épaules.

Elle se dégagea violemment et s'éloigna de moi. Je sentais l'ivresse me gagner de plus en plus : ma vision se troubla un peu.

— Tout s'achète par la menace, à Lankor, répéta Romi. Même la trahison. Je regrette, Ange. Je te jure que je regrette.

Mes jambes se dérochèrent sous moi et je tombai à genoux.

— Le vin... Drogué ?

Je n'entendis pas la réponse de Romi, s'il y en eut une. J'avais perdu ma partie et, comme les habitants de la ville, j'avais joué ma vie.

Ma vue se brouilla tout à fait et je perdis , connaissance.

CHAPITRE VII

Je planais sans fin dans un océan velouté.

La drogue courait dans mon corps et paralysait tous mes muscles, comme des entraves de vieux cuir humide. Je me sentis émerger lentement, reprenant peu à peu conscience de ce qui s'était passé : je m'étais fait avoir en beauté !

Je n'aurais pas du sous-estimer Jorgg et les autres.

J'aurais du me douter qu'ils n'avaient pas fouillé la chambre de la danseuse en sachant fort bien que je ne pouvais pas m'en échapper. Il préféreraient sans doute me prendre sans faire de casse...

Une douleur lancinante palpitait sous mon front :

Rami n'avait pas ménagé le narcotique. Elle avait sans doute craint que je me venge d'elle si je ne m'endormais pas assez vite. Peut-être aurais-je en effet été tenté de le faire. Pourtant je la savais sincère lorsqu'elle disait détester la ville, comme je savais qu'elle regrettait réellement d'avoir été forcée de me trahir. Je m'aperçus que finalement je ne lui en voulais pas ; pas trop...

J'ouvris les yeux.

Gelnar ! ! !

La chambre de Romi se transforma dans ma mémoire en cabane de sédentaire. Celle-ci était immense ; le lit, à lui tout seul, aurait pu coucher toute une meute sans que personne ne se sente trop gêné. Les murs étaient recouverts de tentures colorées qui s'écartaient parfois pour laisser apparaître un chandelier d'or. A l'exception d'une table et d'un fauteuil ouvragés, il n'y avait pas de meubles.

Réprimant un bâillement malsain je balançai mes jambes hors du lit et me dressai sur mon séant. Face à moi, traversant les vitres d'une large fenêtre, un soleil matinal mais déjà vigoureux causait des éblouissements désagréables sous mon front.

Je sautai sur mes pieds, attendis que le léger étourdissement qui me saisit se dissipe et tentai de trouver une issue : la chambre avait beau être gigantesque, elle ne comptait que deux ouvertures : la fenêtre et une porte de bois à l'allure solide.

Je m'épuisai un instant sur la poignée de la porte puis abandonnai, dégoûté : autant essayer de remuer une montagne. Quant à la fenêtre, j'avais vérifié : pas moins de cinquante mètres avant d'atteindre le sol et aucune prise sur les murs extérieurs. J'étais bel et bien coincé !

Je souris en contemplant les dômes métalliques que je dominais fort bien, depuis mon poste d'observation. Si mon estimation était correcte je devais me trouver dans la tour centrale triangulaire. Sans doute était-ce le haut lieu des gouvernants de la ville. Il ne faisait aucun doute dans mon esprit que ceux qui m'avaient joué ce tour stupide jouissaient ici d'une position non négligeable.

Eh bien, puisqu'ils avaient pris la peine de m'emmener dans cette chambre et de me choyer, je devais représenter pour eux quelque chose d'important : ils finiraient bien par me donner de leurs nouvelles.

Je décidai de ne pas m'en faire. La moiteur du lit me tendait des bras accueillants et j'allai bien volontiers m'y blottir. Avec la position couchée, une bouffée de drogue remonta en moi ; sans le vouloir je fermai les yeux et m'endormis presque aussitôt, paisiblement.

— Alors Ange, espèce de motard ramolli ! T'as l'intention de pioncer encore longtemps comme ça ?

Au début je crus que je rêvais, ou que les derniers vestiges de la drogue tentaient de s'accrocher à moi et me donnant des hallucinations auditives.

Et puis il y eut la gifle ! Ça, aucune illusion n'aurait pu la simuler, tant elle faillit me décrocher la mâchoire. Je me redressai, poings en avant, prêt à en user sur quiconque me croyait encore assez embrumé

pour s'autoriser ce genre de fantaisie...

— Eh, du calme ! Je retire le « ramolli »...

Ma colère se changea aussitôt en surprise : au pied du lit, mains sur les hanches, Cobra souriait de toutes ses dents. Derrière lui Pantha et Samuraï

semblaient partager son amusement .

J'étais tellement abasourdi que je fus incapable d'ouvrir la bouche pour exprimer autre chose qu'un grognement incrédule. Depuis le temps que nous avons été séparés, dans le désert, parmi les pillards, j'avais tellement considéré comme acquise la mort de mes compagnons que leur soudaine apparition me coupait le souffle.

J'allais me précipiter vers eux, bras ouverts, quand brusquement je me souvins de ce qui m'était arrivé dans le souterrain : et si les trois personnages que j'avais en face de moi n'étaient que des singes ?

Et s'ils étaient là pour me tuer ?

— Une minute ! fis-je, reculant vers la fenêtre.

Qu'est-ce qui me prouve que vous êtes bien ce que vous avez l'air d'être ?

— T'as le cerveau dérangé, Ange ?

La surprise de Cobra semblait sincère mais je ne pouvais me permettre de prendre des risques. Pourtant, en y réfléchissant bien, s'ils avaient voulu me tuer, ils auraient eu amplement le temps de le faire alors que je gisais sur le lit, sans défense. .

— Je parie que c'est sa catin brune qui l'a rendu fou, siffla Pantha, méprisante. Elle a du lui communiquer assez de *tendresse* pour lui faire oublier les copains.

Je ne pus m'empêcher de pouffer – cette réflexion n'avait pu être faite que par la véritable Pantha !

— O.K., dis-je. Je vous crois. Excusez-moi mais j'ai appris à ne plus me fier à rien depuis que je suis ici. Comment êtes-vous arrivés ? Je vous croyais morts.

Cobra ricana.

— Grâce aux bons soins du camarade Rokka ?

Quand le pneu de la voiture a crevé je ne me suis pas non plus senti très fier. Et puis, tu vois, c'est l'imbécilité des pillards qui a eu le dessus : Rokka tenait absolument à son idée de nous envoyer en avant-garde durant la traversée du Styx et il nous a laissés en vie. Seulement cette fois il n'a pas voulu commettre la même erreur et il nous a ligotés en permanence. Nous ne pouvions pas nous en tirer tant que nous étions dans le désert. Quand on est arrivés près du Styx, il a bien été obligé de nous libérer pour qu'on puisse mener seuls la première embarcation ; parce qu'il avait tout prévu, même des pirogues...

Je souris en pensant à la pauvre parodie de radeau que Krina et moi avions du utiliser. Mais déjà Cobra continuait son récit...

— La seule chose qu'il n'avait pas prévue, l'ami pillard, dans son joyeux délire, c'est que nous, nous étions envoyés par *Gelnar*, alors qu'il n'était qu'un vautour envieux.

Ainsi Cobra croyait toujours dur comme fer à cette histoire de mission divine. Je me demandai un instant si, depuis qu'il était ici, il n'avait pas pu en recevoir une confirmation... Cette pensée ne me plaisait qu'à moitié.

— Quand nous sommes entrés dans la brume, poursuivit-il, nous avons tous vu le serpent : une espèce de monstre gigantesque qui chevauchait les vagues comme s'il avait été porté par le vent. Oui, nous l'avons tous vu, mais notre pirogue a été la seule à ne pas se disloquer sous ses coups et à arriver sans encombre jusqu'à l'autre rive. Les pillards se sont noyés. Quelques-uns ont même dû être dévorés par le monstre car, par endroits, le fleuve était marqué de plaques rouges, qui s'effilochaient lentement... Seule une petite poignée d'entre eux a réussi à s'enfuir, à la nage. Nous les avons achevés sur la plage, en remerciant *Gelnar* de ne pas nous avoir abandonnés. Parmi eux se trouvait Rokka. Ensuite nous avons marché jusqu'à la ville et nous avons passé les épreuves. Tu dois savoir ce que c'est puisque tu es là aussi. Alors, tu me crois maintenant ? Est-ce qu'il n'y a pas ici tout ce dont un guerrier peut rêver ?

— Je ne sais pas, Cobra, dis-je. Je ne sais vraiment pas. Je suis de moins en moins persuadé d'avoir atteint le paradis dont tu nous avais fait rêver. Ou sommes-nous, ici ? Vous devez le savoir puisque vous avez l'air de circuler librement.

— Ici ? répéta Cobra, avant d'éclater d'un grand rire. Tu n'as pas encore compris ? Je t'ai dit que nous étions des envoyés, des élus : ici nous sommes chez *Gelnar*, bien sur, et tu vas le voir. Je crois même qu'en ce moment, il t'attend...

— *Gelnar* ???

Je dus à ce moment ouvrir une bouche démesurée et je sentis l'air désarter mes poumons. Le sourire moqueur de Cobra aurait pu faire penser qu'il plaisantait mais je savais qu'il était sérieux : il n'aurait pas lancé une blague aussi insolente en se servant du nom de *Gelnar*...

— Allez, viens ! dit Pantha, me prenant par le bras et m'entraînant vers la porte. Nous aussi ça nous a choqués, au début, mais tu verras : on s'habitue vite. Et puis fais-moi confiance : tu n'es pas au bout de tes surprises !

La salle était immense : plusieurs centaines de mètres carrés, recouverts d'un tapis vert éclatant, entourés de murs blancs ou étaient percées de nombreuses fenêtres, ne laissant pas subsister le moindre recoin d'ombre.

Tout au bout, face à moi, encadré par une profusion un peu prétentieuse de tentures écarlates, il y avait un trône, d'or massif,

légèrement surélevé par rapport au sol.

Et sur le trône...

— Approchez !

La voix de l'homme assis s'était élevée comme un carillon : haut perchée, chantante, elle aurait presque pu passer pour celle d'un jeune garçon, si elle n'avait pas porté en elle autant de fatigue.

— Approchez, jeune homme, n'ayez pas peur !

— Je n'ai pas peur, dis-je, autant pour m'en persuader moi-même que pour impressionner mon adversaire.

Car dès que je l'avais aperçu, avant même d'entendre sa voix, j'avais su que cet homme ne pouvait être que mon ennemi, un ennemi plus fort et plus acharné, malgré son apparence frêle, que tous ceux que j'avais pu combattre par le passé.

A mesure que j'avançais vers le trône, ses traits se précisaient : le front ridé, le nez piqueté de points noirs, la peau affaissée sous les yeux et le menton, la bouche tordue par un rictus ne réussissant pas tout à fait à être amical. Les efforts que visiblement il faisait pour tenir droit son corps maigre ne pouvaient masquer l'évidence : c'était un vieillard !

— Vous êtes *Gelnar* ? articulai-je péniblement, sans pouvoir croire aux mots que je prononçais.

— Je suis *Gelnar*, oui ! Ça vous étonne, Ange ?

La façon dont il avait prononcé mon nom me donnait envie de vomir.

— Je m'étais toujours représenté *Gelnar* comme un esprit immatériel, dis-je. Certainement pas comme un être humain...

Il éclata d'un rire de fausset.

— Je sais ! On m'imagine toujours comme un esprit. C'est une habitude atavique. Déjà, dans l'ancien temps, les hommes avaient trop peur de leurs dieux pour leur donner une forme tangible. Eh bien, non ! Il faut vous faire à cette idée : je suis probablement le plus vieil individu à vivre sur cette planète mais je ne suis qu'un homme, comme vous...

Oh, n'allez pas croire que je sois plus vulnérable pour autant : je détiens tous les atouts ! Il me suffit de faire un geste pour que vous, ou n'importe qui, tombiez à mes pieds et cela sans user le moins du monde de pouvoirs surnaturels.

« Tous les habitants de cette ville sont à mes ordres, n'attendant que le moindre de mes ordres pour me plaire. Ne croyez pas que vous pourrez me vaincre facilement parce que je suis humain et que je suis vieux ! »

Sa voix s'était amplifiée, déchirant l'air de la salle comme une lame d'acier, tandis que ses petits yeux noirs luisaient d'une fureur insolite.

— Je suis censé avoir envie de vous vaincre ?

demandai-je ingénument.

Il ne sembla pas remarquer la pointe d'ironie et continua, reprenant un ton de conversation normal :

— Vous voudrez m'abattre, comme beaucoup d'autres avant vous ; quand vous saurez la vérité, vous n'aurez qu'une idée : me passer votre épée au travers du corps ; mais je préfère vous le dire tout de suite, vous n'y arriverez pas. Personne ne peut abattre *Gelnar* !

Il paraissait vraiment persuadé de son invulnérabilité, mais ce petit discours me parut pourtant un peu trop appuyé pour ne pas contenir une bonne part d'intimidation, de bravade. Je coupai court à ses épanchements ; brusquement il ne m'impressionnait plus du tout.

— Pourquoi m'avez-vous enlevé ?

— C'était le moyen le plus simple de vous amener ici, fit-il sèchement. Sans votre résistance stupide vous y seriez depuis longtemps et bien du tracas aurait été évité à tout le monde.

— Je croyais qu'on voulait me tuer, dis-je. Vous me pardonnerez d'avoir tenté de rester en vie...

— Vous êtes un imbécile, cracha-t-il. Croyez-vous que je vous aurais permis de venir jusqu'à Lankor si je n'avais voulu que vous tuer ? J'aurais pu le faire cent fois en cours de route !

Je fis un pas en avant, piqué au vif.

— Vous essayez de me faire croire que le chemin de Lankor était truqué ? Que dans tous les combats que j'ai menés, je ne courais aucun risque ?

Le rire de *Gelnar* fusa comme une flèche.

— C'est exactement ça ! Vous vous croyez donc assez fort pour avoir échappé aux pillards, au désert, à la magie du Styx et de Lankor ? Si vous êtes vivant à l'heure actuelle, c'est pour une seule raison : je n'ai jamais cessé de veiller sur vous, de vous protéger. Sans moi, vous ne seriez jamais arrivé jusqu'ici !

— C'est faux ! coupai-je. Il est vrai que je n'aurais peut-être pas trouvé la ville seul, mais c'est une femme qui m'a guidé...

Je crus que *Gelnar* allait encore éclater de rire mais il se contenta de me fixer en arborant une moue méprisante.

— Vous êtes encore plus stupide que je ne le croyais, dit-il. En vérité, j'ai rarement vu un homme réfléchir aussi lentement. A moins que votre sentimentalisme hors pair ne vous empêche de voir la vérité en face...

Il frappa dans ses mains à trois reprises. Aussitôt une petite porte de bois rouge, située à la droite du trône, s'ouvrit et une silhouette s'y profila. Avant même d'apercevoir sa longue chevelure brune et la blancheur de sa peau, j'avais compris qu'il s'agissait de Krina. Aussi désagréable qu'elle fut, c'était la seule façon de tout expliquer.

— Viens, Krina ! lança *Gelnar*, sans cesser de me regarder, comme

pour jauger mes réactions. Viens ici, lumière de mes jours...

Elle s'approcha lentement du trône. Son corps magnifique n'était masqué que par des plaques pectorales et un cache-sexe doré, dont les éléments tintaient tandis qu'elle marchait. Je ne la quittais pas des yeux, notant qu'elle évitait au contraire soigneusement de me regarder.

Elle gravit la marche qui la hissa à la hauteur de *Gelnar* et laissa celui-ci l'enlacer. La main ridée se posa doucement sur sa taille. Comment pouvait-elle supporter son contact ?

— Mon cher Ange, clama *Gelnar*, j'ai l'honneur de vous présenter Krina, ma fille unique et adorée.

Krina, dis bonjour à notre invité !

— Salut, Ange ! fit-elle sans relever la tête.

Quand *Gelnar* l'avait présentée comme sa fille, j'avais reçu une douche glacée en plein visage. Je m'attendais tout au plus à ce qu'elle soit une servante docile, à la manière de Romi. Une bouffée de rage me saisit.

— Tu t'es bien foutue de moi, dis-je. Je comprends pourquoi tu te tirais toujours de tous les pétrins. Tu es une belle garce !

Elle renvoya brutalement ses cheveux en arrière et me regarda dans les yeux.

— Pas la peine de jouer les amants outragés, Ange. Il n'y a jamais eu de sentiments entre nous. Et je n'avais pas l'air de te manquer tellement quand tu étais dans la chambre de ta petite danseuse !

— Quelle scène touchante ! railla *Gelnar*. Vous savez, Ange, j'ai l'impression que ma fille est amoureuse de vous. Il est vraiment dommage que mes projets pour vous n'aient rien de matrimoniaux.

Sa main descendit sur la cuisse de Krina, caressa la peau satinée. Je songai que ceux qui parlaient d'union incestueuse entre *Gelnar* et sa fille ne colportaient peut-être pas seulement des légendes.

— Qu'attendez-vous de moi ? demandai-je sèchement.

Je n'avais qu'une envie : satisfaire les désirs de ce débris d'humanité, quels qu'ils puissent être, et partir ; vite, et loin !

Gelnar lâcha Krina et prit une pose songeuse, joignant les mains. Il jouait la comédie, plutôt mal d'ailleurs, pour tenter de me faire croire qu'il cherchait ses mots, mais je savais qu'il n'était pas le moins du monde embarrassé.

— Eh bien, c'est assez difficile à expliquer, commença-t-il. Je vais devoir aborder quelques points techniques et il me faut tenir compte de votre niveau intellectuel et culturel, qui n'est pas des plus élevés.

Il me lorgnait du coin de l'œil, guettant une réaction violente, mais je ne lui fis pas le plaisir de relever l'insulte.

— De votre niveau actuel, devrais-je dire, car vous fûtes autrefois beaucoup plus savant. Mais il est vrai que vous avez des excuses : la vie de motard n'est pas spécialement enrichissante.

— Cessez de tourner autour du pot ! m'exclamai-je. Je commence à en avoir assez de servir de jouet à tous les habitants de cette planète pourrie. Expliquez-vous clairement ou fermez-la !

Il se forga un air contrarié, l'air que prend un adulte pour réprimander un enfant.

— Je vous assure qu'il est parfaitement inutile de vous énerver. Écoutez-moi : vous n'êtes pas ce que vous semblez être, ce que vous croyez être ; toute une fraction de votre passé a été arrachée de votre esprit, comme on arrache le noyau d'un fruit ; vous avez perdu le souvenir de ce qui a été autrefois votre vie. Si vous aviez été un simple motard à la cervelle racornie, je ne me serais certainement pas donné autant de mal pour vous amener ici.

— Pourquoi avoir guidé Cobra et les autres, alors ?

— Ce sont les personnes qui vous connaissent le mieux ! Ils m'ont déjà été fort utiles et pourront l'être à nouveau. Mais je ne leur ai accordé qu'une aide limitée : ils auraient fort bien pu disparaître en cours de route sans que je m'en formalise autrement. Pour vous, la chose était différente : je ne pouvais pas risquer de vous perdre avant l'heure.

« C'est pourquoi j'ai placé Krina sur votre route, pour vous remettre dans le bon chemin chaque fois que votre esprit obtus vous en faisait dévier . Avec elle à vos côtés, j'étais sur de vous voir arriver à bon port, et en vie... »

— Si vous étiez si soucieux de ma santé, pourquoi m'avoir fait subir les épreuves ? Pourquoi ne pas m'avoir fait conduire ici dès mon arrivée aux portes de la ville ?

Il eut un sourire cruel.

— Pour tout vous dire, j'ai ordinairement tendance à m'ennuyer. Je ne pouvais pas négliger une telle distraction. Il m'amusait de voir comment quelqu'un comme vous réagirait à mes petits tours de passe-passe. Je dois dire que vous vous en êtes assez bien tiré : je n'ai eu besoin d'intervenir que pour dévier le couteau qui allait s'enfoncer dans votre cœur.

Le combat contre les singes : truqué lui aussi... Je commençais à douter d'être sorti seul, une fois dans ma vie, d'une situation difficile.

Je secouai la tête, plusieurs fois, dans l'espoir de chasser les pensées défaitistes qui se bouscullaient sous mon crâne.

— Je ne crois pas à votre histoire de passé oublié ! dis-je, moins par conviction que pour tenter de lui soutirer quelques précisions sur le sujet.

— Et si vous étiez vraiment le petit sédentaire élevé par des motards que vous croyez être, comment expliquez-vous que vous employiez des expressions d'un autre âge, dont je suis le seul à me souvenir encore ? D'où tenez-vous, par exemple, ce « tourner autour

du pot » que vous m'avez lancé au visage tout à l'heure ? Pouvez-vous expliquer le sens littéral de ces mots ? Allez-y, défendez-vous ! Parlez !

Je serrai les dents. Je ne pouvais rien expliquer, bien sur, et j'étais véritablement tenté de croire *Gelnar*, d'admettre cette histoire impensable de souvenirs envolés. Je plongeai mon regard dans celui du vieillard.

— Qui suis-je alors ?

Il ricana doucement.

— Vous aimeriez le savoir, n'est-ce pas ? J'avoue qu'il s'agit là d'une soif de connaissance légitime et je suis d'autant plus désolé de ne pouvoir vous répondre. Oh ! je vous le dirai, ne craignez rien. Je vous promets de vous raconter toute l'histoire. Vous saurez la vérité sur vous, moi et tout le reste. Mais pas aujourd'hui. Auparavant, comme je vous l'ai dit, j'ai besoin que vous me rendiez un service.

Je fulminais... Ses longues phrases ampoulées commençaient à me porter sur les nerfs. Je réussis pourtant à me contrôler et à le laisser finir.

— Il y a bien longtemps, le monde vivait l'ère des machines, fit-il d'un ton orateur. Les hommes du temps jadis les fabriquaient en se servant de leurs connaissances scientifiques pour les aider à faire leur travail, voire pour le faire à leur place. Les hommes du temps jadis étaient, voyez-vous, extrêmement paresseux... Il y avait toutes sortes de machines, certaines, comme les voitures des pillards, ou vos propres motos, servaient à se déplacer sans fatigue. D'autres, portant des noms barbares que je vous épargnerai, simplifiaient les travaux des champs, les tâches ménagères. D'autres encore servaient tout bonnement à tuer ; vous en avez eu un exemple le jour où vous avez rencontré Krina : l'arme que votre ami Cobra vola au sédentaire s'appelle un pistolet...

« Bref ! Inutile de vous ennuyer plus longtemps.

Sachez seulement que, malgré la disparition de la majorité des machines au travers des âges, quelques unes subsistent encore ; il en est une, dans cette ville même, à laquelle je porte un intérêt constant. Autrefois, elle possédait le nom *d'ordinateur* et c'était l'une des plus puissantes que les hommes aient jamais créées, capable de fonctionner sans aide humaine pendant des années, pour peu qu'elle ait été correctement mise en route. L'ordinateur dont je vous parle fonctionne toujours, depuis des siècles, et ne cessera probablement jamais si personne ne l'en empêche. Or je *veux* qu'il s'arrête ! Je veux que cette machine soit mise hors service le plus tôt possible !

« Malheureusement, connaissant les hommes qui l'ont fabriquée, je suis sur que si quelqu'un essaie de la détruire, elle déclenchera un processus irréversible qui l'engloutira, certes, mais entraînera

probablement avec elle la ville entière, sinon plus. Vous comprendrez aisément que je ne désire pas cela.

« La seule méthode pour faire cesser sans danger le fonctionnement de l'ordinateur est de s'en servir comme ses propres créateurs s'en sont servis, utilisant leurs codes et leurs manipulations personnelles.

Pour cela il faut connaître parfaitement la machine, maîtriser son mode d'opération. Ce n'est pas mon cas... .

« J'ai le plaisir, jeune homme, de vous annoncer qu'à l'heure actuelle, vous êtes la seule personne capable de mener à bien cette tâche, sans faire sauter du même coup la moitié de la planète ! »

Je sursautai.

— Moi ??? Mais je n'ai jamais vu votre engin. Je ne sais même pas à quoi il peut bien servir !

Gelnar souriait, dégoulinant de paternalisme.

— C'est faux ! Et si vous n'êtes pas devenu complètement idiot, vous le savez comme moi. Vous avez été dans votre vie précédente un des plus grands spécialistes mondiaux des ordinateurs. J'ai de bonnes raisons de penser que, lorsque vous verrez la machine, il se produira en vous une sorte de déclic qui vous rendra une partie de vos souvenirs ; suffisamment en tout cas pour vous permettre de désamorcer le processus.

— Pardon ?

. – Excusez-moi. J'oublie toujours que les expressions scientifiques vous sont désormais étrangères.

Mettons que je n'ai rien dit...

Je n'avais jamais senti mon cerveau fonctionner aussi vite : les révélations de *Gelnar* mettaient mes facultés de raisonnement à rude épreuve ; j'avais beau fouiller et refouiller dans ma mémoire, je n'y découvrais aucune faille, aucun trou noir, ou aurait pu se glisser une vie antérieure. J'aurais pu décrire avec précision mes moindres faits et gestes, depuis l'âge de trois ou quatre ans, chez mes sédentaires de parents, jusqu'à la minute présente. Pourtant quelque chose, au fond de moi, me disait que *Gelnar* ne mentait pas ; pas complètement, du moins....

— Pourquoi voulez-vous détruire cette machine ?
demandai-je pour rompre le silence.

— Il m'est impossible de vous donner des détails pour l'instant, répliqua *Gelnar*. Cela, de même que la pleine connaissance de votre passé, pourrait compromettre mes projets. Sachez seulement que l'ordinateur menace ma puissance, ma suprématie sur cette ville et le monde. C'est une chose que je ne puis admettre. Après tout je suis un dieu : mon rôle est de régner !

A cet instant je n'aurais pu dire s'il raillait ou s'il croyait réellement à son essence divine. De toute façon, ses pouvoirs indéniables le

plasmaient au-delà du commun des mortels ; j'en avais eu la preuve tout au long de mon voyage. Et de fait qu'est un dieu, sinon un individu hors du commun, quelle que soit sa nature, doté d'un amour inconsidéré du pouvoir, prêt à tout pour l'obtenir et le sauvegarder ?

— Et si je refuse ? fis-je simplement.

Gelnar soupira. Une longue inspiration sonore qui se mua vite en sifflement et finit par se perdre dans la froideur de la salle.

— J'ai peur, jeune homme, que vous n'ayez pas le choix.

— Vous me feriez exécuter ?

— Je réproouve la violence ! Si vous refusez, vous quitterez la ville sans encombre et nul ne cherchera à vous y ramener. Quelques jours plus tard vous mourrez, de mort naturelle...

— Je ne comprends pas..., articulai-je, avalant péniblement ma salive.

— Vous souvient-il de ces bulbes si nourrissants que vous mangeâtes alors que vous cheminiez entre le Styx et Lankor ? fit *Gelnar*, d'un ton faussement détaché. Je suis sur que vous vous rappelez. Il vous intéressera peut-être de savoir qu'ils contiennent un poison extrêmement toxique pour l'organisme humain... Ses effets dépendent du temps qu'on lui laisse pour agir : au bout d'une vingtaine de jours, environ, il provoque la mort, une mort lente et douloureuse. Je pense que demain ou après-demain vous ressentirez les premiers troubles...

Je lançai un regard haineux vers Krina. Ainsi alors même qu'elle simulait l'amour, elle me trompait, m'empoisonnait à petit feu... Brusquement elle me dégoutait.

— Bien sur, continua *Gelnar*. Il existe un antidote.. .

Je laissai échapper un petit rire sans joie.

— Très bien, dis-je. J'accepte !

CHAPITRE VIII

— D'accord, *Gelnar* t'a joué un vilain tour mais je suppose qu'il avait ses raisons. Nous ne sommes certainement pas en mesure de les

comprendre.

À première vue, la révélation de l'humanité de *Gelnar* n'avait en rien entamé l'admiration que Cobra avait pour lui.

Mon entrevue avec le Dieu s'était achevée sur mon accord de tenter de détruire l'ordinateur ; cette tâche capitale ayant été remise au lendemain pour, je cite, « me laisser le temps de reprendre mes esprits », mes trois compagnons m'avaient entraîné dans ce que *Gelnar* appelait son jardin d'agrément.

C'était une large étendue, de plusieurs kilomètres carrés, située à l'intérieur du même bâtiment que ma chambre et la salle du trône, probablement un ou deux étages en dessous.

— Ici, c'est comme dehors, avait dit Pantha. Tu peux te baigner, dormir à l'ombre d'un arbre. Tu peux même bronzer...

Un soleil artificiel dardait ses feux sur nous, semblant presque aussi réel que le vrai, presque aussi chaleureux ; il se réfléchissait sur le sable fin du sol, perçait les ténèbres de la rivière chuintante qui serpentait à nos pieds, se frayait un chemin au travers des branches denses des conifères de la forêt s'étendant à quelques mètres de nous. Rien ne distinguait ce décor d'une vraie forêt, d'une vraie plage.. .

— Comment tout cela peut-il s'étendre à l'intérieur d'un si petit bâtiment ? fis-je, presque pour moi-même.

Lorsque j'étais arrivé, la veille, je n'aurais pas cru que la ville entière put faire une telle superficie.

— C'est une illusion, dit Samuraï, de sa voix calme qu'il était si rare d'entendre. Tout cela n'existe que dans notre imagination.

Cobra éclata d'un rire mi-amusé, mi-méprisant. Samuraï pense qu'en ce moment nous nous trouvons dans une pièce normale, aussi vide que la salle du trône, et qu'un tour de magie de *Gelnar* nous fait voir des choses qui n'existent pas. Mais tout cela est bien réel (il fit glisser une poignée de sable entre ses doigts) et si on se trempe dans cette rivière, on en ressort aussi mouillé que par les eaux du Styx. Moi, je dis que les pouvoirs de *Gelnar* sont plus forts qu'un simple édifice et qu'il peut étirer l'espace à sa guise !

Samuraï ne chercha pas à répondre ; vraisemblablement sa conviction était faite et il se moquait de la voir ou non partagée par les autres. Ils s'enferma de nouveau dans son mutisme familial, mais le regard qu'il me lança en disait plus long que n'importe quelle phrase ; sans pouvoir expliquer pourquoi, je fus persuadé qu'il avait raison : rien de ce qui nous entourait n'existait ; peut-être était-ce pour avoir trop fait confiance aux choses, aux gens...

Ils m'avaient bandé les yeux...

Ils étaient arrivés dans ma chambre dès les premières lueurs de l'aube et m'avaient tout juste laissé le temps de m'habiller avant de m'entraîner à leur suite. *Gelnar* semblait vraiment impatient de voir

son ordinateur réduit à l'impuissance.

Je m'étais retenu de le lui dire mais je doutais fort d'être capable de faire ce qu'il attendait de moi, même si ses assertions avaient jeté le doute dans mon esprit au sujet de mon identité, le mot « ordinateur » était toujours aussi vide de sens pour moi. Je n'étais qu'Ange, le motard...

Ils étaient trois à m'escorter : Jorgg, encore vêtu de sa robe verte criarde, plus deux autres que je ne connaissais pas et que je ne tenais pas à connaître.

Ils m'avaient mis le bandeau dès que nous étions sortis du bâtiment mais j'avais eu le temps de vérifier que celui-ci était bien la tour triangulaire. Forcément : un esprit aussi imbu de sa personne que *Gelnar* ne pouvait vivre ailleurs qu'au centre de la ville qu'il commandait : il se considérait sans doute lui-même comme le centre du monde...

Je marchai à l'aveuglette pendant de longues minutes, seulement guidé par le bras que Jorgg avait glissé sous le mien. Je soupçonnais tout cela de n'être qu'une mise en scène destinée à m'impressionner : pourquoi auraient-ils voulu que j'ignore l'emplacement de l'ordinateur ? Puisque j'étais là pour le mettre hors d'état de nuire, ils ne pouvaient craindre de me voir ensuite l'utiliser contre eux. En admettant que j'en sois capable. .

La voix sèche de Jorgg m'avertit qu'il allait y avoir une marche et je compris que nous entrions dans un autre bâtiment, ou peut-être étions-nous revenus dans la tour... Comment savoir ?

Nous marchâmes encore pendant quelques mètres puis je sentis qu'on dénouait mon bandeau.

Nous étions dans une pièce exiguë, aux murs pissieux, sans ouverture ; elle était éclairée par la lumière que rayonnaient plusieurs objets transparents, plaqués contre les murs. Je devinai que le soleil du *jardin d'agrément* se classait dans la même catégorie... La science des hommes d'autrefois recélait décidément bien des merveilles et bien des mystères.

— Alors, motard de mon cœur, tu la reconnais la grosse machine ? lâcha Jorgg, sarcastique.

La machine... L'ordinateur... Je ne m'étais pas encore aperçu de sa présence mais il était là, posé sur une table faite d'une matière rappelant le bois, mais trop lisse pour en être vraiment.

Il était finalement beaucoup moins impressionnant que je ne l'avais imaginé : sa partie principale était un cube d'une cinquantaine de centimètres de côté et montrait essentiellement une plaque opaque où défilaient sans cesse des lettres et des chiffres. Leur signification m'était inconnue : pendant mon enfance chez les sédentaires, j'avais appris à lire, à relier entre elles les vingt-six lettres de l'alphabet pour

former des mots, mais elles n'adoptaient là aucune combinaison logique.

Je laissai mon regard errer sur les deux autres éléments de l'ordinateur : un assemblage de petits cubes aux couleurs vives, portant justement les lettres de A à Z et les chiffres de 0 à 9, plus quelques autres signes dont la raison d'être ne me paraissait pas évidente – et une boîte semblant hermétique, dont s'échappaient parfois des sons rauques, rappelant ceux que fait une pointe de métal en raclant du bois.

— C'est inutile, dis-je en me retournant vers Jorgg. J'ignore tout de cet engin...

— Essaie encore, insista-t-il. Assieds-toi et concentre-toi. La mémoire va peut-être te revenir...

Un siège à trois pieds était posé devant la table, j'y pris place en poussant un soupir incrédule.

Gelnar avait misé sur le mauvaise numéro, j'en étais maintenant persuadé. Je reportai néanmoins docilement mon attention sur la plaque où s'affichaient les lettres lumineuses. Je tentai de focaliser mon esprit sur elles, les suivant des yeux dès qu'elles apparaissaient, voulant extirper de leur enchainement maladroît une signification quelconque.

Et brusquement, alors que je sentais une brûlure croissante faire son nid sous mon front, quelque chose se produisit en moi : des images se mirent à défiler devant mes yeux, comme en surimpression. Ma vue se brouilla.

— Et n'oublie pas que la moindre erreur de ta part peut nous faire tous sauter ! disait Jorgg.

Mais je ne l'écoutais plus. Je n'avais qu'un seul mot en tête, un mot qui occultait tous les autres :

DESTRUCTION !

Et je voyais un homme, un homme qui me ressemblait, assis lui aussi devant un ordinateur et frappant de façon régulière sur les petits cubes de couleur portant les lettres et les chiffres. Les images s'imposaient à moi sans que je sache d'où elles venaient. Elles se reproduisaient à l'infini, toujours semblables, comme si un inconnu avait voulu me souffler ainsi la solution de mon problème.

Sentant mon crâne sur le point d'éclater, sans chercher à analyser ce que je faisais, je reproduisis vivement les gestes de l'homme, enfonçant un à un cinq des cubes de couleur.

Alors un son prolongé s'échappa de la boîte hermétique et, dans un éclair douloureux, la lumière envahit d'un seul coup la plaque sur laquelle avaient défilé les lettres. Je me rejetai violemment en arrière, perdant presque l'équilibre au point de tomber de mon siège.

— J'ai bien cru que nous étions foutus, s'exclama Jorgg en

reprenant son souffle. Mais non : tu as réussi ! *Gelnar* ne s'était pas trompé.

Mon aveuglement se dissipa lentement. Je regardai de nouveau l'ordinateur : la boîte s'était tue, définitivement, et la plaque était redevenue obscure.

La machine était morte.

Je ne réalisais pas encore bien ce qui avait pu se passer. J'avais obéi aux images sans même y penser, pour faire cesser la douleur qui torturait ma tête.

Mais désormais tout avait disparu et je restais là, sans comprendre...

La détonation me fit l'effet d'un coup gigantesque sur les deux oreilles. Je ne compris ce qui était arrivé qu'en voyant Jorgg s'effondrer à mes pieds.

Mince silhouette s'encadrant dans l'embrasure de la porte, je reconnus Sinddès, le petit guérisseur qui avait pansé mon bras. Sa main serrée tenait ce que *Gelnar* avait appelé un pistolet. Avant que quiconque ait eut le temps de réagir il tira encore, deux fois, tuant net mes deux autres gardiens. .

Il rangea l'arme à sa ceinture et se tourna vers moi, un sourire franc sur son visage malicieux.

— Monsieur David Prêtresse, je vous salue ! dit-il.

Romi sourit et me versa un verre de vin, non drogué cette fois.

Nous nous étions glissés dans le sous-sol de la boutique du guérisseur en longeant les murs depuis le bâtiment où se trouvait l'ordinateur. Là, à ma grande surprise, j'avais retrouvé la jeune danseuse : en m'apercevant elle s'était pendue à mon cou, avait débité un flot d'excuses empressées pour avoir abusé de ma confiance et remercié une divinité quelconque de « m'avoir gardé sain et sauf parmi tous les périls » .

— Elle est venue me trouver juste après votre enlèvement, dit Sinddès. J'avais déjà eu l'occasion de lui parler et elle savait que j'étais la seule personne capable de vous aider, dans toute la ville.

Elle était vraiment désolée, vous savez, mais je pense qu'elle s'est rachetée puisque c'est grâce à elle que j'ai pu vous retrouver.

— Qui êtes-vous ? Réellement, je veux dire...

— Moi ? fit-il en souriant. Je suis le chef de la résistance contre *Gelnar*. Et jusqu'à aujourd'hui j'étais aussi le membre unique de mon organisation.

Je suis heureux de constater que mes effectifs ont triplé en quelques heures.

— Et vous espérez vraiment vaincre *Gelnar* ?

Le visage de Sinddès s'assombrit.

— Jusqu'à tout à l'heure je pensais en effet que c'était possible,

mais désormais tout est changé :

vous avez mis l'ordinateur hors service. Non ! Ne dites rien ! Je sais que vous ne pouviez pas connaître les conséquences de votre geste et il est inutile de vous excuser. Laissez-moi plutôt parler : je vais tenter d'éclairer un peu votre lanterne. Je suppose que vous ignorez tout de votre véritable identité et de votre rôle dans l'Histoire du monde. Je me trompe ?

Je dis « non » de la tête.

— Fort bien ! Il va donc falloir tout reprendre depuis le début...

« Aussi étrange que cela puisse vous paraître, vous êtes né il y a un peu plus de quatre siècles. A cette époque, la terre était déjà divisée en petits clans mais ceux-ci étaient répartis géographiquement : on les appelait des nations. Ouvertement ou non, ces clans étaient en permanence en conflit les uns avec les autres. Un jour, ivre de pouvoir, l'un des chefs de l'époque décida que son propre territoire ne pouvait lui suffire ; il voulut devenir le maître du monde. On l'appelait Palonà, le général Alvaro Palonà. Cet homme avait réuni autour de lui une grande partie des scientifiques que comptait le monde et, par des promesses ou des menaces, les avait contraints à travailler pour lui. Leur première découverte fut le secret de l'immortalité, que Palonà s'empressa d'utiliser sur lui-même et sur sa fille.

Eh oui ! la belle Krina n'a pas moins de quatre cents ans. Dès lors plus rien ne s'opposait à ses fins : il fit construire un grand nombre d'armes terribles capables de faire exploser la planète – *des bombes atomiques* – et les enfouit en un endroit seulement connu de lui et de ses proches. Dans le même temps les scientifiques travaillant pour lui avaient mis au point une machine permettant de manipuler le climat, créant à volonté sécheresse ou pluie diluvienne. Palonà lança alors son ultimatum à la face du monde : ou bien les autres nations ne faisaient rien pour entraver ses plans, ou bien il détruisait la Terre. Il était fou et, sans aucun doute, il aurait mis sa menace à exécution, aussi le choix n'en était-il pas un : les dirigeants de l'époque cédèrent au chantage et consentirent à disparaître pour qu'une petite partie au moins de l'humanité ait des chances de survivre.

« Palonà mit en marche son dispositif de manipulation climatique, dissipant assez d'ozone pour permettre aux rayons du soleil de venir brûler la surface de la planète. Les gens désertèrent peu à peu les villes, devenues invivables, et se répandirent dans les campagnes qui, à de rares exceptions près, s'étaient transformées en de véritables déserts. Beaucoup d'entre eux moururent, de faim, de soif, et des maladies qu'entraînait une trop grande exposition au soleil. Quant aux gouvernants, impuissants, n'ayant plus de dirigeants que le nom, ils disparurent progressivement. Seuls les plus forts parmi les hommes et les femmes survécurent à cette grande période de famine qui dura plus

d'un siècle. Ce ne fut que lorsque la population mondiale fut réduite à un centième de son chiffre initial que Palonàr décida de remodeler le monde à sa guise. Il rasa les villes abandonnées, faisant disparaître les derniers vestiges de ce qui avait été une civilisation, puis il s'attaqua aux survivants. Il partait du principe, logique d'ailleurs, que tant que les hommes se battraient entre eux, ils ne penseraient pas à se rebeller contre son autorité. Il allait donc appliquer ce qu'on désignait depuis des lustres sous le nom de *loi de la jungle* ; la plus grande partie des humains constituerait le clan des herbivores, des moutons. Il choisit ceux qui présentaient le plus de capacités à survivre en travaillant de leurs mains et les regroupa en petites tribus, disséminées à la surface de cet immense désert qu'était devenue la Terre. Il diminua un peu l'intensité du rayonnement de sa machine pour leur permettre de cultiver le sol et d'en tirer leur subsistance : les sédentaires étaient nés. Vous seriez surpris de constater à quel point l'espèce humaine s'habitue vite à un nouveau mode de vie et s'empresse d'oublier son histoire, pour peu que les rigueurs de la survie se chargent de l'empêcher de penser.

« Mais cette même espèce présentait pour Palonàr un inconvénient majeur : elle se reproduisait à une vitesse phénoménale. Il lui fallait donc des prédateurs, des loups, s'il ne voulait pas se retrouver avec une population presque aussi nombreuse que l'ancienne. Ce fut là qu'intervinrent quelques relents de technologie : pour des raisons de symétrie et d'analogie avec les véritables loups, Palonàr voulait en effet que ses prédateurs soient nomades ; afin d'éviter qu'ils ne prennent une importance trop considérable, il décida d'en créer deux catégories antagonistes : ainsi naquirent les motards, dotés d'engins puissants mais ne se déplaçant que par petits groupes, souvent désorganisés, et les pillards du désert, plus nombreux mais auxquels ne furent attribués que des véhicules lents et archaïques.

« Il y avait donc trois races en présence, trois races mues par un seul sentiment : la haine qu'elles se portaient mutuellement. Bien sur, pour s'entretuer, tout ce beau monde avait besoin d'instruments, mais Palonàr ne pouvait prendre le risque de leur confier des armes modernes, aussi allait-il s'amuser à les doter d'armes blanches et de masses diverses, sorties tout droit du passé de l'humanité.

« Il existait autrefois un art très populaire qu'on appelait le théâtre, ou un homme – l'auteur plaçait des personnages qu'il choisissait dans un décor sorti de son imagination et leur faisait exécuter des actions dont il avait écrit le moindre détail.

D'une certaine façon on peut considérer Palonàr comme le plus génial de tous les auteurs de théâtre.

Il a même sacrifié à la coutume du pseudonyme : le général Alvaro Palonàr est devenu *Gelnar*,. ça sonnait mieux ! »

— Et dire que nous le prenions pour un dieu !
souponnerai-je.

— C'est ainsi qu'il aimait que l'on parle de lui.
Mais ne vous y trompez pas : c'est un dieu ! Il correspond à l'exacte
définition de ce mot : n'a-t-il pas créé un monde ?

J'acquiesçai lentement et demandai à Romi de me redonner du vin.

— Et moi, dans tout ça ?

— J'y arrive ! Tous les scientifiques du monde ne travaillaient pas
pour Palonàr, heureusement.

Aussi, avant de sombrer dans l'oubli, les nations décidèrent de s'unir
pour mettre au point un projet destiné à frustrer le dictateur de sa
victoire finale.

Vous faisiez partie des gens participant à ce projet.

Grâce à un service de renseignements, dont j'étais, on apprit le
fonctionnement de l'*adaptateur de climat* de Palonàr et, rapidement, on
parvint à fabriquer une machine permettant d'en contrer les effets.

Mais, la menace des bombes atomiques étant toujours présente, on
décida d'en différer la mise en route jusqu'à ce que le monde
appartienne véritablement

à Palonàr. Il ne pourrait sans doute pas se résoudre alors à
détruire sa propre création. Le fonctionnement de la machine fut
conditionné à l'aide de l'ordinateur et vous auriez du aujourd'hui le
déclencher, au lieu de l'inhiber. Car, sans avoir reçu le don de
l'immortalité, nous fûmes tous deux plongés dans une sorte de
sommeil artificiel, jusqu'à ce que l'heure soit venue d'agir : on appelait
ça la cryogénisation. J'avais été placé non loin d'ici, de façon à
pouvoir être à pied d'œuvre dès mon réveil.

Vous par contre, dans un souci de sécurité qui devait hélas se
révéler bien inutile, aviez été endormi pour ainsi dire à l'autre bout du
monde, après avoir subi une intervention chirurgicale vous privant de
tous vos souvenirs. Mais mes appareils me permettaient de veiller sur
vous aussi efficacement que si nous avions été côte à côte. Je me suis
réveillé il y a vingt ans. Je me suis aperçu alors que Palonàr avait
découvert l'ordinateur et que, pour le surveiller en permanence, il
avait fait construire autour de lui une ville : Lankor ! J'ai réussi à m'y
introduire et, étudiant le monde tel qu'il était devenu, j'ai fabriqué de
toutes pièces vos faux souvenirs ; nous avions pensé que si vous-même
vous croyiez membre à part entière de cet univers vous passeriez plus
facilement inaperçu. Lorsque j'ai été prêt à vous recevoir, je vous ai
réveillé.

« Je pense pouvoir dire exactement ce qui s'est passé alors : vous
n'étiez plus David Prêtresse, l'informaticien, mais vous n'aviez pas
encore endossé votre nouvelle peau. On avait placé en vous ce qu'on
appelle une *suggestion hypnotique*, un ordre qui, confiné dans un repli

de votre cerveau, vous a fait accomplir machinalement des gestes appris plusieurs siècles auparavant : vous avez débranché l'unité cryogénique, vous êtes habillé, avez pris votre épée, votre moto, et êtes sorti du sanctuaire souterrain où on vous avait placé, faisant disparaître toute trace de celui-ci à la surface du sol.

Puis, toujours dans un état second, vous avez roulé pendant plusieurs kilomètres dans le désert, avant de vous endormir à nouveau, pour une seule nuit cette fois. En vous éveillant, le lendemain matin, vous étiez Ange, vous veniez d'exécuter sommairement les assassins de vos parents et vous cherchiez la fabuleuse ville de Lankor.

« Et c'est là que les choses se compliquent : nous avions prévu de vous y attirer lentement et sûrement, mais surtout de vous y attirer seul ! Or, d'une façon ou d'une autre, *Gelnar* a appris votre existence. Peut-être y avait-il des traîtres parmi nous mais ça n'a pas d'importance, le fait demeure.

Comprenant votre but, il a décidé de l'utiliser à ses propres fins. C'est lui qui a donné à Cobra la carte de la route de Lankor, lui aussi qui a placé la meute sur votre chemin. Le reste vous le savez aussi bien que moi. Tout n'était plus qu'une simple question de vitesse ; *Gelnar* et moi jouions sur le même tableau :

vosre capacité à manoeuvrer l'ordinateur en reposant les yeux sur lui, tout en poursuivant des buts radicalement différents. Malheureusement, comme vous le savez, c'est lui qui vous a intercepté le premier, et vous orientant sur le thème de la destruction, est arrivé à ses fins.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit le premier jour ?

— Pour une raison fort simple, mon cher : vous ne m'auriez pas cru ! Sans ce qui est arrivé aujourd'hui, sans avoir vu l'ordinateur, vous m'auriez pris pour un pauvre fou. J'ai décidé de laisser jouer *Gelnar* et de détourner la partie à mon avantage, le moment venu, mais je suis arrivé trop tard : j'ai perdu ; nous avons perdu...

La voix de Sinddès mourut lentement, en un murmure découragé. Je comprenais parfaitement ses sentiments ; contrairement à moi, il n'avait vécu que pour cet instant, pendant des années, et voyait la justification de son existence lui échapper.

— David Prêtresse, murmurai-je. Je m'appelle David Prêtresse. Je n'arrive pas encore à y croire tout à fait...

— Vous n'y arriverez jamais, lâcha froidement. Sinddès. L'opération que vous avez subie est irréversible. Vous retrouverez peut-être des bribes de votre ancienne vie, de temps en temps, dans des moments privilégiés, mais jamais votre personnalité intégrale. Cela, nous le savions depuis le début.

— Et moi ? Je le savais ? Coupai-je.

— Vous étiez volontaire. Oui, vous connaissiez les risques... D'ailleurs votre geste était un acte de courage exemplaire, même s'il comprenait une bonne part d'inconscience.

Je réprimai un petit rire.

— Je me le demande... Finalement, en acceptant j'augmentais plutôt mes chances de survie, non ?

— Et alors ? intervint Romi. Tu n'as rien à te reprocher. Tu as fait ce que tu as cru bon. Si tu avais réussi, tu nous aurais tous sauvés. Je baissai la tête.

— Je ne suis pas sûr de ne rien avoir à me reprocher, dis-je. Tout ce que j'ai vécu avec la meute ne fait pas partie des souvenirs qu'on a implantés en moi. C'est bien réel. J'ai l'impression d'avoir beaucoup de sang sur les mains...

— C'est vrai, dit doucement Sinddès. Mais tous ces crimes ce n'est pas David Prêtiesse qui les a commis, c'est Ange, le motard.

— Je sais, fis-je sombrement. Et franchement, je préférerais que ce soit David Prêtiesse...

— Cela fait partie des choses avec lesquelles il va vous falloir apprendre à vivre ! conclut Sinddès.

Je hochai la tête ; j'aurais préféré ne jamais connaître la vérité : la fiction me paraissait beaucoup plus séduisante.

— Et maintenant ? interrogeai-je. Qu'est-ce que je vais faire, maintenant que l'ordinateur est détruit et que *Gelnar* sait que je connais la vérité ? Vous voulez que je vous dise ce que je vais faire ? Je vais mourir !

Je lui expliquai brièvement comment Krina m'avait empoisonné. Même s'il en avait eu l'intention auparavant, *Gelnar* ne me donnerait plus jamais l'antidote. En voulant me sauver, Sinddès m'avait condamné à mort.

— Évidemment cela pose un problème, dit-il.

Mais il n'est pas exclu que je connaisse cet antidote.

Je suis guérisseur ici, ne l'oubliez pas ! Si vous me décrivez la plante avec précision je pourrai peut-être agir à temps. En fait...

— En fait, coupa une voix puissante. Je crois que tu n'auras pas le temps de faire quoi que ce soit, nabot !

En haut de l'escalier du rez-de-chaussée, Cobra avait une expression étrange sur le visage, comme s'il avait été ennuyé de se trouver là. Mais l'immense pistolet qu'il tenait en main n'aurait de toute façon aucun scrupule. .

— Suivez-moi ! dit-il simplement. Tous les trois.

Nous retournons chez *Gelnar* !

CHAPITRE IX

J'avalai le contenu du verre d'un trait et le lançai aux pieds de *Gelnar*, ou il se brisa en éclats minuscules. Le Dieu secoua lentement la tête ; ses cheveux blancs luisaient comme une plaque de métal sous les rayons du soleil artificiel.

— Ne me bravez pas trop, lâcha-t-il. Je pourrais oublier mes bonnes dispositions à votre égard.

J'aurais déjà pu vous laisser crever comme une bête.

C'est seulement à la demande de Krina que j'ai accepté de vous donner l'antidote et une chance de mourir en combattant, bien que je ne voie pas la différence. Le résultat sera le même...

Je saisis l'épée que Cobra avait plantée à mes pieds. Elle n'était pas aussi bien équilibrée que l'ancienne mais je devrais m'en contenter : cela serait toujours mieux que d'affronter à mains nues les réjouissances que m'avait préparées *Gelnar*. Je lui faisais confiance : quels que puissent être les hommes ou les choses qu'il allait m'opposer, je n'aurais pas beaucoup de chances de m'en sortir. Il ne m'avait amené dans le jardin d'agrément que pour jouer avec moi un peu plus longtemps. .

Près de la sortie, il avait fait installer deux fauteuils molletonnés ou Krina et lui ne perdraient rien du spectacle de mon exécution. Près d'eux, ligotés sur le sol, gisaient Romi et Sinddès.

— Je vais vous faire une proposition honnête, dit *Gelnar* en souriant. Vous allez subir une épreuve comportant pour vous une assez faible probabilité de survie. Si vous succombez, ces deux-là seront exécutés. Si par hasard vous surmontez l'épreuve, je consens à vous libérer tous les trois et à vous faire quitter la ville...

— Et pourquoi cette subite générosité ?

— Ce n'est pas de la générosité, trancha-t-il. J'aime le jeu, c'est tout, et je suis capable de reconnaître quand j'ai perdu. De toute façon, après votre géniale manipulation sur l'ordinateur, vous ne pourriez plus me nuire, même si vous le vouliez.

Je me gardai de lui apprendre que je pensais bien au contraire avoir trouvé le moyen de lui « nuire », comme il disait ; depuis notre arrestation, j'avais eu le temps de réfléchir à tout ce que j'avais appris ; je m'étais aperçu qu'il manquait au tableau un détail pour être

complet : une zone d'ombre qu'une seule explication logique pouvait venir éclairer. Si je ne me trompais pas et si je sortais vivant de Lankor, *Gelnar* pouvait encore être vaincu.

— Quelle sera cette épreuve ?

Le regard de *Gelnar* s'éclaira. On eut dit que la seule pensée de me voir combattre à mort le remplissait de jubilation.

— Vous allez affronter en combat singulier chacun de vos trois camarades. Ils combattront avec l'arme qui leur est la plus familière...

Je sentis un frisson désagréable me picoter l'épine dorsale : les flèches de Samuraï, les hachettes de Pantha et la masse de Cobra contre mon épée : petite affaire en vérité !

Je me retournai vers les intéressés. Ils ne semblaient pas surpris ; ils savaient déjà.

— Vous acceptez de vous battre contre moi ? demandai-je froidement.

— Nous n'avons pas à accepter ou à refuser, dit Cobra. *Gelnar* ordonne et nous exécutons.

— Je t'aime bien, Ange, dit Pantha. Je serais désolée de devoir te tuer mais tu as choisi le mauvais côté...

Samuraï ne dit rien, affronta juste mon regard pendant quelques secondes puis détourna la tête. Il regrettait, sans aucun doute, mais pas assez pour se retourner contre *Gelnar*.

— Fort bien, dis-je. Je n'ai pas le choix : je me battrai !

Vert. Vert sombre !

L'épée à la main, j'avancais péniblement dans la forêt de conifères odorants. *Gelnar*, avec son gout toujours renouvelé pour la mise en scène, avait décidé que le combat ne se ferait pas face à face mais que les autres devraient m'attaquer à mesure que je progresserais dans le jardin : il me faudrait traverser la forêt, puis franchir la rivière et la plage pour arriver jusqu'aux deux fauteuils ; si j'y réussissais j'aurais gagné, en admettant que *Gelnar* ait l'intention de tenir sa promesse.

Ils m'avaient donc accompagné jusqu'à l'extrémité opposée du jardin d'agrément, là où commençait l'enchevêtrement des arbres, puis ils s'étaient dispersés.

En voyant disparaître Pantha je me rendis compte que, même après l'avoir serrée contre moi durant des nuits entières, près du feu de camp, au cœur du désert, je ne pouvais pas dire quelle était la couleur de ses yeux.

Je retins un juron de colère lorsqu'une épine acérée s'enfonça dans ma chair, déchirant ma joue :

les arbres étaient si proches les uns des autres qu'il était presque impossible de s'y frayer un chemin ; et les buissons de ronces foisonnaient, s'accrochaient aux moindres branches de leurs grands

cousins végétaux.

Au début j'avais tenté de m'ouvrir une voie en sabrant au hasard devant moi mais, outre que ce n'était finalement guère utile, mes coups d'épée annonçaient mon arrivée aussi sûrement que si j'avais chanté à tue-tête.

Alors je subissais stoïquement les attaques du milieu naturel, pensant que cela gênerait les autres au moins autant que moi. Un combat au milieu d'une telle densité de végétation m'apparaissait d'ailleurs comme hautement improbable : la forêt n'était sans doute que mon premier adversaire, les humains attendant patiemment que je débouche en terrain découvert pour m'abattre comme un lapin des sables.

Un peu de clarté s'insinua entre les feuilles ; je ralentis encore mon allure : pas question de foncer comme un fou vers la mort !

J'avancai lentement sur quelques mètres, prenant garde à ne pas faire craquer de branches sous mes pas, avant de comprendre où j'arrivais : une clairière... Un cercle presque parfait, d'une dizaine de mètres de diamètre où ne poussait qu'une herbe drue et verte, laissant le soleil artificiel l'illuminer librement.

Une clairière où marchait Samuraï, une flèche encochée sur son arc pas encore tendu, scrutant le sous-bois d'un œil inquisiteur.

En le voyant je m'accroupis, instinctivement, bénissant soudain l'épaisseur des buissons qui me dissimulaient.

Il m'attendait, comme je l'avais supposé, mais il était seul. Seul en l'unique endroit de la forêt où il pourrait se servir de son arc.

Ma main se crispa sur mon épée tandis que je rejetais, aussitôt qu'elle s'était présentée à mon esprit, l'idée de me précipiter sur lui en comptant sur l'effet de surprise : Samuraï était l'être le plus rapide qu'il m'ait été donné de voir en action : j'aurais été percé de deux flèches avant d'avoir fait trois pas.

Je ramassai une pierre, la soupesai un instant puis rejetai mon bras en arrière, prêt à la jeter de l'autre côté de la clairière ; finalement je la reposai, un peu découragé : il y avait des années que plus personne ne se laissait prendre à ce vieux truc ; Samuraï en déduirait au contraire ma véritable position et me décocherait une flèche meurtrière. Quitte à prendre des risques, autant avoir quand même une petite chance de m'en tirer.

Je sentis mes genoux s'engourdir ; à un moment ou à un autre il me faudrait bouger, par la force des choses : je *devais* trouver une idée !

Ce fut le soleil qui m'inspira, le soleil qui me martelait inlassablement le cuir chevelu et me forçait à plisser les yeux pour diminuer la morsure de ses rayons. Ce qui était bon pour moi l'était sûrement pour Samuraï...

De la main gauche je déboudai ma ceinture, redoutant le moindre dé clic pouvant révéler ma présence. J'enroulai la lanière de cuir autour de mon poignet, ne conservant au creux de ma paume que la large plaque de métal poli qui servait d'ornement à la boucle : juste ce dont j'avais besoin... .

Profitant d'un moment où Samuraï me tournait le dos, je me redressai, détendant progressivement mes muscles endoloris puis, assurant mon épée dans ma main droite, j'inclinai la plaque métallique et réfléchis les rayons du soleil en direction de l'archer – visant la tête. Je pris une profonde inspiration : maintenant ou jamais 1

— Hé ! criai-je à pleins poumons.

Instantanément Samuraï se retourna, bandant son arc. Je le vis fermer les yeux sous le brusque assaut lumineux ; sans attendre je me ruai en avant, la tête la première, franchissant le buisson qui m'avait servi d'abri en un roulé-boulé démentiel.

Si Samuraï s'était contenu assez longtemps pour reprendre le contrôle de la situation, ma dernière heure aurait commencé à sonner mais, comme je l'avais escompté, il tira d'instinct, se fiant au son de ma voix pour diriger la flèche qui passa au-dessus de moi en sifflant, avant d'aller se perdre dans le sous-bois.

Jouant sur mon élan je fus sur mes pieds d'un bond et rejoignis Samuraï alors qu'il encochait déjà une nouvelle flèche. Je n'eus pas le temps d'hésiter : celle-là ne m'aurait pas raté !

Mon épée fendit l'air en un large mouvement vertical qui s'acheva sur l'épaule de Samuraï, tranchant les chairs et les os jusqu'au bas de la cage thoracique.

Il mourut comme il avait vécu : sans un mot.

Je me détournai du cadavre ; je venais de tuer froidement. quelqu'un qui avait été autrefois un ami : pas de quoi être fier...

Un élan douloureux me fit réaliser que ma petite acrobatie ne s'était pas aussi bien déroulée que je l'avais cru : je m'étais tordu la cheville gauche et, vu ce que je dégustais en posant seulement le pied par terre, ce devait être une entorse qui n'allait pas tarder à enfler.

Pourtant je pouvais m'estimer heureux : j'aurais très bien pu me prendre les pieds dans le buisson en plongeant et là, adieu l'ami Ange !

M'appuyant sur mon épée pour soulager ma jambe au maximum, je pénétrai à nouveau dans la forêt et marchai dans la direction que je supposai être celle de la plage. Ma progression était de plus en plus pénible : marcher à cloche-pied dans un enchevêtrement de ronces est une expérience plutôt éprouvante. Les multiples écorchures qui parsemaient mon corps ne m'aidaient pas spécialement à prendre la

vie du bon côté.

Enfin j'aperçus la lumière au travers des feuilles, une réverbération intense du soleil, que seul le sable peut produire : la plage !

J'allais déboucher à découvert lorsque la hachette se planta avec un bruit sec dans le tronc d'un arbre, à quelques centimètres de mon crâne. Je ne l'avais pas vue arriver et aucun son ne me renseignait sur la position de Pantha, probablement embusquée derrière un buisson. Il lui restait deux hachettes, deux de ces petites armes de jet à deux tranchants, dont elle savait aussi faire de redoutables lames dans un corps à corps. Elle ne commettrait pas l'erreur de les lancer toutes.

Ma cheville enflait lentement ; je ne me sentais pas préparé à subir un combat sur un terrain où je risquais de trébucher à chaque pas, aussi décidai-je de prendre en main le cours des événements : si Pantha voulait se battre, elle serait bien obligée de me suivre.

Trois larges coups d'épée balayèrent l'écran de végétation qui me séparait encore de la plage et, boitillant, je fis quelques pas dans l'étendue sablonneuse : la rivière serpentait à quelques mètres à peine. Sur l'autre rive, main déjà posée sur sa masse d'armes, pour l'assaut final, Cobra m'attendait.

Gelnar soignait ses effets, m'opposant en dernier le plus fort de mes adversaires. De quoi décourager n'importe qui : pour un peu je me serais couché sur le sol, attendant presque avec impatience le coup qui aurait la bonté de mettre fin à mes souffrances.

Mais quelque chose me retenait, quelque chose qui me disait que cette fois, peut-être était-ce la première, ce n'était pas truqué. Cette fois j'affrontais un gouffre dont aucune puissance supérieure ne pourrait me tirer si jamais je faisais un faux pas. Je m'aperçus que, contrairement à ce que j'avais cru pendant des années, il me restait quelque chose à prouver, ne fut-ce qu'à moi-même.

Ignorant Cobra qui ne me frapperait pas dans le dos, je me retournai vers la forêt, brandis mon épée et criai :

— Pantha ! Frappe maintenant ou sors et bats
toi !

Un froissement de feuilles et de bois mort m'apprit qu'elle choisissait la seconde solution. Je n'avais pas vraiment cru qu'elle me fendrait le crâne en restant à couvert. Si elle l'avait voulu, elle n'aurait pas gaspillé sa première hachette pour me prévenir de sa présence. On n'abat pas quelqu'un qu'on respecte sans lui donner une chance, même s'il devient un ennemi ; on lui permet de mourir en sachant quelle est la main qui le frappe...

Pantha sortit lentement du sous-bois, ses cheveux roux caressant le cuir noir de son blouson en un frottement régulier. Une hachette dans chaque main, large lame au service d'un poignet qui ne tremblait pas, elle vint se placer face à moi, jambes écartées, solidement plantées sur

le sol un peu humide.

Prenant appui sur ma jambe droite je frappai, d'estoc, visant la poitrine. Pantha bondit de côté, évita facilement ma lame maladroite et la bloqua en coinçant une hachette sous la garde. Son autre bras se détendit en une courbe qui aurait du aboutir à me trancher la tête. Je fléchis des genoux juste à temps pour que la lame ne fasse qu'érafler mon cuir chevelu mais le mouvement me fit perdre l'équilibre et tomber en arrière, atterrissant lourdement sur les fesses.

Malgré le soleil qui m'aveuglait je vis le geste de Pantha, bras largement levé, et je roulai sur moi-même : la hachette se planta dans le sol à l'endroit exact que j'occupais l'instant d'avant.

Ignorant la douleur qui emplissait ma cheville je fus sur mes pieds en une seconde. Les lèvres de Pantha esquissaient une moue boudeuse : nous étions tous les deux las de ce combat que nous n'avions voulu ni l'un ni l'autre.

Je lui souris, acquiesçant à la question muette que posait tout son corps : autant en finir tout de suite !

Tenant sa hachette sur le côté, de façon à pouvoir parer un éventuel coup d'épée, quelle que soit la hauteur ou il se présenterait, elle prit son élan et se rua sur moi, souple, fascinante...

Sans l'avoir voulu consciemment je fis un pas en avant, pour améliorer mon équilibre ; *de la jambe gauche* !

Ma cheville se déroba sous moi ; hurlant de douleur, je plongeai en avant, bien involontairement cette fois, l'épée pointée en une dernière tentative pour arrêter le coup qui allait m'atteindre.

En touchant le sol je sentis un poids gigantesque s'abattre sur moi puis la souffrance intolérable qui torturait toute ma jambe glissa un voile noir devant mes yeux.

Le gout du sable dans la bouche me fit réaliser que j'étais toujours vivant, et entier...

Je me remis debout péniblement, me dégageant du cadavre de Pantha, effondré sur moi ; l'épée avait pénétré juste au-dessous du sein gauche, brisant net le rythme de son cœur.

Pantha !

J'aurais tellement aimé pouvoir ne pas en arriver là ! Allongée sur le dos, elle dormait, d'un sommeil marqué par le rouge du sang s'écoulant en saccades régulières de la blessure béante.

Je mis un genou en terre, laissai glisser une dernière fois entre mes doigts la rousse cascade de sa chevelure...

En lui fermant les yeux je m'aperçus qu'ils étaient bleus.

*

**

Cobra m'attendait.

J'arrachai mon épée de la vase où elle s'était enfoncée et la

replantai quelques centimètres plus loin, m'appuyant des deux mains sur la garde, pour avancer en soulageant ma jambe blessée. L'eau glacée de la rivière affleura à mes genoux ; le courant faisait naître des élancements douloureux au sein de ma cheville enflée.

Sur l'autre rive, Cobra m'attendait.

La largeur de la rivière ne devait pas excéder dix mètres mais il m'avait fallu plusieurs minutes pour ne parcourir que la moitié de cette distance. La douleur qui prenait sa source dans ma cheville se répandait, diffusant des aiguilles glacées dans mon torse et mes bras. Le soleil du jardin d'agrément attisait une brûlure grandissante au sommet de mon crâne, là où la hachette de Pantha avait entamé le cuir chevelu.

Sur l'autre rive, masse d'armes en main, Cobra m'attendait.

Je ne pouvais pas combattre ! Loin d'espérer remporter la victoire, je me savais incapable de porter un coup ; la moindre tentative pour lever mon épée se solderait par une chute brutale dans la boue et je n'aurais plus qu'à attendre calmement la mort.

Je le savais depuis que j'avais fait mon premier pas dans la rivière et malgré tout je continuais d'avancer, clopinant, grimaçant, mais je continuais. .

Sur l'autre rive, masse d'armes en main, visage fermé, Cobra m'attendait.

Assis côte à côte à une dizaine de mètres de moi, *Gelnar* et *Krina* m'observaient, semblant guetter le moment où je m'écroulerais. J'espérais de tout mon cœur ne pas leur donner cette satisfaction.

Pas à pas je me rapprochais de la mort et je voulais l'affronter debout, les yeux ouverts, sans tricherie ni trucage. Je voulais voir le coup qui me ferait exploser le crâne en sachant que je ne pourrais rien faire pour le détourner.

Mon épée s'enfonça aux pieds de Cobra.

Courbé en deux, mains serrées sur la poignée de l'arme pour vaincre le poids gigantesque qui pesait sur mes épaules, je levai les yeux vers mon ex-chef de meute.

— Eh bien ? dis-je en haletant. Qu'est-ce que tu attends ?
Tue-moi ! Finis-en une bonne fois pour toutes et retourne lécher les pieds de ton seigneur et maître !

Les yeux de Cobra s'écaraillèrent ; j'avais déjà vu cette lueur mauvaise s'y allumer chaque fois qu'un imprudent, se croyant fort, s'était risqué à l'insulter. Et chaque fois l'imprudent était mort, dans les secondes suivant l'injure.

Je vis la masse d'armes se lever lentement ; les pointes acérées qui la recouvraient me menacèrent, au-delà de la face crispée de Cobra. Je

ne bougeai pas, rivant mon regard au sien, attendant patiemment qu'il frappe.

Il resta ainsi de longues secondes, bras levé, puis soudain son visage se détendit et la masse retomba à son côté, inutile.

Gelnar s'éjecta de son fauteuil et marcha vers nous à grands pas.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? Achevez-le ! ordonna-t-il, furieux.

Cobra secoua lentement la tête.

— Je ne peux pas ! Donnez-lui quelques jours pour se remettre et alors là, oui, je l'affronterai. Mais je ne peux pas le frapper s'il n'est même pas capable de lever le petit doigt pour se défendre.

— Ça vous coûtera cher, Cobra, dit froidement *Gelnar*. Mais je réglerai votre sort une autre fois.

Pour l'instant je dois m'occuper moi-même de ce déchet humain ! Il tira de sa ceinture un mince poignard recourbé. En le voyant lever l'arme pour me frapper je ne pus m'empêcher de me raidir un peu. *Gelnar* n'était sans doute pas habitué à manier le poignard ; son coup pouvait ne pas me tuer : je pouvais rester des heures entières à agoniser dans la boue.

La lame se rapprocha de mon visage et un réflexe incontrôlable me fit fermer les yeux.

Lorsque je les rouvris, un instant plus tard, encore surpris de n'avoir pas senti l'acier déchirer mes chairs, *Gelnar* gisait à mes pieds, le visage immergé dans la rivière.

Cobra n'avait pas bougé et, de fait, ce n'était pas un coup de masse d'armes qui avait mis fin aux jours de celui qui avait été un dieu, mais une flèche une petite flèche dorée, enfoncée profondément dans sa nuque.

Toujours assise au fond de son fauteuil, Krina tenait en main une minuscule arbalète.

— J'étais première en tir, à l'université... dit-elle en souriant.

La phrase en elle-même n'avait aucune signification pour moi, mais qu'elle était belle !

Ce fut la seule oraison funèbre de *Gelnar*.

Romi m'embrassa longuement, chassant de ma bouche le gout amer qui s'y était installé depuis le début du combat dans le jardin d'agrément.

Après la mort de *Gelnar*, j'avais réintégré ma chambre. Sinddès, libéré lui aussi, avait pansé mes blessures, soignant même mon

entorse : je ne sentais pratiquement plus ma cheville ; l'enflure n'allait pas tarder à diminuer.

En attendant je restais au lit, situation bien agréable quand on dispose d'une aussi jolie garde malade.

— Pourquoi a-t-elle fait ça ? souffla Romi à mon oreille.

— Krina ? Je pense qu'elle en avait assez d'être reléguée au second plan ; être la fille d'un dieu pendant des siècles doit donner l'ambition de devenir encore plus. Et puis *Gelnar* profitait peut-être d'elle un peu trop brutalement. Son sens moral ne s'est certainement pas rebellé contre les unions qu'il lui imposait : j'ai cessé depuis un bon moment de la croire dotée d'une quelconque morale. Mais elle devait se lasser de n'être qu'un jouet entre les mains du vieillard vicieux qui lui servait de père. L'occasion de sauter le pas était trop belle. Elle savait que, moi mort, la soumission de Cobra envers *Gelnar* n'aurait plus de bornes et que tout resterait identique. Maintenant elle a réussi à détourner toutes les loyautés à son bénéfice et est la maîtresse absolue du monde. Qui sait ? Dans le communiqué officiel qui annoncera la mort de *Gelnar*, ce sera peut-être moi, l'assassin.. .

— Et maintenant, qu'est-ce qui va arriver ?

— Maintenant ? répétais-je en souriant. Rien !

Rien d'important. Cobra restera ici, sans doute, et servira Krina avec la même fougue que *Gelnar*.

Peut-être même plus ardemment, si on tient compte des évidentes différences que notre nouvelle déesse présente avec son père. Quant à nous, Sinddès, toi et moi, nous quitterons la ville librement. C'est ce que tu as toujours voulu, non ?

Rami restait soucieuse.

— Et que ferons-nous ? La vie est quasiment impossible autour de Lankor, tu as du t'en rendre compte : pas de nourriture. Nous mourrons ! C'est peut-être cela qu'elle veut...

— Mais non ! assurai-je. Elle a dit qu'elle nous donnerait un véhicule avec assez d'essence pour passer au-delà du Styx et rejoindre la station la plus proche. C'est peut-être bizarre mais je la crois. Elle n'a aucun intérêt à nous tuer. Nous pourrions rejoindre un village de sédentaires, tenter de nous y installer...

— Toi, un sédentaire ? pouffa Rami.

— Je m'adapterai, dis-je. Après tout je n'ai pas été motard toute ma vie. Si tu m'aides j'y arriverai peut-être même assez vite...

Elle me donna ses lèvres et je l'attirai contre moi.

CHAPITRE X

Krina avait bien fait les choses : la voiture dans laquelle cahotaient Romi et Sinddès était beaucoup plus rapide que celle des pillards ; sans doute un modèle plus moderne que *Gelnar* avait conservé pour ses besoins personnels.

Quant à moi, elle m'avait doté d'une moto, visiblement neuve, sur laquelle j'étais presque aussi à l'aise que sur l'ancienne. De plus – cadeau d'adieu, en souvenir des moments agréables que nous avions passés ensemble ? – Krina m'avait donné une épée, rutilante, incrustée de pierres aux reflets multicolores.

Nous roulâmes pendant des heures avant d'atteindre la station, ne faisant halte qu'en arrivant au Styx, que nous franchîmes à gué : une mince bande de sable durci, engloutie sous seulement quelques centimètres d'eau, unique faille dans le fleuve gigantesque, indiquée par Krina. Les vapeurs hallucinogènes avaient disparu mais ce n'était certainement que provisoire : inutile d'espérer retourner à Lankor !

Nous franchîmes le désert de pierrailles d'une seule traite. J'eus un petit pincement au cœur en repensant à la première fois que j'avais fait ce chemin ; cette partie de ma vie m'apparaissait curieusement floue et terne, même si j'en ressentais encore les conséquences dans mon corps.

Et puis il y eut le sable, le sable chaud, fin, à perte de vue.

La station ressemblait à toutes celles que j'avais connues : la grande bâtisse vide et la pompe à essence qui n'attendait que notre bon vouloir pour remplir nos réservoirs. Oui, elle était comme toutes les autres. Pourtant je ressentis un étrange sentiment en la voyant, un sentiment fait d'angoisse et d'excitation étroitement mêlés.

Car je n'avais pas tout dit à Romi : avant de m'arrêter et de cultiver la terre, à supposer que j'en sois capable, il me restait quelque chose à faire, une chose que je m'étais promis d'accomplir dès que j'avais eu connaissance de ma véritable identité ; pas par loyauté envers les hommes de l'ancien temps, non : ils étaient morts et ne m'inspiraient rien de plus qu'un peu de pitié. Mais le désir de revanche envers *Gelnar* était encore vivace en moi ; j'avais besoin de lui faire payer les heures de mon existence qu'il m'avait volées et les vies des compagnons qu'il m'avait forcé à prendre. Le fait qu'il fût mort ne changeait rien à l'affaire : son œuvre subsistait. Je ne m'estimerai heureux que si je réussissais à la réduire à néant. Avant de quitter

Lankor je m'étais longuement entretenu avec Sinddès et nous étions tombés d'accord sur un point : il n'y avait pas qu'un seul *adaptateur de climat*, mais plusieurs, chacun ayant un rayonnement d'une portée limitée. Nous étions également arrivés à la même conclusion : les machines devaient se situer dans les stations ! ou du moins être enfouies sous les bâtiments...

Cela donnait une nouvelle coloration à la mise en scène mondiale créée par *Gelnar* : les pillards, et les motards vivaient en nomades parce que les pompes qui leur étaient nécessaires fournissaient un camouflage idéal.

Cela expliquait aussi pourquoi le séjour à l'intérieur des stations nous était aussi pénible : *Gelnar* avait du installer un dispositif quelconque qui, influant directement sur le cerveau, provoquait pour les êtres humains une sensation de douleur, imaginaire mais ô combien efficace !

C'était cet obstacle qu'il allait nous falloir surmonter pour tenter d'arrêter les machines, si nous en avions le pouvoir. Cette fois, je ne pensais pas être d'une utilité gigantesque : même dans mon existence antérieure je ne connaissais pas l'*adaptateur de climat* et ne pouvais compter sur aucun choc posthypnotique pour me rendre mes souvenirs.

Sinddès, bien qu'également dénué des connaissances scientifiques nécessaires, n'avait pas perdu la mémoire ; il raisonnait encore comme les hommes disparus quatre siècles auparavant. Peut-être cet atavisme lui permettrait-il, sinon de comprendre le fonctionnement de l'appareil, du moins de le deviner.

La nausée me saisit dès que je poussai la porte de la station et augmenta avec mes premiers pas sur le sol de terre battue ; je sentis mon estomac se nouer, tenter de refouler tout ce que j'avais pu avaler dans la journée. Je pris une profonde inspiration : la barre d'acier qui comprimait mes poumons ne n'empêchait pas de respirer et pourtant j'avais l'impression de suffoquer.

La main de Sinddès se posa sur mon bras ; Romi était restée à l'extérieur. Inutile de lui imposer ça !

— Concentrez-vous ! dit le petit guérisseur.

Dites-vous que tout cela n'est qu'illusion, que rien ici ne peut vous faire du mal. Si cet appareil agit bien au niveau mental il deviendra inefficace dès que nous serons persuadés qu'il l'est. Moi, il y a longtemps que je suis habitué à cette idée ; je ne ressens plus qu'un très léger malaise. Essayez !

Essayer, essayer... Bien sur, essayer ! Mais comment oublier la douleur ? Comment ignorer le sang qui battait mes tempes et les coups de boutoir torturant mon ventre ?

Courbé en deux, Sinddès examinait le sol, scrutant chaque

centimètre carré dans l'espoir d'y découvrir une faille, un indice pouvant révéler l'existence d'une cavité souterraine.

— Tout va bien, murmurai-je. Il n'y a rien à craindre. Je n'ai pas mal, je n'ai mal nulle part. Tout va bien...

Doucement je sentis mon malaise décroître, pas beaucoup mais suffisamment pour confirmer mes doutes sur l'efficacité de la machine. La nausée était aussi truquée que les eaux du Styx et le jardin d'agrément de *Gelnar*, j'en étais maintenant convaincu.

— J'ai trouvé ! s'exclama Sinddès. Aidez-moi, vite !

Oubliant la douleur, qui se faisait de moins en moins violente, je me baissai et vis que Sinddès, déplaçant la poussière, avait mis à jour un fort anneau métallique. Quelques balayages supplémentaires du pied révélèrent une rainure qui dénonçait la présence d'une trappe. Je poussai un soupir.

Gelnar basait un monde sur la science la plus sophistiquée qui fut et recourait à une cachette aussi primitive : le dieu avait été plein de contradictions.

La trappe s'ouvrit, sans opposer d'autre résistance qu'un craquement sinistre : c'était vraisemblablement la première fois depuis de longues années que quelqu'un la manœuvrait. A l'intérieur régnait une semi-obscurité – entretenue par quelques rares sources de lumière artificielle – qui permettait de distinguer des appareils ; pour moi ils auraient fort bien pu être les frères jumeaux de l'ordinateur que je connaissais. Ils diffusaient une sorte de ronronnement feutré qui devait être particulièrement irritant à la longue...

— Ange !

La voix de Romi avait fusé, chargée de terreur.

— Occupez-vous de la machine, hurlai-je à Sinddès, me précipitant vers la sortie.

Lorsque je franchis la porte, le guérisseur commençait à descendre la petite échelle métallique menant au sous-sol.

— ANGE !

L'appel de Romi se faisait plus pressant ; Cobra l'avait renversée sur le moteur de la voiture et tentait de lui arracher un baiser.

— Lâche-la ! dis-je simplement.

— A tes ordres ! fit-il en s'exécutant. De toute façon je ne suis pas venu pour elle ; je suis venu pour vous empêcher, toi et ce foutu nabot, de détruire la station. Tu aurais du te douter que Krina vous ferait surveiller. ..

— Pourquoi ? coupai-je. Tu n'as aucune raison de servir Krina : Tu dois savoir que *Gelnar* ne possédait aucun pouvoir magique : toutes les choses étranges que nous avons vues provenaient d'une science supérieure, oubliée. Je ne désire qu'une chose : prendre ma revanche sur lui en détruisant son ouvrage. Il t'a manipulé au moins autant que

moi : tu devrais te ranger à mes côtés...

Un léger froufroutement nous fit tourner les yeux au même moment : un lapin des sables venait de surgir du terrier qu'il avait creusé près de la pompe ; le petit animal nous regardait d'un air étonné, vexé que l'on ait osé troubler son sommeil. Ses longues oreilles dressées s'orientaient en tous sens, comme s'il n'avait rien voulu perdre des bruits alentour. D'ou nous étions, le ronronnement des machines était à peine perceptible.

Cobra me regarda de nouveau.

— Te fatigue pas, Ange ! Je me fous de ce qui faisait le pouvoir de *Gelnar*, je sais juste que le monde me plait tel qu'il est, que je ne veux pas le voir changer. Ce n'est pas pour Krina que je me bats, c'est pour moi, Cobra, pour moi seul !

Je haussai les épaules, sachant fort bien qu'il était inutile de le faire changer d'avis. Je me dirigeai vers ma moto, sortis l'épée de mon étui et revins me planter devant la porte de la station.

— O.K., dis-je. Alors bats-toi pour toi, même si c'est la dernière fois...

La vivacité de son attaque me surprit ; il avait sans doute eu l'intention de me tuer avant que je ne me rende compte de quoi que ce soit ; si je ne m'étais pas jeté sur le côté au dernier moment, il aurait' réussi.

La masse d'armes ne fit qu'effleurer mon épaule mais ma cheville, encore faible, supporta un instant tout le poids de mon corps et, comme je le craignais, se déroba sous moi.

J'amortis ma chute de l'avant-bras et me relevai juste à temps pour bloquer un coup furieux qui visait mes côtes. Le visage de Cobra passa si près du mien que je sentis son haleine, un peu fétide ; je lui balançai de toutes mes forces le poing gauche sur le nez, sentant les cartilages craquer sous mes phalanges, Cobra hurla et se rejeta en arrière, faisant accomplir à sa masse un mouvement ascendant qui déchiqueta l'avant de mon blouson, manquant de peu les chairs...

Près de la pompe, le lapin des sables observait la scène, l'air intéressé ; c'était la première fois que j'en voyais un aussi peu farouche.

« *J'espère que tu t'amuses bien...* » pensai-je.

Alors que je parais une nouvelle attaque de Cobra j'eus l'impression que le lapin me répondait ; pas avec des mots, non, bien sur, mais avec des émotions, des images qui défilaient dans mon esprit, me faisant comprendre qu'effectivement il s'amusait.

J'avais déjà ressenti cela une fois, lorsque avec Krina et Virginia je fuyais devant les pillards, sur la route de Lankor. Le doute n'était plus permis désormais : les lapins des sables étaient des créatures intelligentes, capables de communication.

Un instant distrait par mes pensées, je ne vis arriver la masse de Cobra que lorsqu'il ne me restait que la possibilité d'interposer mon épée entre elle et ma tête ; la lame d'acier rendit un son bref et se brisa net sous le coup, d'une violence décuplée par la fureur. Je n'avais plus en main qu'un tronçon d'une vingtaine de centimètres.

Le sourire de Cobra, sali par le sang qui coulait de ses narines, le rendait hideux.

— C'est la fin, Ange ! dit-il d'une voix un peu éraillée.

La masse fendit l'air à la hauteur de mes yeux et je ne pus qu'éviter le coup. Je reculai lentement, ne cherchant même plus à me servir de ce qui me restait d'épée.

Dans les yeux de Cobra je lisais une rage de tuer que je n'avais jamais connue auparavant : toute notre ancienne camaraderie était effacée.

Voulant sans doute en finir, il me porta une attaque à laquelle je n'échappai que par un saut qui me fit perdre totalement l'équilibre : je m'effondrai sur le dos, manquant de peu de me cogner la nuque sur le socle compact où était plantée la pompe.

Le lapin des sables n'eut même pas un réflexe de peur lorsque j'atterris lourdement près de lui ; ses petits yeux noirs, brillants, me contemplaient fixement.

« Mon pauvre vieux, songeai-je. Si je n'étais pas condamné à mort, j'aurais peut-être pu réduire le nombre de tes semblables passant à la broche, mais maintenant... »

Aussitôt, comme s'il avait compris, le lapin bondit et passa entre les jambes de Cobra au moment où celui-ci se ruait sur moi pour m'assener le coup mortel. Butant sur le corps nerveux du rongeur il trébucha, poussa un juron et battit l'air de ses bras, supprimant sa garde. Je me redressai et enfonçai mes vingt centimètres d'acier à la hauteur de son nombril.

Ses traits se figèrent de surprise : il avait déjà cru le combat terminé. La masse d'armes chut sans bruit sur le sable fin ; Cobra tomba à genoux.

— Je..., tenta-t-il d'articuler, avant qu'un flot de sang ne s'échappe de sa bouche.

Je replantai le tronçon d'épée dans son cœur ; il était inutile de le faire souffrir plus longtemps. Et je savais que lui aussi m'aurait achevé...

En un éclair, l'image d'un visage féminin qu'entouraient des mèches blondes, maculées de sang, me revint en mémoire ; je me souvins avoir juré de faire payer à Cobra la mort de cette fille qu'il avait violée, le jour où nous avions rencontré Krina.

Curieusement, sans même en avoir conscience, je venais de tenir ce serment.

Le lapin des sables avait disparu.

Sinddès sortit de la station en souriant. Le ronronnement des machines s'était tu.

— Je n'ai réussi qu'à la mettre en panne, dit-il. La détruire demanderait des moyens plus importants mais nous les aurons un jour. Il ne nous reste plus qu'à aller de station en station et à mettre hors service toutes les machines que nous y trouverons ; bientôt le monde cessera d'être un désert !

— Je suis sur que vous réussirez, dis-je sombrement.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne viens pas avec vous, repris-je, me dégageant de l'étreinte de Romi. Cobra a dit tout à l'heure quelque chose qui m'a fait réfléchir : ce que vous allez détruire, c'est le monde dans lequel j'ai vécu toute ma vie, ou dans lequel j'ai eu l'impression de vivre, ce qui revient au même. Quand la Terre sera redevenue fertile une nouvelle civilisation va s'implanter, et je ne suis pas sur de pouvoir m'y adapter ; je ne suis pas sur de le vouloir. Je veux profiter de la vie pendant que je la comprends encore...

Ils ne dirent rien, ne cherchèrent pas à me retenir, se contentant de me regarder enfourcher ma moto, démarrer d'un coup de talon. Je leur fis un signe amical en accélérant.

Romi pleurait ; je l'aimais bien, moi aussi, mais contrairement à ce que je lui avais dit, je ne pouvais pas me résoudre à devenir sédentaire du jour au lendemain, même pour l'amour d'une belle danseuse.

Le désert m'appelait. Sur la piste qui filait à perte de Vue devant mes roues, j'étais redevenu Ange.

David Prêtiesse avait regagné les limbes dont il n'aurait jamais du sortir.

Quelques nuages blancs commençaient à se former dans le ciel azuré, au-dessus de moi. Bientôt il pleuvrait.. .

Mais même au cœur du déluge je serais toujours Ange.

Ange le motard !

Fin du premier épisode
A suivre dans : LA VILLE D'ACIER

DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

1289.	<i>Les goulags mous **</i>	Jacques Mondoloni
1290.	<i>Ce qui mordait le ciel...</i>	Serge Brussolo
1291.	<i>L'homme de lumière (Luxman-1)</i>	Maurice Limat
1292.	<i>Virus amok</i>	Christopher Stork
1293.	<i>Les Maîtres de l'horreur (La saga des Coburn-1)</i>	Richard Bessière
1294.	<i>Demain matin, au chant du tueur !</i>	Michel Pagel
1295.	<i>L'autre race...</i>	Piet Legay
1296.	<i>L'âge de lumière</i>	M.-A. Rayjean
1297.	<i>Le combat des Cent-Soleils</i>	K.-H. Scheer et Clark Darlton
1298.	<i>Carthage sera détruite</i>	Pierre Barbet
1299.	<i>Le passé dépassé</i>	Christopher Stork
1300.	<i>Les ombres de la Mégapole (Chroniques de l'Ère du Verseau-8)</i>	Adam Saint-Moore
1301.	<i>Un avenir sur commande</i>	G. Morris
1302.	<i>Les survivants de la mer Morte</i>	Robert Clauzel
1303.	<i>Le dirigeable sacrilège (La Compagnie des Glaces-18)</i>	G.-J. Arnaud
1304.	<i>Soupçons sur Hydra</i>	Jean-Pierre Andrevon
1305.	<i>La taverne de l'espoir</i>	Michel Pagel
1306.	<i>Psy-connection</i>	Piet Legay
1307.	<i>Les Démoniaques de Kallioh</i>	Hugues Douriaux
1308.	<i>Les bannières de Persh</i>	Alain Paris et Jean-Pierre Fontana
1309.	<i>Deux pas dans le soleil</i>	André Caroff
1310.	<i>Patrouilles</i>	Jean Mazarin
1311.	<i>L'Esprit de Vénus</i>	K.-H. Scheer
1312.	<i>Pieuvres</i>	Christopher Stork
1313.	<i>Vieillesse délinquante</i>	G. Morris
1314.	<i>L'élixir pourpre</i>	Maurice Limat
1315.	<i>Crache-Béton</i>	Serge Brussolo
1316.	<i>L'anaphase du Diable</i>	Michel Jeury
1317.	<i>La pugnace révolution de Phagor</i>	Daniel Walther
1318.	<i>Le calumet de l'oncle Chok (Chroniques des temps à venir-10)</i>	Jean-Louis Le May
1319.	<i>L'envers vaut l'endroit</i>	Christopher Stork
1320.	<i>Le Viêt-nam au futur simple</i>	Michel Pagel
1321.	<i>Liensun (La Compagnie des Glaces-19)</i>	G.-J. Arnaud

1322. *L'autre côté du vide* G. Morris
1323. *Dernier étage avant la frontière*
Alain Paris et Jean-Pierre Fontana
1324. *Nord* Thierry Lassalle
1325. *Menaces sur les mutants* K.-H. Scheer et Clark Darlton
1326. *Illa et son étoile*
(*Contes et légendes du futur*) Jean-Louis Le May
1327. *Ordinator-Macchabées* André Caroff
1328. *Le Celte Noir* Michaël Clifden
1329. *Le Flambeau de l'Univers* M.-A. Rayjean
1330. *Les fœtus d'acier*
(*Les soldats de goudron-1*) Serge Brussolo
1331. *Le dernier pilote* P.-J. Hérault
1332. *Incarnation illégale* K.-H. Scheer
1333. *Les Eboueurs de la vie éternelle*
(*La Compagnie des Glaces-20*) G.-J. Arnaud
1334. *La guerre de la lumière* Gabriel Jan
1335. *Les décervelés* Piet Legay
1336. *La nuit des insectes*
(*Le cycle des insectes-1*) Th. Cryde
1337. *Offensive minérale* G. Morris
1338. *L'ordre des ordres* Jean-Pierre Garen
1339. *Lorsque R'Saanz parut* Louis Thirion
1340. *Terre des femmes* Christopher Stork
1341. *Sarkô des grandes zunes* A. Paris
(*Chroniques de la Lune Rouge-1*) et J.-P. Fontana
1342. *Ordinator-Phantastikos* André Caroff
1343. *Carthage en Amérique*
(*Les goulags mous-2*) ** Jacques Mondoloni
1344. *A moins d'un miracle...* G. Morris
1345. *Les idoles du Lynx (Luxman-2)* Maurice Limat
1346. *Les Pierres de la Mort*
(*La saga des Coburn-2*) Richard Bessière
1347. *Eldorado stellaire (Cycle Alex Courville-5)* Pierre Barbet
1348. *Galactic paranoïa* Louis Thirion
1349. *L'hydre acéphale* Maurice Limat
1350. *La troisième puissance* Gabriel Jan
1351. *Les trains-cimetières*
(*La Compagnie des Glaces-21*) G.-J. Arnaud
1352. *Galax-western* Hugues Douriaux
1353. *Le mirage de la montagne chantante*
K.-H. Scheer et Clark Darlton

1354.	<i>Camarade Yankee !</i>	Philippe Randa
1355.	<i>Paradis zéro (Chromagnon « Z »-1)</i>	Pierre Pelot
1356.	<i>Osmose (Le cycle des insectes-2)</i>	Th. Cryde
1357.	<i>Ehecatl, seigneur le vent (Les Hortans-3)</i>	Jean-Louis Le May
1358.	<i>L'âge à rebours</i>	Jean Mazarin
1359.	<i>Le syndrome Karelmann (Les Ravisseurs d'Éternité-2)</i>	Alain Paris et Jean-Pierre Fontana
1360.	<i>Rhino</i>	Dominique Douay
1361.	<i>Ordinator-Erôtikos</i>	André Caroff
1362.	<i>Le premier hybride</i>	J.-P. Andrevon
1363.	<i>Les psychomutants</i>	G. Morris
1364.	<i>Les fils de Lien Rag (La Compagnie des Glaces-22)</i>	G.-J. Arnaud
1365.	<i>Le dernier Paradis</i>	Michel Jeury
1366.	<i>Ambulance cannibale non identifiée (Les soldats de goudron-2)</i>	Serge Brussolo
1367.	<i>Le rêve du papillon chinois</i>	Christopher Stork
1368.	<i>Les Clans de l'Étang vert (Chroniques de l'Ère du Verseau-9)</i>	Adam Saint-Moore
1369.	<i>Le bruit des autres (Chromagnon « Z »-2)</i>	Pierre Pelot
1370.	<i>Silence... on meurt !</i>	Richard Bessiere
1371.	<i>Cités Biotiques (Cycle des Cités de l'espace-5)</i>	Pierre Barbet
1372.	<i>Les contrebandiers du futur</i>	Philippe Randa
1373.	<i>Viol génétique (La trace du Sirénien)</i>	Piet Legay
1374.	<i>Rouge est la chute du soleil</i>	Maurice Limat
1375.	<i>Made in Mars</i>	Christopher Stork
1376.	<i>Les survivants du Paradis (Le dernier Paradis-2)</i>	Michel Jeury
1377.	<i>Le semeur d'ombres</i>	Michel Honaker
1378.	<i>Ordinator-Criminalis</i>	André Caroff
1379.	<i>Androïdes en série</i>	K.-H. Scheer
1380.	<i>Le miroir du passé</i>	Gilbert Picard
1381.	<i>La pire espèce</i>	G. Morris
1382.	<i>Le rire du lance-flammes (Les soldats de goudron-3)</i>	Serge Brussolo
1383.	<i>Les Lunatiques</i>	Christopher Stork
1384.	<i>Téléclones</i>	Pierre Barbet
1385.	<i>Le Veilleur à la lisière du monde</i>	Daniel Walther

- | | | |
|-------|--|------------------------------------|
| 1386. | <i>Poupée tueuse</i> | Jean Mazarin |
| 1387. | <i>La cité du Vent damné</i> | Maurice Limat |
| 1388. | <i>Voyageuse Yeuse</i>
(<i>La Compagnie des Glaces-23</i>) | G.-J. Arnaud |
| 1389. | <i>Billevesées et calembredaines</i> | Christopher Stork |
| 1390. | <i>A quoi bon ressusciter ?</i> | Gilbert Picard |
| 1391. | <i>Le château des Vents infernaux</i> | Hugues Douriaux |
| 1392. | <i>Les hommes-vecteurs</i>
(<i>Adonai-2</i>) | Michaël Clifden |
| 1393. | <i>L'inconnue de Ryg</i> | J.-P. Garen |
| 1394. | <i>La marée d'or</i>
(<i>Goer de la Terre-3</i>) | Michel Jeury |
| 1395. | <i>La valeur de la vie</i> | K.-H. Scheer et C. Darlton |
| 1396. | <i>Ordinator-Ocularis</i> | André Caroff |
| 1397. | <i>Ceux de la Montagne-de-Fer</i> | Maurice Limat |
| 1398. | <i>Le temple du dieu Mazon</i>
(<i>Chroniques de la Lune Rouge-2</i>) | Alain Paris et Jean-Pierre Fontana |
| 1399. | <i>Rempart des naufrageurs</i>
(<i>Cycle des Ouragans-1</i>) | Serge Brussolo |
| 1400. | <i>Les acteurs programmés</i> | M.-A. Rayjean |
| 1401. | <i>Putsch galactique</i> | Pierre Barbet |
| 1402. | <i>Lumière d'abîme</i> | Michel Honaker |

VIENT DE PARAÎTRE :

André Caroff

Ordinator-Craignos

A PARAÎTRE :

Christopher Stork

Babel bluff

*Achevé d'imprimer le 19 juillet 1985
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'impression : 1341.-
Dépôt légal : octobre 1985.
Imprimé en France

LES INTROUVABLES

UNE ÉDITION ABPROD^I

LIVRE NUMÉRISÉ ET CORRIGÉ PAR



PUBLICATION MENSUELLE

ANTICIPATION

MICHEL PAGEL

L'ANGE DU DÉSERT

MICHEL
PAGEL

Dans un monde désertique, barbare, Ange le motard n'a qu'un désir: découvrir *Lankor*, la légendaire ville-paradis. Mais la route est longue, même guidé par la belle Krina, qui n'en est peut-être que le piège le plus étrange.

Après les pillards et les illusions, Ange devra-t-il affronter un dieu pour atteindre son but?



9 782265 030923

Doc. VLOO · SARAH BROWN
(Peter Elson)

L'ANGE DU DÉSERT



1403